This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LENOX LIBRARY

47

AUCTUS PRETIOSA FACIT

rpchinch Collection.
Presented in 1878.

Act 1

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AOUST, 1775.

A PARIS,

Au Bureau, rue du Four S. Honoré, près Eustache, pour Paris & la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AOUST, 1775.

A PARIS,

Au BUREAU, rue du Four S. Honoré, près S. Eustache, pour Paris & la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

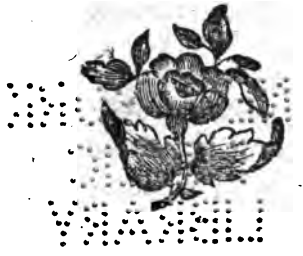
AVIS

Concernant la Bibliothèque universelle des Romans.

ON PRÉVIENT qu'on ne ſouſcrira dorénavant pour cette *Bibliothèque* qu'au Bureau, rue du Four S. Honoré, ſoit pour Paris, ſoit pour la Province.

Pluſieurs perſonnes nous ayant témoigné le deſir qu'elles avoient de ſe procurer le corps complet, en ſouſcrivant, mais nous ayant paru, en même-temps, effrayées du prix, nous réduiſons ce prix aux deux tiers. Ainſi, pour les quarante volumes qui ont précédé le mois de Janvier de la préſente année 1778, & qui coûtoient 60 livres, on n'en payera plus que 40, ſi l'on a ſouſcrit en Janvier; & pour les quarante-huit vol. qui auront paru au mois de Juin ſuivant, & coûteroient 72 liv., on ne payera

que 48 livres, en ſouſcrivant, en même-temps, pour l'année qui doit ſuivre. Mais moyennant cette facilité, la nouvelle édition qui vient d'être faite, ſera peut-être bientôt épuiſée ; & il faudra réimprimer les quarante-huit premiers volumes, qui ne ſeront pas ſi-tôt prêts.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
AOUST, 1778.

QUATRIÈME CLASSE.

SUITE DES ROMANS FRANÇOIS, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

NOUS AVONS ÉPUISÉ tous les Romans imprimés ſous le titre d'*Adélaïde ;* nous en avons donné des extraits, ou du moins des notices ; nous continuons à ſuivre le Dictionnaire des Romans François. Le premier qui ſe préſente à nous eſt :

onie dans laquelle il doit repréſenter à
burn ; & celui-ci en eſt témoin (toute-
is par haſard). *Salvini* fait une belle
rangue, & donne une ſcène très-tou-
ante, en demandant pardon à ſon ami:
fin il eſt pendu ; & *Adelſon* retiré dans
même château & dans la même cham-
e où *Nelly* a été aſſaſſinée, y meurt de
uleur.

Ceux qui ne haiſſent point les tableaux
rribles, liront ce petit Roman avec
aiſir, d'autant plus que le ſtyle nous a
ru réunir la pureté, l'énergie & la ſen-
ibilité ; mais ceux qui exigent qu'une
uation tragique ſoit vraiſemblable &
ndée ſur la conſéquence des caractères,
ront peut-être choqués de ce que *Sal-
ni* tue *Nelly* avec la dernière barbarie,
la plus énorme injuſtice, quoiqu'il n'ait
cun reproche à lui faire. S'il étoit ſi fâ-
é de la perdre, il devoit ſe tuer lui-
ême ; il nous paroît que c'étoit le ſeul
rti qu'il eût à prendre. On peut s'éton-
r également de la facilité avec laquelle
delſon pardonne à *Salvini* l'aſſaſſinat de ſa
aîtreſſe. C'eſt, dit-on, parce qu'il l'avoit
né ; mais ſur quoi étoit fondée cette ami-
? Ce n'étoit ſur aucun grand ſervice ren-

du ; ce ne pouvoit être que sur une fausse estime.

Histoire du Prince Adonistus, *par Madame la Marquise de* L***, *tirée des Manuscrits de Madame la Comtesse de* Verrue, *la Haye*, 1738.

Ce petit Roman, de 180 pages, imprimé en gros caractères, est agréablement & délicatement écrit ; mais le fond de l'intrigue est fort peu de chose. *Adonistus* est fils d'un Roi de Lybie : il voyage dans l'Arabie Heureuse, & rend de grands services au Roi de ce pays, qui est en guerre avec celui de l'Arabie Déserte. De retour à la Cour du Monarque pour qui il a combattu, il devient amoureux de la Princesse *Andromire* sa fille. Malheureusement elle est promise à un Roi voisin ; mais celui-ci ne l'aime pas : il est épris des charmes d'une autre Princesse de la Cour d'Arabie, qui conçoit une grande passion pour *Adonistus*. Elle traverse tant qu'elle peut les amours du Prince de Lybie avec *Andromire*. Elle emploie même pour cela la trahison & la perfidie ; enfin les deux amans triomphent de tous ces obstacles.

Les intrigues de la Princeſſe jalouſe ayant été découvertes, elle ſe tue. Le Roi d'*Aden* l'oublie, épouſe une autre Princeſſe, & *Adoniſtus* monte avec *Andromire* ſur le trône de l'Arabie Heureuſe, que lui céde ſon beau-père.

Nous ignorons quel eſt l'Auteur de ce petit morceau, qui (à ce que nous croyons) eſt devenu très-rare. Il eſt peut-être ou de Madame la Marquiſe de *Lambert*, ou de Madame la Marquiſe de *Laſſai*: elles étoient l'une & l'autre amies de Madame la Comteſſe de *Verrue*, & avoient pu lui confier un ouvrage de leur façon, ſur-tout tel que celui-ci. On ſait que Madame de *Verrue* avoit beaucoup d'eſprit & de goût : elle raſſembloit chez elle la meilleure compagnie. Elle eſt morte à Paris en 1736, laiſſant une Bibliothèque très-choiſie, & un mobilier très-précieux & très-recherché. Madame de *Lambert*, morte en 1733, eſt aſſez connue par d'excellens ouvrages de morale & de métaphyſique. Comme elle rougiſſoit du titre d'Auteur, elle a bien pu ſe cacher de faire d'un petit Roman, mais l'avoir cependant confié à ſon amie.

*Les admirables faits d'armes d'*Alceſte, *ſervant l'infidelle* Lidie, *par le Sieur* Deſeſcuteaux, *Saumur*, 1613, *in*-12.

L'Auteur de ce Roman étoit un mauvais Écrivain qui vivoit il y a plus de 150 ans, & qui a publié une demi-douzaine de Romans, dont le plus ancien eſt de 1602. Il eſt intitulé *les Amours de Clarimonde & d'Antonide.* On aſſure qu'on ne peut en ſupporter la lecture; cependant il faudra bien que nous en diſions un mot lorſque ſon tour viendra. Le ſecond eſt intitulé *les Traverſes & Haſards de Clidion & d'Armidie*, imprimé en 1612. Le troiſième eſt celui-ci. Le quatrième eſt intitulé *les Avantures & les Infortunes de Philiris & d'Iſolia.* Ce dernier Roman a été réimprimé avec trois autres, en 1617, ſous le titre d'*Amours divers*, par le Sieur *Deſeſcuteaux.* En 1623, il fit paroître *les Infortunes d'Alminte*; & enfin en 1627 il publia *le Raviſſement de Clarinde.* Tous ces ouvrages ont la réputation d'être mauvais, tant pour le fond que pour le ſtyle: celui-ci eſt peut-être le meilleur, parce qu'il n'eſt point de l'imagination de M. *Deſeſcuteaux*, mais de l'*Arioſte.* C'eſt un épiſode du trente-quatrième Chant du

Roland Furieux. Comme dans le compte que nous avons rendu de ce Poëme, (il y a quelques mois) nous n'avons point parlé de cette petite hiſtoire, nous pouvons à préſent en dire un mot.

Aſtolphe étant deſcendu dans les enfers, comme *Énée* dans le Poëme de *Virgile*, il y trouve des ombres malheureuſes qui lui confient quelle eſt la cauſe de leur ſupplice. Une de ces damnées lui dit qu'elle s'appelle *Lidie;* qu'elle eſt Princeſſe, & qu'elle a été condamnée à des feux éternels, pour n'avoir payé que d'ingratitude & de mépris la paſſion d'un amant fidèle. Cet amant s'appeloit *Alceſte:* ſimple Chevalier, mais véritable Héros, il rendit d'abord les plus grands ſervices au Roi de Lydie, dans l'eſpérance de mériter la main de ſa fille. Lui ayant ſoumis pluſieurs Provinces, il ſe crut en droit de demander cette grande récompenſe; mais il fut reçu du père & de la fille avec une hauteur pouſſée juſques à l'inſulte. Outré de ce traitement, il paſſa dans le camp du Roi d'Arménie, jaloux du Roi de Lydie; & le ſervant avec le même zèle qu'il avoit fait ſon ennemi, il réduiſit bientôt celui-ci à la der-

nière extrémité, & le contraignit à lui faire des soumissions avec bassesse. La Princesse alla trouver le vainqueur, & l'engagea, par de fausses promesses, à rentrer dans le parti du Roi son père. Il le servit encore mieux cette seconde fois qu'il n'avoit fait la première; car non-seulement il le remit en possession de tous ses États, mais il y joignit une bonne partie de l'Arménie; & quand cela fut fait, Lidie, au lieu de répondre à ses vœux, le traita avec la dernière indignité, & le chassa de sa présence. Le malheureux *Alceste* succombant au chagrin de voir la flamme la plus pure & la plus respectueuse aussi mal récompensée, mourut; & *Lidie* le suivit au tombeau quelque temps après, déchirée de remords, & consumée de regrets. Le ciel vengeur voulut encore qu'elle fut éternellement punie d'une conduite aussi blâmable.

Tel est l'épisode que M. *Desescuteaux* a allongé par les conquêtes détaillées d'*Alceste*, dans un petit volume de 500 pages, à la vérité imprimé très-gros.

Adrienne, ou *les Aventures de la Marquise de* N. N., *traduites de l'Italien, par M.* D. L. G., *Milan & Paris*, 1768, 2 *parties en* 1 *volume in-*12 *d'environ* 450 *pages.*

Ce Roman eſt véritablement traduit de l'Italien. Il parut dès 1762 à Veniſe, ſous le titre de *la Cantatrice per diſgrazia :* il eut aſſez de ſuccès, & a été imprimé deux ou trois fois. C'eſt un des premiers ouvrages de l'Abbé *Chiari de Breſcia*, connu depuis par un grand nombre d'autres Romans, & par beaucoup de Comédies & d'Opéras bouffons.

Si cet ouvrage eut du ſuccès en Italie, & mérita d'en avoir, parce qu'il contient quelques ſituations vraiment intéreſſantes, la traduction ne pouvoit pas en avoir un pareil en France ; car outre qu'elle eſt écrite très-médiocrement, le fond du Roman n'eſt point dans nos mœurs ; & l'on voit bien qu'il eſt le fruit de l'imagination d'un Auteur Italien qui n'eſt jamais ſorti de ſon pays.

Le Traducteur eſt un certain M. *de la Grange*, de Montpellier, Auteur d'un aſſez grand nombre

de Comédies, & de quelques Romans & Poëmes traduits de l'Anglois & de l'Allemand. Il eſt mort en 1767, à l'hôpital de la Charité de Paris: ainſi cette traduction n'a paru qu'après ſa mort. Nous nous contenterons de tracer un léger canevas de la marche & de la conduite de l'ouvrage, pour indiquer les ſituations intéreſſantes.

Adrienne eſt élevée comme la fille d'une payſane habitante d'un vallon en Dauphiné, & nommée *Dorothée*. Les mauvais traitemens de ſes prétendus parens, l'obligent de fuir; elle porte ſes pas du côté de Briançon: par un ſingulier haſard, elle trouve dans une caverne le corps d'un homme aſſaſſiné, mais qu'on n'avoit point volé, & qui avoit encore ſur lui une bourſe très-bien garnie, un porte-feuille & des papiers. La jeune fille s'empare de tout cela, arrive à la ville, & trouve une femme nommée *Mignard*, qui ſe charge d'elle, au moyen de ſon argent, la reçoit dans ſa maiſon, & la fait paſſer pour ſa nièce. Les Officiers qui compoſoient la garniſon de Briançon, rempli de troupes prêtes à paſſer à l'armée d'Italie, s'empreſsèrent à faire la cour à la nouvelle

débarquée : un d'entre eux réussit à la toucher ; on l'appeloit le Chevalier *de Brianville*. Elle poussa enfin la complaisance pour lui jusques au dernier point, sur l'assurance qu'il lui donna qu'il ne seroit jamais qu'à elle. Mais à peine eut-elle donné cette preuve de foiblesse, que le Chevalier fut obligé de partir ; elle ne douta pas qu'il ne fût allé rejoindre son régiment en Italie ; & sachant que Milan étoit le rendez-vous général de l'armée, elle prit le parti de s'y rendre avec Madame *Mignard*, d'autant plus naturellement qu'elle s'étoit apperçue qu'elle étoit enceinte. Ce fut en vain qu'elles cherchèrent, à Milan, le Chevalier *de Brianville* ; il n'y étoit pas : son régiment s'étoit porté beaucoup plus en avant : ce fut tout aussi inutilement qu'*Adrienne* lui écrivit. Enfin, après avoir mis au monde un garçon, elle apprit que le père de ce malheureux enfant étoit retourné à Paris ; qu'étant devenu l'aîné de sa famille, ses parens avoient voulu lui faire épouser une fille de qualité, mais qu'il résistoit constamment à cette proposition, & avoit enfin obtenu un délai de deux ans, alléguant la jeunesse de la Demoiselle.

Adrienne vit alors qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre que de chercher à passer en France, & à venir à Paris pour revoir son amant; mais elle commençoit à manquer de tout, & fut forcée de s'engager pour chanter, pendant un carnaval, à l'Opéra de Milan, car elle avoit naturellement une belle voix, & avoit fort bien appris la musique depuis son arrivée en Italie. Ce qui lui revint de ses appointemens, quoique fort rognés par la méchanceté des entrepreneurs d'Opéra d'Italie, (dont l'Auteur conte d'assez vilaines histoires) mit *Adrienne* en état d'entreprendre le voyage de France. Au moment de son départ, une certaine Madame *Dubois*, Françoise assez mal famée, mais avec qui la Chanteuse n'avoit pu se dispenser de faire connoissance, lui donna une lettre de recommandation pour une Dame respectable, dont le nom étoit très-connu, & dont le mari avoit commandé en Dauphiné: (c'étoit la Marquise de T***). *Adrienne* ne put refuser de s'en charger, & partit avec Madame *Mignard*. Celle-ci mourut en passant par Gènes, & notre Héroïne se mit en route pour la France, où elle arriva, non sans beaucoup de fa-

tigues & de difficultés. Ce fut, pendant quelque temps, inutilement qu'elle s'informa du Chevalier *de Brianville*; personne ne le connoissoit. Elle remit à la Marquise la lettre dont elle étoit chargée pour elle; & quoique cette Dame ne lui cachât pas qu'elle ne faisoit aucun cas de la *Dubois*, qui avoit été à son service, mais qui étoit un mauvais sujet, elle écouta cependant avec bonté le récit des infortunes d'*Adrienne*, & elles l'intéressèrent même à tel point, qu'elle voulut la garder chez elle, & lui avoua qu'elle lui seroit utile pour la consoler des chagrins que lui donnoit sa fille, jeune personne qui ne tenoit en rien d'elle, & paroissoit, au contraire, avoir les plus mauvaises inclinations. *Adrienne*, douce & aimable, promit de se conduire, & se conduisit effectivement avec la plus grande prudence envers la mère & la fille. On lui dit que cette dernière étoit promise à un jeune Marquis aimable & riche, mais que cette union qui avoit été différée, paroissoit prête à se conclure sous d'assez malheureux auspices; qu'elle étoit retardée depuis dix-huit mois; & que les futurs époux ne paroissoient pas

bien empreſſés l'un pour l'autre. Le prétendu étoit à la campagne ; il en revint bientôt ; *Adrienne* le vit chez la Marquiſe : quel fut ſon étonnement, quand elle reconnut en lui ſon Chevalier *de Brianville*. Il étoit fidèle, & toujours amoureux d'*Adrienne*. Ils trouvèrent moyen de s'éclaircir & de ſe voir en ſecret ; mais en voulant ſe ménager un rendez-vous, ils découvrirent une autre intrigue qui, à la vérité, confirma bien le Marquis dans ſes ſentimens, & embarraſſa fort la délicateſſe des deux amans, qui ne ſurent comment la révéler. L'indigne perſonne que l'on croyoit fille de la Marquiſe, avoit des liaiſons ſi intimes avec un laquais de la maiſon, nommé *Laurent*, qu'elle s'étoit entièrement livrée à lui. De cette découverte, il réſulte, dans le Roman, des ſituations & des événemens qui occupent le Lecteur pendant la plus grande partie du ſecond tome. L'on va voir comment tout s'éclaircit enfin.

Cette Madame *Dubois*, qu'*Adrienne* avoit connue à Milan, arriva à Paris, mais ayant une très-mauvaiſe affaire ſur le corps. Elle étoit accuſée d'avoir fait

assassiner son mari, & en étoit même peu-près convaincue. *Adrienne* reconnoissante, se crut obligée de demander la protection de la Marquise pour obtenir sa grâce : elle l'obtint ; & la *Dubois*, pour prix d'un si grand service, dévoila un important secret. Elle avoit été nourrice de la fille unique de cette Dame ; elle en avoit elle-même une alors ; & voulant faire la fortune de cette enfant, elle l'avoit substituée à la jeune Demoiselle. Sa véritable fille étoit donc cette jeune personne remplie de mauvaises inclinations, qui causoit de si grands chagrins à la Marquise ; & la vraie fille de celle-ci étoit *Adrienne*, que la *Dubois* avoit abandonnée dans la vallée de Mont-Dauphin, en Dauphiné, & qu'elle avoit reconnue quand elle l'avoit rencontrée à Milan. Cet important éclaircissement occasionna un procès. La prétendue Demoiselle & son indigne amant, eurent l'effronterie de le soutenir, mais ils le perdirent ; la preuve de l'échange fut constante. *Adrienne* reconnue fille de la Marquise de *T****, épousa le Marquis de *N. N.*, ci-devant le Chevalier *de Brianville*, qui reconnut l'enfant qu'il

avoit eu d'elle à Briançon. La véritable Mademoiselle *Dubois* fut obligée de paſſer en Hollande avec *Laurent*, qu'elle épouſa. On leur donna de quoi vivre en honnêtes gens, s'ils pouvoient l'être. La nourrice ſe retira de ſon côté. La Marquiſe paſſa heureuſement le reſte de ſes jours avec ſa fille & ſon gendre, qui eurent encore pluſieurs enfans. *Adrienne*, pour ſe rappeler les malheurs de ſa jeuneſſe, écrivit ces Mémoires dans un âge aſſez avancé.

Tel eſt le Roman d'*Adrienne*, dont on peut trouver encore des exemplaires chez les Libraires de Paris.

Adventureuſes Fortunes d'Ipſilis & d'Alixée, *Paris*, 1617.

C'eſt le titre du quatrième Roman des *Amours divers* du Sieur *Deſeſcuteaux*, dont nous avons parlé il n'y a qu'un moment. Nous avons dit que tous les ouvrages de cet Auteur étoient mauvais; ainſi nos Lecteurs n'ont point à craindre que nous les arrêtions trop long-temps ſur un pareil article.

Le Roi de Danemarck a un fils, jeune Prince de grande eſpérance nommé *Ipſilis*; il a tous les talens & les diſpoſitions les plus heureuſes. Il eſt mis à la tête d'une flotte que ſon père envoie ſecourir le Roi de Vandalie, aſſiégé dans Stralſunde, ſa Capitale. Il arrive malgré tous les efforts que font, pour l'en empêcher, les Hulmigériens, ennemis de ce Prince. Après avoir remporté l'avantage ſur leurs navires, il fait ſa deſcente à terre, qui n'eſt pas moins heureuſe. Il porte des coups terribles dans la bataille, tue de ſa main pluſieurs Chefs des ennemis; mais il eſt bleſſé. Il ſe voit à peine rétabli qu'un

Duc du parti ennemi l'envoie défier. Il eſt dit que le ſuccès de ce combat particulier décidera de celui de la guerre. Le combat a lieu : le Prince de Danemarck triomphe encore, & tue ſon ennemi ; mais pendant ce temps les Hulmigériens, contre la foi des Traités, s'étoient emparé de la ville des Vandales. Il eſt queſtion de les en chaſſer avant qu'ils aient le temps de s'y établir, c'eſt ce que fait *Ipſilis* ſans ſe repoſer ; mais il eſt encore bleſſé à cette expédition, ainſi que le Roi de Vandalie. Celui de Hulmigérie ſe voyant battu de toutes parts, ſe rembarqua & laiſſa la Vandalie en paix. *Ipſilis* ne pouvoit penſer à retourner en Danemarck qu'après s'être rétabli. Il fut donc forcé de reſter encore quelque temps dans la ville des Vandales. Le Roi qui étoit au lit, de ſon côté, envoyoit, pour faire des complimens au Héros bleſſé, la Princeſſe ſa fille, qui étoit aimable & avoit le cœur diſpoſé à la tendreſſe. Elle s'enflammoit en ſecret pour le Prince ; mais elle fut avertie en ſonge qu'il étoit deſtiné à une autre. Dans cette prévention cruelle, malgré ſon amour, elle & ſon père le laiſſèrent partir. A peine fut-il hors du port de Stralſunde qu'il fut accueilli d'une violente tempête ; ſa

flotte fut diſperſée, & le vaiſſeau dans lequel il étoit embarqué, avec un Prince de ſes parens, fut jeté ſur les côtes de Finonie. Le Souverain de ce pays étoit un bon Prince; la Reine étoit très-belle, & leur héritière (la Princeſſe *Alixée*) étoit ce que le ſoleil avoit jamais éclairé de plus parfait. Le Prince admira ſa beauté, & fut reçu dans cette Cour avec autant d'honneur que d'empreſſement. On l'engagea à s'y arrêter. Il dépêcha un confident au Roi ſon père, pour lui demander la permiſſion de reſter quelque temps en Finonie. Ayant accepté un appartement dans le palais, il ne s'occupa que de ſon amour, & du ſoin de le faire connoître à la Princeſſe, ainſi qu'au Roi & à la Reine de Finonie. Il écrivit pour cela des lettres, & fit des complimens qui, dictés par M. *Deſeſcuteaux*, ſont néceſſairement des chef-d'œuvres de galimatias & d'impertinences; mais que l'on trouva ſi beaux dans ce pays, que le bon Roi promit ſa fille, & que la Princeſſe répondit très-gracieuſement. Le Prince envoya auſſitôt un ſecond courier en Danemarck pour faire part au Roi ſon père de la bonne tournure que prenoient ſes affaires, & lui

lui annoncer que l'on étoit disposé à lui accorder une belle Princesse, héritière d'un beau Royaume. Mais il s'en falloit bien qu'il en fût encore possesseur. Tandis qu'on attendoit le retour du courier, la Princesse s'avisa d'aller faire un petit tour de promenade sur la mer, accompagnée seulement de ses femmes, de quelques Pages, & d'un très-petit nombre de Gardes. Un Seigneur Finonois, qui étoit amoureux d'*Alixée*, & qui sentoit bien qu'il ne pourroit la posséder qu'en l'enlevant, en fut averti. Il se mit en embuscade avec un vaisseau corsaire, dont il étoit le maître; & quand la Princesse fut à portée, il tomba sur son bateau, s'en empara, tua les Gardes, renvoya les femmes & les Pages, enleva la Princesse, la fit passer sur son vaisseau, fit voile, & disparut.

A la nouvelle de cet enlèvement le désespoir fut extrême en Finonie. On arme aussi-tôt des vaisseaux; *Ipsilis* monte sur celui qui est le plutôt prêt, & court après la Princesse, mais sans trop savoir où la rencontrer. Il tombe au milieu de la flotte des Hulmigériens, combat seul contre une multitude de navires, dont il coule

plusieurs à fond ; mais enfin le nombre l'accabloit ; la moitié de son équipage étoit tué, lui-même & plusieurs autres étoient blessés. Une tempête survenue très-à-propos disperse la flotte : le vaisseau du Prince, quoique maltraité, continue sa route ; enfin il en rencontre un autre qu'il soupçonne avec raison être celui du ravisseur d'*Alixée*. Il court sur lui & l'aborde, au moment où la Princesse se défendoit avec grande peine contre les attaques qu'on livroit à son honneur. Le premier soldat qui entra sur le bord du ravisseur, lui passa son épée au travers du corps. *Ipsili* qui, comme nous l'avons dit, étoit blessé, n'avoit pas pu le suivre : un coup de vent sépare encore les deux navires, & celui du Prince de Danemarck tombe au milieu d'une autre flotte. C'étoit celle d'un Duc d'Ostillante, allié du Roi de Danemarck, qui s'offre à conduire le Prince & son équipage dans une isle dont il est souverain. Ils en prennent la route. Tandis qu'ils s'y rendoient, la Princesse *Alixée* y étoit déjà arrivée ; le navire des corsaires n'ayant plus de chef, & étant maltraité, s'y étoit réfugié. La Duchesse l'y avoit très-bien reçue, & elle n'y étoit occupée que à

desir de retrouver son cher *Ipsilis*, qu'elle avoit à peine apperçu dans le combat. Enfin il lui est annoncé : il arrive avec le Duc d'Ostillante ; une chaloupe est dépêchée pour avertir la Duchesse, que le lendemain matin ils entreront dans le port. Mais, la nuit même, la Princesse est encore ravie par un Marquis de la Cour du Duc ; &, à son arrivée, le Prince de Danemarck est encore forcé de se mettre en quête pour la recouvrer. Apparemment que l'isle étoit grande, car il ne savoit de quel côté il devoit aller. Enfin le hasard la lui fait rencontrer au moment où le Marquis la serroit d'aussi près que le corsaire, dont elle avoit été débarrassée si à-propos. *Ipsilis* tue encore ce nouveau ravisseur, & ramène sa Princesse chez le Duc : ils s'embarquent pour la Finonie. L'Auteur leur fait éprouver de nouveaux accidens ; mais nous aimons mieux croire qu'ils furent enfin heureusement unis & régnèrent glorieusement.

Le Roman des Æles, ou Elles, manuſcrits in-folio & in-quarto.

Nous ne faiſons mention de cet ouvrage que parce que l'Abbé *Lenglet Dufreſnoy* le place dans ſa *Bibliothèque des Romans*; & que bien des gens peuvent ſe tromper, comme il l'a fait, ſur le titre de Roman, que ce livre ne porte que parce qu'il a été écrit en langue Romance; car d'ailleurs il ne contient aucune hiſtoire; il ne renferme qu'une allégorie, comme le Roman de *la Roſe*, celui *des Oiſeaux*, *le Pélerinage de la vie humaine*, &c..... Nous allons en donner une légère idée.

L'Auteur, qui paroît avoir eu intention de donner des règles de conduite aux Chevaliers de ſon temps, ſuppoſe que pour voler à la gloire il faut avoir deux *Aîles*; l'une eſt l'*Aîle de Largeſſe*, & l'autre celle de *Courtoiſie*. Chacune de ces *Aîles* a ſept *Plumes*, qu'il faut que le Chevalier connoiſſe. Pour ſe ſervir de l'*Aîle de Largeſſe*, il faut, 1°. accueillir tous ceux qui ſont dans le beſoin. 2°. Donner avec grace, & ſans faire valoir ſes dons.

3°. Quand on donne, ne point compter quel revenu on a, c'eſt-à-dire, ne conſulter en donnant, que le ſentiment de ſon cœur, & non l'état de ſa bourſe. 4°. Tenir bonne table, & faire bonne chère à ſes amis. 5°. Avoir de belles livrées, c'eſt-à-dire, de beaux habits, & être vêtu en Seigneur magnifique, moins pour ſa propre ſatisfaction, que pour ſe faire aimer & conſidérer des autres. 6°. Avoir nombre de valets & domeſtiques, parce que s'ils ne ſont utiles à votre ſervice, ce ſervice eſt du moins néceſſaire à leur ſubſiſtance. 7°. Avoir chiens, piqueurs, coureurs & veneurs, parce que la chaſſe eſt un amuſement royal, & propre à *Seigneur de haut parage & lignage.*

Quant aux ſept plumes de l'*Aîle de Courtoiſie*, elles conſiſtent, 1°. A honorer & défendre l'Egliſe & les Prêtres du Seigneur. 2°. A être modeſte & affable envers tous hommes, chevaliers, nobles, ou vilains. 3°. A être toujours vrai, ennemi de menſonges, trahiſons & fourberies. 4°. Aimer la joie, (c'eſt-à-dire, la muſique) vielles (c'eſt-à-dire, les inſtruments) chanſons, & déduits de *Meneſtrels* (c'eſt-à-dire, contes, fabliaux & ro-

mans.) 5°. Reſpecter les dames, & ne ſouffrir que nul die ou faſſe vilainies à l'encontre d'elles. 6°. Les aimer d'amour parfait, rompre lances, frapper de [illegible]ves, briſer écus en leur honneur & pour leur ſervice. 7°. Ne faillir à uſer du doux don d'amoureuſe merci quand bien veuillent l'octroyer, ou le laiſſer *tollir* (prendre).

Raoul de Houdan, Auteur de ce Roman, étoit mort avant 1227; les manuſcrits qui nous reſtent de ſon ouvrage, ſont des treizième & quatorzième ſiècles, par conſéquent rares & précieux. Ils ont été quelquefois mal-à-propos cités ſous le nom de *Roman des Iſles*, ce qui ne peut provenir que d'une faute de copiſte. L'Auteur a fait un autre Poëme ou Fabliau, intitulé *la Voie ou Songe d'Enfer*. *Fauchet* dit qu'il cite dans ce Poëme pluſieurs Taverniers de Paris vivans de ſon temps, c'eſt-à-dire, ſous *Philippe-Auguſte*, qui étoient de grands fripons, vendant du vin frelaté. De-là il conclut que l'Auteur fréquentoit volontiers les cabarets.

Ælius-Séjanus, hiſtoire Romaine recueillie de divers Auteurs, avec l'hiſtoire des proſpérités malheureuſes d'une femme Catanoiſe, & des Remarques d'État [illegible] la vie de M. de Villeroy, *par* P. Mathieu, *Paris*, 1618, *& Rouen*, 1642, 1 *vol. in*-12.

Ce Roman hiſtorique, tiré en plus grande partie de l'Hiſtoire Romaine, eſt moins curieux par ce qu'il contient en lui-même, que par les circonſtances dans leſquelles il a paru, & par ſon Auteur, ſur lequel nous croyons pouvoir faire une Note aſſez intéreſſante. Commençons par l'Ouvrage. Tout le monde ſait que *Concini*, devenu Marquis d'*Ancre* & Maréchal de France, (quoique très-peu militaire) devint, vers 1615, tout-puiſſant en France, tant par le crédit de *Léonore Galigaï* ſa femme, qui dominoit abſolument l'eſprit de la Reine *Marie de Médicis*, que par l'aſcendant qu'il prit lui-même ſur cette Princeſſe, & ſur le jeune Roi ſon fils, *Louis XIII*, qui cependant le haïſſoit au fond du cœur. Premier Gentilhomme de la Chambre, Gouverneur

de Normandie, Maréchal de France, insolent comme un favori sûr du cœur de son maître, riche de plusieurs millions, ce fut lui qui commença la fortune du Cardinal *de Richelieu;* mais enfin l'étoile de celui-ci hâta sa disgrâce; le Roi témoigna qu'il desiroit d'en être défait, & ce mot fut le signal de sa mort. Le Marquis de l'*H[illegible]-Vitry*, Capitaine des Gardes-du-Corps, le tua à la porte du Louvre, le 24 Février 1617. On abandonna son corps à la populace, qui l'outragea: on fit le procès à son cadavre & à sa femme, que l'on fit brûler en personne en Place de Grêve, comme sorcière. Il devint alors à la mode de faire, contre la mémoire de ce favori, des Satyres de toute espèce; & le bonhomme *Pierre Mathieu*, Historiographe de France, qui certainement, un an auparavant, auroit écrit un grand & ennuyeux Panégyrique en faveur du Maréchal, écrivit contre lui ce petit Roman, auquel il joignit celui de *la Femme Catanoise*, favorite de la Reine *Jeanne de Naples*, très-applicable à *Léonore Galigaï*; & des Remarques d'État très-propres à honorer la mémoire de M. *de Villeroy*, ancien Ministre, qui étoit mort tranquille, vieux & retiré, sans laisser d'ennemis ni de jaloux.

Tout le monde connoît l'hiſtoire de la faveur & de la diſgrâce de *Séjan*, favori de *Tibère*. C'eſt un des plus beaux morceaux des Annales de *Tacite*. L'Hiſtorien *Mathieu* n'a pas été embarraſſé de comparer *Séjan* au Marquis d'*Ancre*; mais il a du l'être de faire figurer *Louis XIII*, âgé de 17 ans, lors de la diſgrâce de *Concini*, avec le cruel & politique *Tibère*, qui en avoit plus de 60 lorſqu'il diſgrâcia *Séjan*. Il s'eſt tiré de là comme il a pu, & n'a cité *Tacite* & *Suétone* que quand cela lui a convenu.

Au reſte, nous ne voulons point ſuivre pas à pas une narration que tous ceux qui ont lu l'Hiſtoire Romaine ſavent par cœur. Les circonſtances romaneſques que *Mathieu* y a ajoutées, ſont peu intéreſſantes. Nous nous contenterons de citer quelques maximes & quelques traits remarquables du morceau qui fait le premier objet de cet article.

Les Rois & les Miniſtres jouent les grands rôles ſur le théâtre du monde; mais il eſt de leur intérêt de bien repréſenter, car dès que la pièce eſt finie pour eux, on oublie le perſonnage qu'ils ont été chargé de jouer; on juge l'acteur d'après ſon mérite perſonnel; & s'il manque de

talens, on le trouve d'autant plus mépri-sable, qu'il a eu plus d'occasions de briller & de se faire applaudir.

Le premier & le plus mauvais conseil que *Séjan* donna à *Tibère*, fut celui de changer tout ce qu'avoit fait son prédé-cesseur. Il lui fit perdre par-là l'amitié de ses peuples, car il ne lui suggéra pas les moyens de rien faire de mieux; & ce n'est pas la peine de renverser l'ordre établi, si l'on ne peut lui en substituer un meilleur.

Les Princes ont beau faire, toute leur puissance n'est fondée que sur l'opinion que l'on a de leur fermeté, de leurs vertus & de leurs lumières.

Se donner volontairement la mort, c'est anticiper sur les droits du Ciel.

Séjan, en parlant de sa faveur auprès de *Tibère*, disoit: je tiens le loup par les oreilles. Cette comparaison est fondée sur ce qu'un loup ainsi tenu ne peut se re-tourner; mais si on le lâche on en est dé-voré.

Il n'y a que les plus puissants Princes qui puissent imposer silence pendant leur vie; mais aucun ne peut faire taire la pos-térité.

Tibère est le premier des Empereurs

qui ait introduit l'uſage de faire faire l'eſſai des viandes & des liqueurs à ſes Officiers de bouche & à ſes échanſons. Il avoit emprunté cet uſage des anciens Monarques de la Perſe, Rois Barbares, qui, comme *Tibère*, méritoient & craignoient ſans ceſſe d'être empoiſonnés.

Dans un ſiècle où les mœurs ſont tout-à-fait corrompues, il eſt également dangereux, & de trop flatter le Prince ſur ſon pouvoir, & de ne le point flatter du tout. S'il eſt naturellement méchant, il faut bien ſe garder de lui dire qu'il peut tout, car alors il croiroit pouvoir commettre impunément tous les crimes; mais s'il eſt bon, il eſt bien dangereux de lui laiſſer croire que ſon pouvoir eſt borné, car alors il n'oſera pas faire le bien.

La raiſon de l'homme doit dire à ſa colère ce que les nourrices diſent à leurs petits enfans: *Ne criez pas, mon petit ami, ſi vous voulez obtenir ce que vous deſirez.*

Ce ne ſont pas les plus grands Princes qui font la plus grande fortune à leurs valets.

Il faut réprimer ſa colère, comme il faut ſe purger quand on a trop de bile.

Mais qui n'auroit point de bile, ne pourroit rien digérer ; de même quiconque ne ſe fâche de rien, eſt un inſenſible & un lâche.

Il y a bien de la différence entre être banni & être exilé. Le banni jouit de toute la terre, à l'exception d'un ſeul pays ; mais l'exilé eſt fixé, & pour ainſi dire cloué à un ſeul petit point du monde.

Il n'y a point de règles générales de conduite à preſcrire aux courtiſans ni aux favoris. Qu'ils étudient bien le caractère de leur maître, & qu'ils ſe conduiſent en conſéquence, c'eſt tout ce qu'il y a à leur dire.

Quand le Monarque eſt obligé de tromper ſon Miniſtre ou ſon favori pour le perdre, la chûte n'en eſt que plus terrible & plus dangereuſe.

Nous ſommes toujours tentés de croire que la faveur a de douces influences dont il eſt bon de s'approcher ; & que la diſgrâce eſt une maladie épidémique qu'il faut fuir, de peur de la gagner.

Qu'on eſt heureux de devenir ſage par les folies des autres, ſans devoir cette leçon à ſa propre expérience !

Toutes ces maximes, que le bonhomme *Pierre Matthieu* a répandues dans son Roman d'*Ælius-Séjanus*, sont tirées des ouvrages de *Tacite*, de *Suétone*, de *Sénèque*, de *Lucain*, & de *Cicéron*.

S'il a eu en vue le Maréchal d'*Ancre* dans cette première histoire, il est bien plus évident que dans la seconde il a voulu représenter *Éléonore Galigaï* sa femme.

La Catanoise, qui est l'Héroïne apparente de ce petit Roman historique, étoit née à Catane en Sicile, de parens très-pauvres; & elle faisoit le métier de Blanchisseuse, lorsqu'elle fut choisie pour nourrir un Prince dont *Violante*, Duchesse de Calabre, accoucha dans le camp de son mari *Robert*, (Prince de la maison d'Anjou, & héritier du Royaume des Deux-Siciles) tandis qu'il assiégeoit la ville de Trapani. La Catanoise n'eut pas plutôt achevé cette nourriture sous les yeux de la Duchesse, que cette Princesse la prenant dans la plus grande affection, & lui trouvant beaucoup d'esprit, en fit sa favorite. En mourant, elle la recommanda au Duc son époux, qui, ayant épousé une seconde femme, la mit encore à son ser-

vice. Elle plut à cette seconde Duchesse autant qu'à la première, & elle devint toute-puissante auprès d'elle. La favorite ayant perdu son mari, épousa, autant par politique que par amour, un jeune Sarrasin baptisé, qu'on appeloit *Raymond de Cabanne*, du nom de celui dont il avoit été l'esclave. Ce jeune-homme trouva moyen de prendre, sur l'esprit du Duc, le même empire que la Catanoise avoit sur celui de la Duchesse. Le bon Roi *Charles*, père du Duc, se prêta à bien traiter le favori & la favorite de son fils & de sa belle-fille; il leur donna de grands biens, & arma le mari Chevalier avec beaucoup d'éclat & de magnificence, quoiqu'il n'eût jamais fait la guerre. Peu de temps après le vieux Roi mourut: son fils *Robert*, Duc de Calabre, lui succéda; & *Charles*, fils de *Robert*, prit le titre que portoit auparavant son père. On lui fit épouser *Marie*, Princesse de France, de la branche de Valois; on lui donna pour Dame notre Catanoise; pour Sur-Intendant de sa maison, *Raymond de Cabanne*; & la Duchesse ayant eu une fille nommée *Jeanne*, la Catanoise fut encore expressément chargée de l'éducation de cette pe-

tite Princeſſe. Le Duc de Calabre mourut, & *Robert* ne trouvant de conſolation qu'avec ſa belle-fille & ſa petite fille, prit également en affection ceux qui la gouvernoient, c'eſt-à-dire, la Catanoiſe & ſon mari. Il revêtit celui-ci de la dignité de grand Sénéchal de Naples, titre qui n'étoit aſſurément pas fait pour un homme que l'on avoit vu eſclave, & ramer ſur les galères de ce même Royaume. La Ducheſſe de Calabre ne ſurvécut pas long-temps à ſon mari; ainſi les affections du grand-père ſe réunirent ſur la perſonne de la petite Princeſſe *Jeanne*; & *Raymond de Cabanne* étant mort auſſi, la Catanoiſe ſe trouva, pour ainſi dire, maîtreſſe abſolue de l'État. *Jeanne* n'avoit encore que cinq à ſix ans lorſque ſon père ſe décida à la marier avec *André*, Prince de Hongrie, ſon petit-neveu: il le fit venir à ſa Cour, voulant faire élever enſemble ſous ſes yeux ces deux futurs époux. On conçoit que ce fut ſous l'inſpection de la Catanoiſe; & pendant dix-huit à vingt ans qu'ils vécurent à la Cour de Naples, d'abord ſeulement promis, puis tout-à-fait mariés, on eut tout lieu de s'appercevoir de la diſconvenance de

leurs caractères, & de juger qu'ils ne s'aimeroient jamais.

En 1342 le bon Roi *Robert* mourut. Il aimoit les sciences, & sur-tout la Poésie. Il protégea *Pétrarque*, & forma le premier Recueil des chansons des anciens Troubadours Provençaux. Il étoit juste & bien intentionné; mais foible, & manquoit de lumières, quoiqu'il aimât les gens d'esprit. Avec cela il joue un rôle bien peu honorable dans l'Histoire.

Jeanne & *André* étant montés sur le Trône, & n'étant plus contenus par la présence de *Robert*, qui leur en imposoit pourtant un peu, leur mésintelligence éclata. *La Catanoise*, en femme habile, se rangea du parti de la Reine, si bien qu'elle conserva toute sa faveur & son crédit. Elle fit élever *Robert de Cabanne* son fils à la dignité de Grand-Sénéchal, qu'avoit possédée son père; fit son gendre Grand-Amiral, & fit entrer dans sa Maison les plus belles Terres du Royaume: elle n'obtint sans doute ces grâces qu'à force de bassesses, & en se prêtant à tout ce qu'inspiroit à *Jeanne* sa haine pour son mari. Différentes circonstances l'augmentèrent; enfin la malheureuse Reine *Jean-*

ne ſe porta à un tel excès de fureur, qu'elle ſuborna, dit-on, des aſſaſſins pour ôter la vie à ſon époux. Ils l'étranglèrent avec un cordon de ſoie, & le pendirent à la grille d'une des fénêtres du palais. On prétend que ce fatal cordon étoit tiſſu des mains même de la Reine. Nous voudrions croire que *la Catanoiſe* fut ſeule coupable d'un crime auſſi abominable; du moins l'eſt-elle d'en avoir favoriſé l'exécution. Peu de temps après que cette exécrable ſcène eut été jouée, *Jeanne* accoucha d'un fils; mais on apprit preſqu'auſſi-tôt que *Louis*, Roi de Hongrie, venoit avec une nombreuſe armée, venger la mort de ſon frère. *Jeanne* en prit occaſion d'épouſer *Louis de Tarente*, qui étoit ſon couſin, & qu'on l'avoit accuſée d'avoir aimé du vivant même d'*André*. Ce mariage précipité & inceſtueux ſcandaliſa, & attira à *Jeanne* les reproches du Pape & les foudres de l'Egliſe; mais elle ne parut guère s'en inquiéter. L'indigne *Catanoiſe* continua de favoriſer les déſordres de ſa maîtreſſe, & alla juſqu'à lui donner le Grand-Sénéchal ſon fils pour amant; mais cela même hâta les déſaſtres de la mère & du fils. Le Roi de Hongrie avançant avec ſon

armée, & faisant des progrès dans le Royaume ; le Pape tonnant, & exigeant qu'on punît les coupables du meurtre d'*André*, *Jeanne* se crut obligée de livrer enfin son indigne favorite, dans l'espérance de rejeter sur elle toute l'horreur d'une pareille action. La vieille *Catanoise* est brûlée vive ; son fils a le même sort, avec les circonstances les plus horribles. Son gendre & sa fille périssent aussi du dernier supplice ; & c'est ainsi que finit ce que l'Historien *Matthieu* appelle, *les prospérités malheureuses d'une femme* Catanoise. Le sacrifice de cette favorite ne sauva pas sa coupable maîtresse. Elle fut poursuivie & chassée de ses Etats. Son second mari, son beau-frère, ses cousins, se firent successivement mourir de la manière la plus barbare. *Jeanne*, réfugiée en Provence, y avoit adopté *Louis*, Duc d'Anjou, fils du Roi *Jean* ; mais elle voulut retourner dans son Royaume pour recouvrer sa Couronne. Elle y trouva la mort, & y fut étranglée ; fin déplorable d'une Princesse dont tous les Historiens assurent que la figure étoit charmante, l'esprit agréable & cultivé, & qui avoit même toutes les vertus qui n'étoient pas

contraires à sa passion dominante. Répétons encore une fois que, s'il y a eu un moment où l'on ait pu comparer le Maréchal d'*Ancre* à *Séjan*, & *Galigai* à la *Catanoise*, il n'y a jamais eu, du moins en France, aucun règne qui ait ressemblé à celui de *Tibère* à Rome, & de la Reine *Jeanne Première* à Naples.

Nous avons dit que le Roman de *Pierre Matthieu*, qui commence par l'Histoire d'*Ælius Sejanus*, finit par des remarques d'Etat & d'Histoire sur la Vie & les services de M. de *Villeroy*. C'est une espèce de Panégyrique de ce Ministre, qui contient quelques principes & quelques maximes qu'on lui attribue, toutes bonnes & utiles, & quelques anecdotes qui sont curieuses. Nous y apprenons entr'autres, que ce fut à *Villeroy* que le Roi *Charles IX* dicta son Poëme François sur la chasse, qu'il adressa à *Ronsard*. C'étoit un amusement du Monarque, qui se plaisoit à faire des vers; mais comme il n'avoit pas fait de si bonnes études que M. de *Villeroy*, le Secrétaire étoit en état de corriger la poësie du Maître. Ces petits services domestiques disposèrent *Charles IX* à charger *Villeroy* des plus grandes affaires;

car il n'étoit, lorſqu'il corrigeoit les vers de ſon Prince, que Secrétaire du Cabinet. Mais ayant épouſé la fille de M. de *Laubépine*, Secrétaire d'Etat, il lui fut d'abord adjoint, & enſuite exerça ſeul cette importante place, à l'âge de 24 ans, ce qui parut alors un vrai phénomène.

Le Panégyriſte de M. de *Villeroy* ſuit aſſez exactement, quoique légèrement, les différentes ſituations délicates dans leſquelles ſe trouva ce Miniſtre pendant les règnes de *Charles IX* & de *Henri III.* Il s'en tira toujours avec prudence & avec honneur, s'il étoit poſſible de s'en faire dans des temps auſſi orageux que ceux-là, & dans leſquels il ſe commettoit tant de crimes & de fautes de politique. Mais M. de *Villeroy* avoit grand ſoin de ne point chercher à ſe faire honneur des révolutions ou trop violentes ou trop foibles. En donnant ſon avis, il propoſoit toujours les différens partis à prendre; montroit les avantages & les inconvéniens de chacun, & laiſſoit le Roi ou la Reine ſa mère décider de celui qu'ils vouloient ſuivre. *Les Miniſtres*, diſoit-il, *ne ſont pas faits pour juger, mais pour mettre les Rois en état de juger.*

Il n'y avoit que des arrangemens ſans danger & ſans conſéquence, dont *Villeroy* ſe vantoit d'avoir donné l'idée. Telle fut l'inſtitution de l'Ordre du St-Eſprit. Il eut beaucoup de part à la rédaction des Statuts de cet Ordre, qui acquit, dès ſa naiſſance, une conſidération qu'il n'a jamais perdue depuis, & qui devint l'objet de l'ambition des plus grands Seigneurs de France. A cette occaſion *Villeroy* diſoit que c'étoit la meilleure de toutes les économies, de récompenſer les grands ſervices en honneurs, & de réſerver les récompenſes pécuniaires pour les ſervices médiocres. Effectivement, ſi l'on vouloit faire un tarif en argent pour payer tous les grands ſervices, il y en a tels que le Roi ne payeroit pas ſuffiſamment avec la moitié de ſon Tréſor; mais un ruban ou un parchemin peuvent l'acquitter, ſi Sa Majeſté veut bien ne frapper de cette monnoie qu'avec meſure, & ne la diſtribuer qu'à propos.

Villeroy, impatienté des caprices de *Catherine de Médicis*, diſoit quelquefois: *Les eſprits des hommes ſont difficiles à connoître; mais il y a des têtes de femme que toute la raiſon & la prudence humaine*

ne peuvent définir, & d'après lesquelles il est impossible de se gouverner.

Dans une occasion délicate, il dit au Roi son Maître : *Sire, on m'accuse d'être l'auteur d'une résolution, dont le succès a été malheureux. Votre Majesté sait ce qui en est, mais il ne faut pas que le Public le sache ; je vous offre ma place, même ma vie. Je serai trop heureux si, par de si grands sacrifices, je peux mettre à couvert votre réputation, & peut-être même sauver l'Etat.*

Pierre Matthieu prétend tenir, de la bouche même du Roi *Henri IV*, un fait qui fait beaucoup d'honneur au Ministre dont il s'est rendu le Panégyriste. Sur la fin du règne de ce grand Roi, on parloit d'un fait arrivé sous le règne précédent : quelqu'un disoit qu'une certaine résolution, qui étoit blâmée généralement, avoit été prise contre l'avis de M. de *Villeroy* : lui seul ne vouloit pas en convenir. *Henri-le-Grand* prit la parole : *Je sais*, dit-il, *Messieurs, à n'en pouvoir douter, que M. de* Villeroy *parle dans ce moment contre la vérité ; mais louons-le de ce qu'il aime mieux rester suspect, que de faire tort à la mémoire de ses anciens Maîtres.*

M. de *Villeroy* avoit coutume de dire que, dans les guerres civiles, le pire de tous les partis eſt celui de n'en prendre aucun ; *mais*, ajoutoit-il, *les particuliers peuvent choiſir entre tous les partis à prendre, & les Miniſtres n'ont pas cette liberté ; il faut abſolument qu'ils ſoient du parti du Maître.*

Villeroy parut pendant quelque temps ſe prêter à la Ligue, parce que *Henri III* l'avoit ſouſcrite, & pour ainſi dire conſacrée ; mais s'il ne s'en ſépara pas auſſi-tôt après la mort de ſon maître, ce ne fut que pour donner au Duc de *Mayenne* le ſeul bon conſeil qu'il pût recevoir. *Offrez*, lui dit-il, *au Roi de Navarre la Couronne, ſur laquelle ſes droits ſont inconteſtables, à condition qu'il embraſſera la Religion dominante, ſans quoi vous vous expoſez à voir triompher à-la-fois le bon droit & la fauſſe Religion.* On ne voulut pas le croire : de ce moment il ſe tût, & ne donna plus d'avis juſqu'à ce qu'on ſentît la juſteſſe & l'importance du ſien.

Henri IV diſoit à ſon Hiſtorien *Matthieu*, à ce que celui-ci nous aſſure : *Les Princes ont des ſerviteurs à tout prix ; les uns penſent à leurs affaires, premier qu'à*

celles de leurs maîtres ; les autres font celles de leurs maîtres & n'oublient pas les leurs ; mais Villeroy *croit que celles de son maître sont les siennes ; & y apporte la même passion qu'un autre, en sollicitant ses affaires & travaillant à sa vigne.* Nonobstant ce désintéressement, *Villeroy* mourut très-riche, & a été la tige d'une Maison puissante, opulente & illustrée ; c'est qu'il avoit soin de rappeler à ses maîtres ce mot du Roi d'Espagne *Philippe II*, qui disoit à son favori *Gomès : Faites bien mes affaires, & je ferai les vôtres.*

Osons dire que les bons & grands Ministres ne doivent rien demander, & méritent tout ; & que les autres ne doivent s'attendre qu'à deux sortes de sentimens ; *indignation & compassion.*

Finissons par deux maximes qui étoient chères à *Villeroy*, & qu'il a eu souvent occasion d'appliquer.

Il y a, en matière d'État, des remèdes qui sont pires que la maladie.

Il est impossible que le Prince fasse tout ; & honteux qu'il ne fasse rien.

Tel est l'extrait des Remarques d'État sur la vie de M. *de Villeroy*, que le bonhomme *Mathieu*

rieu a mises à la suite des Histoires de *Séjan* & de la *Catanoise*. Si un pareil morceau paroît déplacé dans un livre tel que *la Bibliothèque des Romans*, nous en demandons excuse à nos Lecteurs; mais il nous a paru trop intéressant pour avoir la force de le supprimer après l'avoir lu. En fera son profit qui voudra : ceux que ce petit nombre de pages pourroit ennuyer, n'ont qu'à les passer. On doit peut-être considérer ce morceau placé dans nos brochures, comme une feuille d'or entre des aîles de papillon.

Il nous reste à achever notre Note littéraire sur *Pierre Matthieu*. Il naquit vers 1564 (selon quelques-uns en Franche-Comté, selon d'autres en Bourgogne, ou dans le Forest;) il étudia en droit à Valence, & y fut reçu Docteur en 1586. Il exerça la profession d'Avocat à Lyon : aussi ses premiers ouvrages furent-ils des livres de droit canonique. Il se livra ensuite à la poésie, & composa à Lyon trois Tragédies; savoir, une d'*Esther*, une de *Clitemnestre*, & la *Guisiade*, Drame historique qui nous est resté, & a même été réimprimé de nos jours. On y voit le massacre du Duc de *Guise* & du Cardinal

son frère, dans le château de Blois. La poësie en est dure & incorrecte ; mais, d'ailleurs, on trouve dans cette Pièce des anecdotes, des passages fort singuliers, & des déclamations tout-à-fait extraordinaires.

La ville de Lyon s'étant soumise au Roi *Henri IV* en 1593, envoya des Députés à Paris pour rendre hommage au nouveau Monarque & le complimenter. *Matthieu* fut de la députation, & présenta au Roi l'histoire de ce qui s'étoit passé à Lyon pendant sept années, c'est-à-dire, depuis 1586 jusqu'en 1593. *Henri* en fut si satisfait, qu'il s'attacha l'Auteur, l'honora d'une pension, & du titre d'Historiographe de France, d'abord en survivance ou en second, & ensuite seul, après la mort de *Gérard du Haillan*. Il fut chargé d'écrire l'histoire de son temps. En conséquence il publia successivement quatre volumes, contenant l'histoire des troubles de France, sous les règnes de *Henri III* & de *Henri IV*, depuis le commencement de la Ligue en 1576, jusques en 1604.

En 1595, *Henri IV* fit son entrée à Lyon, & la ville lui donna de belles fêtes,

Matthieu en eut la direction. En 1598, on donna encore dans cette ville de nouvelles fêtes, à l'occasion de la paix de Vervins: il en eut aussi le soin. Enfin, en 1600, la Reine *Marie de Médicis* y fit son entrée. Les relations des trois nouvelles magnificences furent publiées par l'Ordonnateur, qui les enrichit de remarques assez curieuses sur les guerres entre les maisons de France & d'Autriche, sur la généalogie de la maison de *Bourbon*, & sur celle de la maison des *Médicis*. Au commencement de 1610 il publia l'histoire de *Louis XI* (c'est le moins estimé de ses ouvrages;) la même année le bon Roi *Henri-le-Grand* ayant été assassiné, il publia des relations assez curieuses de cette affreuse catastrophe. *Louis XIII* ne témoigna pas moins de bonté à l'Historiographe que le Roi son père; & cela parut d'autant plus juste, que *Matthieu* avoit contribué à l'éducation du Roi, ayant été son maître d'histoire, & chargé particulièrement de lui donner des leçons de cette science si utile aux Rois. (On remarque que c'est la seule que *Louis XIII* apprit volontiers, & assez bien.)

Sous le règne de ce Prince, *Matthieu*

publia une très-médiocre histoire de *S. Louis*, & les trois petits ouvrages que nous venons d'extraire : celui qui regarde M. *de Villeroy*, eut, tout de suite, plusieurs éditions Françoises, & fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe ; cependant il est aujourd'hui bien peu connu ; car il ne faut pas confondre les *Remarques d'Etat* sur M. *de Villeroy*, par *Matthieu*, avec les *Mémoires d'Etat*, qui sont l'ouvrage de M. *de Villeroy* même. Enfin il avança beaucoup son grand ouvrage intitulé : *Histoire de France, sous les règnes de François Premier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, & Louis XIII*, en deux gros volumes *in-folio*. Il mourut en 1621, avant de les publier ; & ce fut son fils *Jean-Baptiste Matthieu*, qui les fit paroître en 1631. Il n'y a de la façon du fils que le récit des faits des dix dernières années. Cette histoire ne se lit plus de nos jours ; & comme elle est lourdement & quelquefois ridiculement écrite, souvent chargée d'une érudition très-superflue, & de réflexions morales aussi peu nécessaires, nous n'en conseillons pas la lecture aux gens du monde, qu'elle en-

nuyeroit ; mais ceux qui travaillent sur l'Histoire de France du seizième siècle & du commencement du dix-septième, doivent étudier ce Livre & en profiter ; car non-seulement il est exact & méthodique, mais il contient des anecdotes qu'on ne trouve point ailleurs. *Matthieu* fut très-à-portée de les apprendre, puisque pendant les quinze dernières années du règne de *Henri IV*, & les vingt premières de celui de *Louis XIII*, il suivit toujours la Cour, & ne perdit pas de vue ceux dont il devoit écrire l'histoire : ils causoient même souvent avec lui ; & *Henri IV*, avec sa noble bonhommie, lui disoit ce qu'il devoit écrire. Une histoire faite sur de pareils mémoires, doit être regardée comme bien intéressante. *Pierre Matthieu* mourut, comme nous l'avons dit, en 1621, d'une maladie épidémique, qu'il gagna dans le camp du Roi *Louis XIII*, qui faisoit alors le siége de Montauban.

Nous nous sommes réservés, pour la fin de cet article, de dire un mot des fameuses *Tablettes de la vie & de la mort*, en quatrains, par *Pierre Mathieu*. Quand nous disons fameuses,

c'eſt qu'elles ont fait beaucoup de bruit dans leur temps ; mais à préſent elles ſont très-ignorées. On ne ſait préciſément en quelle année parut la première Centurie de ces quatrains. Elle fut réimprimée avec une ſeconde en 1610 ; & après la mort de *Pierre Mathieu*, ſon fils en publia une troiſième, qui ne vaut pas les deux premières. Celles-ci ſe répandirent dans toute la France, & même dans toute l'Europe, car elles furent traduites en toutes ſortes de langues, auſſi bien que les quatrains de *Pibrac*, qui avoient paru quelque temps auparavant. Pendant plus de 50 ans, il entra dans l'éducation des enfans de ſavoir ces vers par cœur. On les faiſoit apprendre aux jeunes Demoiſelles dans les Couvens. Mais le ſtyle étant changé, il y a long-temps qu'on craindroit d'apprendre aux enfans à s'exprimer en mauvais langage, & de leur gâter le goût, en leur mettant dans la tête de pareils vers. Cependant on n'a pas laiſſé que de publier, en 1747, une nouvelle édition des Quatrains des Sieurs *Pibrac*, *Dufaur*, & *Matthieu*, avec des Remarques hiſtoriques & critiques ſur chacun de ces Quatrains. C'eſt un M. l'Abbé de *la Roche*, qui s'eſt donné la peine de les faire revivre ; auſſi a-t-il intitulé ſon Livre *la belle Vieilleſſe*. Ses Remarques ſont preſque

toutes morales, & font bien ſentir la pureté & la vérité des leçons qu'ont voulu donner aux hommes *Pibrac* & *Matthieu*. Mais à cet égard elles parlent d'elles-mêmes ; il eût été plus utile de rendre leur poëſie plus liſible dans le ſiècle où nous ſommes ; mais c'eſt ce qui ſeroit ſûrement très-difficile. Nous ne donnerons pour échantillon des Tablettes de *Matthieu*, que ſix de ſes Quatrains, tirés des deux premières Centuries. Nous ſommes perſuadés qu'ils confirmeront le jugement que nous venons d'en porter : *Mauvaiſe poëſie, excellente morale.*

Grands, petits, beaux & laids, tous les verres ſont verre,
Un peu de vent les fait, encor moins les défait ;
Caſſés, ils ſont tous uns : ainſi de l'homme il eſt,
Grands, petits, beaux & laids, tout meurt, & tourne en terre.

Donne quatre-vingt ans au cours de la nature,
Rabats l'âge enfantin, & le caduc auſſi,
Rabats-en le ſommeil, le mal & le ſouci,
Et compte, après cela, combien la vie dure.

Mêle qui sait mêler, pour avoir des plus belles *,
Qui se la peut donner, prenne la meilleure main,
On ne rapporte rien, enfin, du jeu mondain,
Ou s'il reste du gain, il va pour les chandelles **.

La vie est une table, où pour jouer ensemble
On voit quatre joueurs. Le temps tient le haut bout,
Et dit, passe : l'amour fait de son reste, & tremble,
L'homme fait bonne mine, & la mort tire tout.

La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Où l'un fait le César, & l'autre l'Arlequin ;
Mais la mort la finit toujours en tragédie,
Et ne distingue point l'Empereur du faquin.

Volontiers je compare, au Parlement, le monde,
Où souvent l'équité succombe sous le sort,
Où sur un pied de mouche un incident se fonde,
Et où l'on ne peut rien contre un arrêt de mort.

* Comparaison de la vie au jeu.

** On diroit aujourd'hui, il va pour les cartes.

M. l'Abbé de *la Roche*, Auteur ou Éditeur de *la belle Vieilleſſe*, vit encore, (à ce que nous croyons). Il eſt Docteur de Sorbonne, & Prédicateur du Roi; il a publié pluſieurs Livres de piété, & a donné une édition des Maximes de *la Rochefoucaud*, avec des Remarques.

Hiſtoire d'Agathe de Saint-Bohaire, *Amſterdam & Lille, 1769, 2 parties, chacune de 300 pages.*

Nous ignorons quel eſt l'Auteur de ce Roman, dont il parût la même année deux éditions, l'une à Amſterdam, & l'autre à Lille en Flandres. Comme il n'a point été imprimé à Paris, & que peu de Journaliſtes en ont parlé, il n'a pas été généralement connu; mais il nous a paru qu'il méritoit, à un certain point, de l'être, non pas qu'il ſoit fort bien écrit, ni qu'il brille par les ſaillies & les réflexions délicates ou ſpirituelles; le ſtyle en eſt très-ſimple, & la forme de lettres que l'Auteur a adoptée, rend plutôt ſa narration languiſſante, qu'elle n'augmente l'intérêt du ſujet. Mais cet intérêt exiſte, quoique aſſez mal préſenté; & nous allons tâcher de le démêler,

à travers les détails hors-d'œuvre dont il est accablé.

La correſpondance eſt entre deux amies, Mademoiſelle *de Recy* & Mademoiſelle *de St-Bohaire*. Elles ſe ſont connues au couvent; mais la première eſt actuellement chez ſa mère, tandis que la ſeconde eſt retenue encore pour quelque temps dans une Communauté où l'a placée une Madame *de Cangy*, qui l'a élevée avec ſoin, ſans qu'*Agathe* ſache à quel titre cette Dame prend intérêt à elle. Cette Madame *de Cangy* a un fils très-aimable, mais qui a la réputation d'être, ſinon libertin, du moins petit-maître & volage. Mademoiſelle *de Recy* prédit à Mademoiſelle *de St-Bohaire* que *Cangy* lui fera la cour dès qu'elle ſera retournée chez ſa mère, & qu'il aura le bonheur de lui plaire. Celle-ci prétend qu'il n'en ſera rien, & que le jeune *Cangy* eſt trop *merveilleux* pour elle. Le Lecteur apprend auſſi en même-temps que Mademoiſelle *de Recy* a un amant, nommé *la Boulaye*; c'eſt un jeune homme ſage, modeſte & réſervé, que ſa maîtreſſe eſtime, & qu'elle eſt diſ-

posée à épouser, mais qui est très-éloigné de lui faire tourner la tête.

Justement, dans le même temps que Mademoiselle de *St-Bohaire* est rappelée chez Madame *de Cangy*, Mademoiselle *de Recy* va chez une tante qui est malade, à quelque distance du château de sa mère, qui est voisin de celui de Madame *de Cangy*; ainsi elles sont encore dans le cas de s'écrire. Quelques-unes de leurs lettres ne sont remplies que de détails de visites de campagne. Le jeune *Cangy* annonce son caractère volage; il fait les yeux doux à tout ce qui se trouve d'aimable dans le canton, entre autres, à une petite sœur de Mademoiselle *de Recy*, dont Madame *de Cangy* s'est chargée en l'absence de sa mère; la petite fille en devient amoureuse, mais le Monsieur est fort loin de s'y attacher. Il déclare même assez ouvertement qu'il craint les engagemens sérieux. Entre ceux qui sont frappés des charmes de Mademoiselle de *Saint-Bohaire*, est un Chevalier d'*Ambloy*, homme aimable, & plus estimable encore. Il paroît aspirer à la main d'*Agathe*; & celle-ci auroit accepté la sienne par raison & sans amour, si des éclaircis-

avec *Agathe :* de son côté, elle se flatta de l'avoir tout-à-fait fixé ; & tout sembloit se préparer pour leur bonheur. Le Chevalier d'*Ambloy* se retira fort triste, & n'emporta, pour toute consolation, que l'assurance de l'estime & de l'amitié d'*Agathe.*

Mais l'ame de *Cangy* étoit trop inconstante pour ne pas se livrer à de nouvelles amours. Au bout d'environ un mois, les deux futurs époux furent invités à une fête & à un bal qui se donnoient à Blois, ville assez voisine du château de *Cangy :* Mademoiselle de *Saint-Bohaire* eut lieu de s'appercevoir que son amant faisoit des agaceries à une jeune Demoiselle fort jolie, mais très-coquette, qui y répondoit comme s'ils se fussent connus depuis longtemps. *Agathe* en conçut quelque inquiétude, & la témoigna. L'inconstant *Cangy* se défendit assez mal ; les alarmes de sa maîtresse & de sa mère augmentèrent : loin de les calmer, après avoir fait successivement divers voyages à Blois, il écrivit enfin à sa mère qu'il étoit obligé, par honneur, d'épouser Mademoiselle de *Limerai.* La mère fut furieuse, & tomba sérieusement malade de chagrin. *Agathe*

le fut auſſi ; mais prenant plus courageuſement ſon parti, elle engagea ſa tante à conſentir à tout, & même enſuite à revoir ſon fils & ſa belle-fille. Elle s'abſenta ſeulement à l'inſtant de cette entrevue, qui, comme l'on juge bien, fut aſſez froide. Les nouveaux mariés allèrent s'établir à Paris, & *Agathe* revint tenir fidelle compagnie à Madame *de Cangy*, n'ayant plus de prétention à être ſa belle-fille, mais comme une nièce tendre, & voulant finir ſes jours auprès d'elle.

Le mariage de *Cangy* tourna mal de toutes façons : ſa femme ſe trouva très-coquette, eut la petite vérole, devint laide, & ne changea pas pour cela de caractère. Son mari, ſuivant le ſien, la négligea, s'attacha à des femmes de mauvaiſe compagnie, & dérangea ſes affaires. Madame de *Cangy* en fut très-affligée ; & *Agathe* la conſola de ſon mieux. La chère tante devint très-infirme, & fut obligée d'aller chercher du ſoulagement aux eaux de Pongues, en Bourbonnois. Pendant ce temps, Mademoiſelle *de Recy* avoit épouſé M. *de la Boulaye*, mariage tout-à-fait raiſonnable, qui tourna très-

bien, & ne produit aucun événement dans le Roman.

Mademoiselle *de Saint-Bohaire*, continuant de raconter ses aventures à son amie, lui avoue qu'elle a trouvé aux eaux de Pougues un jeune homme très-aimable, mais très triste, nommé le Marquis de *Perigny*. Il y est avec sa mère, fort incommodée, & qui ne voit presque personne. Madame de *Cangy* est également retirée, à cause de ses infirmités; mais le fils & la nièce se promènent, vont aux assemblées, & deviennent amoureux l'un de l'autre. *Agathe* commençoit à croire que cette liaison pourroit avoir quelques suites heureuses, lorsqu'elle apprend, par hasard, que le Marquis est marié, & très-mécontent de l'être avec une femme qui, après l'avoir séduit, &, pour ainsi dire, forcé à l'épouser, lui donne du chagrin; enfin, qu'il est à peu-près dans le cas de *Cangy*. Elle le plaint, & voit trop qu'il faut renoncer à lui. Cette circonstance la désespère; le Marquis se désole lui-même; il tombe malade, & tous deux périroient peut-être, si une reconnoissance ne les tiroit d'affaire. Les deux

vieilles Dames (la Marquise & la tante) se voient enfin, & se reconnoissent pour sœurs ; mais par quel hasard ? Celle qui avoit fait un mauvais mariage depuis tant d'années, qui s'étoit échappée de chez son père, avoit sorti de France, s'étoit retirée en Suisse, & qu'on croyoit morte, existoit encore sous un nouveau nom. Elle étoit veuve, & non morte. Sa fille lui avoit été enlevée sans qu'elle sut comment, ni par qui ; & se trouvant en Suisse, dépourvue de tout appui, elle n'avoit pu se refuser aux empressemens du Marquis de *Perigny*, qui avoit été obligé de sortir de France pour une affaire d'honneur. Il l'avoit épousée ; & étant revenu dans sa patrie, après l'arrangement de son affaire, il avoit fait agréer son mariage à sa famille ; sa femme étoit devenue mère du jeune Marquis, qui, par conséquent, étoit frère, de mère, d'*Agathe*. *Perigny* fut au désespoir d'être obligé de changer en tendresse fraternelle, l'amour qu'il ressentoit pour elle, d'autant plus qu'il apprit, bientôt après, la mort de sa femme. *Cangy* de son côté, avoit appris celle de la sienne, & regrettoit beaucoup *Agathe* ; mais le frère se consola insensiblement ;

le cousin ne se trouva plus digne de sa cousine; & nous aimons mieux croire que le Chevalier d'*Ambloy* épousa *Agathe*, que de nous imaginer, avec l'Auteur, qu'elle se fit Religieuse. *Cangy* & *Perigny* étant resté veufs & sans enfans, *Agathe de Saint-Bohaire* hérita de tous les biens de sa maison.

Agathe & Isidore, par Madame Benoît, *Amsterdam, Paris*, 1768, 2 *volumes in-12, chacun de* 300 *pages.*

Ce Roman est presque aussi long que le précédent, & n'est guères plus ancien. L'Auteur, femme aimable, née & mariée à Lyon, vit depuis une vingtaine d'années à Paris, & y reçoit les hommages dûs aux agrémens de sa figure, à l'élégance de sa taille, & aux grâces de son esprit, dont elle a donné des preuves très-convaincantes, en publiant plusieurs Romans qui ont eu du succès, & quelques Comédies qui n'ont été représentées sur aucun théâtre public, mais qui ont été sûrement admirées dans la société de l'Auteur. Le premier ouvrage qu'elle ait fait imprimer à Paris, est intitulé : *Mes Principes*, ou

la Vertu raisonnée. Le titre est remarquable ; nous aurons occasion dans la suite de parler de ce livre, aussi bien que d'*Elisabeth*, de *Celiane*, des *Lettres du Colonel Talbert*, & de *Sophronie*, tous enfans de la même plume. Ils ont été suivis d'*Agathe* & *Isidore*. Si nous nous étendons moins sur ce Roman que sur le précédent, ce n'est pas que nous ne le trouvions beaucoup meilleur, mais c'est justement à cause de cela : nous ne voulons dispenser personne de lire cet agréable & intéressant ouvrage. C'est l'histoire d'un jeune homme qui se croit fils d'un Cordonnier, & qui est si aimable & si bien élevé, que toutes les femmes en raffollent, depuis celles de l'espèce très-inférieure, jusques aux femmes de qualité, *devant qui il s'agenouille modestement.* Il ne peut pas leur toucher le pied qu'il ne leur fasse tourner la tête. La Marquise d'*Olfond* est celle sur laquelle il fait la plus vive impression ; c'est elle (dont le nom de fille est *Agathe*) qui partage avec le jeune Cordonnier l'honneur d'intituler ce Roman. Il y a cependant quelque chose d'invraisemblable & d'un peu bizarre dans la naissance & les

progrès de cette passion ; & il faut convenir que le dénouement n'en est pas bien neuf. On découvre qu'*Isidore* est le fils d'un Ambassadeur, qu'il a été changé en nourrice contre le fils du Cordonnier. Ses inclinations nobles le décèlent. L'affaire ayant été approfondie, & l'échange étant bien constaté, il épouse sans difficulté, but à but, la Marquise, qui est veuve, & qui a soin du Cordonnier & de sa femme.

Tel est l'objet du second tome, qui est celui dans lequel il y a le plus d'intérêt. Cependant la philosophie franche & simple du bonhomme *Godin*, père putatif d'*Isidore*, est un morceau assez touchant du premier volume. Les raisonnemens des compères, commères & voisins du Cordonnier & de la Cordonnière, qui tirent leurs conclusions de ce que le petit *Isidore* a plutôt l'air d'un jeune homme de qualité que de l'enfant de *Godin* & de *Denise*, sont très-plaisans, & forment une scène comique, que l'on pourroit presque dire être dans le goût de *Vadé*. Les agaceries très-vives & très-marquées de Madame *Jacquinet*, veuve d'un Fripier, qui mène *Isidore* à la guinguette, sont, à-peu-près, du même genre.

Agathe & Lucie, par M. J. P. le Camus, *Evêque de Belley, Paris*, 1622, 1 *volume in*-12.

Nous avons souvent parlé de cet Evêque dans notre *Bibliothèque*, & nous avons fait, à son sujet, un grand article dans notre second Volume de Janvier 1776. Ainsi nous sommes dispensés de revenir sur sa personne; mais l'ordre alphabétique nous conduit à parler encore quelquefois de ses Romans. L'Abbé *Lenglet* a eu tort de comprendre ce Livre dans sa liste. Ce n'est point du tout une histoire; c'est une lettre pieuse, qui est supposée écrite par *Sainte Agathe*, Vierge, Martyre & Patrone de la ville de Syracuse, à *Lucie*, Dame Syracusaine, tombée dans un état d'infirmité extrême, dont la Sainte paroît vouloir la consoler, plutôt que la guérir. L'erreur de l'Abbé *Lenglet* vient de ce qu'il a lu le titre de l'ouvrage *Agathe* & *Lucie*, au lieu qu'il faut lire *Agathe* à *Lucie*. Passons à un Roman, ouvrage du même Auteur.

Agathonphile, ou les Martyrs Siciliens, Agathon, Philargiripe, Triphine, & leurs associés, histoire dévote, où se découvre l'art de bien aimer, pour antidote aux deshonnêtes affections.

C'est une fiction morale, dont la première édition est de Paris, 1621, la seconde de 1627, & la troisième de 1638, toujours en un gros volume *in-octavo*, chargée également de réflexions & de faits assommans & insupportables. Une bonne ame s'est avisée, plus de 80 ans après, de travailler sur ce vieux fond édifiant, & d'en faire un Roman moral & dévot, moins indigne d'être lu que ceux de l'Évêque de Belley. C'est le Sieur *Cusson*, Libraire du Duc de Lorraine, qui a ainsi moderné *Agathonphile*, & l'a fait imprimer sous le titre suivant:

Agathon & Triphine, histoire Sicilienne, par M. Cusson, Nancy, 1712, 1 vol. in-12.

Quelque chose que M. *Cusson* ait fait pour rendre supportable la lecture d'*Agathonphile*, il

n'a jamais pu rendre à cette hiſtoire que deux ſervices, l'un de réduire le volume, l'autre de retrancher beaucoup d'expreſſions ſurannées & de détails ridicules : le fond eſt reſté ce qu'il étoit : c'eſt une vraie capucinade conſtamment inſipide, & même facétieuſe, quoiqu'elle finiſſe très-tragiquement, ou même à cauſe de cela ; car au moment de la cataſtrophe on exécute environ une trentaine de Martyrs des deux ſexes. L'hiſtoire du Prêtre *Philargirique* eſt une eſpèce d'épiſode qui n'a point de fin. Elle eſt auſſi peu vraiſemblable que celle d'*Agathon* & de *Tripſine*, & il eſt bien difficile de deviner quelle morale on pourroit tirer de toutes ces aventures-là. Les Saints & les Saintes (Héros & Héroïnes de l'Évêque) ſont toujours de jeunes perſonnes aimables & qui s'aiment. En conſéquence ils réſiſtent aux attaques d'un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui veulent les ſéduire ou les violer. C'eſt ce que l'on voit dans bien d'autres Romans ; mais ce qui eſt particulier à ceux du Prélat, c'eſt que quand ces Héros ont enfin levé tous les obſtacles qui peuvent s'oppoſer à leur union, ils finiſſent toujours par faire vœu de chaſteté.

Hiſtoire d'Agathon, ou Tableau philoſophique des mœurs de la Grèce, imité de l'Allemand de M. Wieland, *Lauzanne & Paris, 1768, 4 parties, en 2 vol. in-12.*

Le Roman dont nous allons donner l'extrait, eſt peut-être le premier Roman moderne Allemand qui ait été traduit en François; le Traducteur s'en vante; mais du moins eſt-il certain que c'eſt le meilleur, le plus ingénieux, le plus philoſophique, & le plus agréable de tous ceux qui ont paru, de nos jours, en Allemagne. Ce n'eſt pas qu'il n'ait les défauts de preſque tous les ouvrages Allemands; de la diffuſion dans le ſtyle, trop d'abondance dans les images, une morale un peu peſante, une philoſophie sèche & auſtère, des galanteries, & ſur-tout des plaiſanteries qui nous paroiſſent, à nous autres François, de mauvais ton & de mauvais goût. Mais ſi ces défauts, fondés en partie ſur le caractère national, en partie ſur le génie de la langue, doivent ſe faire ſentir dans une traduction complette & littérale, ils peuvent diſparoître dans un ſimple extrait. Le premier Traducteur François a déjà rendu à l'original

al une partie de ce ſervice, & nous acheverons préſenter à nos Lecteurs *Agathon* dégagé de t ce qui peut obſcurcir le mérite de cette fable philoſophique, & en même-temps ſi agréable ſi galante. Elle eſt le fruit de l'imagination d'un uteur qui s'eſt exercé avec le plus grand ſuccès ns preſque tous les genres de poëſie, qui a fait s *Pièces* de Théâtre de toute eſpèce, & des omans de différentes claſſes. Lorſque l'extrait de uvrage ſera fini, nous nous propoſons de faire e grande note ſur l'Auteur. Nous nous flattons 'elle ſera du genre de celles dont nos Lecteurs ſe plaignent point, & que quelques perſonnes ême trouvent inſtructives, parce qu'à l'occaon d'un ſeul ouvrage, elles en font connoître aucoup d'autres.

Il paroît que les quatre parties dont nous alns rendre compte, ne complettent pas le Roan d'*Agathon*; mais nous ignorons ſi le reſte a aru; du moins croyons-nous être aſſurés qu'il n'a as été traduit. Malgré le mérite des premières arties, on peut ſe conſoler de la perte ou de la on-exiſtence des dernières, & l'on verra à la fin e notre extrait que l'on peut aiſément ſuppoſer e qu'elles devroient contenir.

M. *Wieland* voulant faire paſſer cet ouvrage

pour la traduction d'un Roman Grec, a suivi méthode des *Héliodore*, des *Tatius*, & des *Longus*; c'eſt-à-dire, que comme dans les amo de *Théagènes* & *Cariclée*, de *Leucippe* & *Clitophon*, & d'*Iſménie*, il commence à raconter aventures de ſes Héros lorſqu'ils ſont déjà au lieu de leur carrière; & ce n'eſt qu'au bout plusieurs Livres qu'il nous apprend quels ſont amans, d'où ils viennent, & par quel haſard ſe trouvent dans le pays où l'Auteur les a pla d'abord. Nous ſuivrons ſcrupuleuſement la marc qu'il s'eſt preſcrite, d'après ces modèles; & ſi l peut nous le reprocher, nous répondons d'avan que c'eſt une marche à la Grèque.

Agathon, banni d'Athènes après avo rendu les plus importans ſervices à ce République, erroit dans les montagn de la Thrace. Nourri dans les princip auſtères de la philoſophie ſtoïque *Zénon*, il étoit inſenſible aux maux do il ſe trouvoit accablé, & oppoſoit a traits de la fortune les maximes de ſo maître. *Non*, s'écrioit-il, *non, diſgrâce ſouvenir de ma gloire paſſée, douleur pr ſente, inquiétude pour l'avenir, vous n ſauriez me dompter, ni me forcer à m*

plaindre. Enfin il trouve un lieu tranquille & tout-à-fait solitaire, un ruisseau d'eau pure propre à le désaltérer, & sur l'une & l'autre rive des arbres chargés de fruits sauvages, une roche en forme de voûte, sous laquelle il peut être à l'abri des injures de l'air : la terre y étoit tapissée de mousse ; *Agathon* prend dans ce lieu un léger repas ; & s'y endort, la tête occupée de songes agréables, fruits de la paix de son ame. Il s'imagine avoir rejoint sa chère *Psyché*, être auprès d'elle, & l'assurer de nouveau de sa vive tendresse. A peine le jour commençoit à paroître, qu'il est réveillé par un bruit affreux ; les rochers dont il est environné, retentissent de cris & de hurlemens extraordinaires. C'étoient les femmes de Thrace qui célébroient, avec cet horrible tumulte, la fête de leur Dieu *Bacchus ;* elles chantoient, ou plutôt balbutioient en son honneur des *Dytirambes* barbares. Animées d'une joie folle, oubliant toute réserve, & la pudeur qui les auroit retenues dans toute autre occasion, elles apperçoivent un homme dans la fleur de l'âge, de la figure la plus agréable ; elles l'entourent, l'agacent, disputent à qui sera

l'*Ariane* de ce nouveau *Bacchus*, & ne s'accordant que pour se livrer toutes au même desir, bientôt il est sur le point de subir le sort d'*Orphée*: d'un autre côté arrive une troupe de pirates Siciliens. L'avidité du gain les échauffe presque autant que les Bacchantes l'étoient par l'amour & le vin. Ils les enveloppent, se saisissent d'elles, & les entraînent vers leur vaisseau. Ces femmes, en disposition d'attaquer, ne l'étoient pas de se défendre. *Agathon* veut leur rendre ce service, mais le courage, sans armes, ne suffit point; il est embarqué avec elles sur le vaisseau corsaire; & bientôt rendu à la tranquillité par la philosophie, il reprend le cours de son sommeil, interrompu par les Bacchantes. Le lendemain il apperçoit dans la foule des esclaves un jeune homme qui le regarde avec attention. Sa beauté le frappe, il le contemple de plus près, & s'écrie: *quoi c'est vous, ma chère Psyché!* Effectivement c'étoit sa maîtresse. Après s'être tendrement embrassés, on juge qu'ils furent empressés à se raconter leurs aventures. Nous instruirons par la suite le Lecteur de celles d'*Agathon*, & de ce qui lui étoit arrivé depuis

l'instant où il avoit été séparé de *Psyché*, & même auparavant; mais pour ce moment il suffit de savoir l'histoire de cette aimable fille : elle la lui raconta; & lorsqu'elle eut cessé de parler, ils s'embrassoient & se serroient tendrement les mains, mais c'étoit avec tant de modestie, que les pirates ne soupçonnèrent pas le sexe de *Psyché*; ils ne virent dans *Agathon* & dans elle que deux amis, & peut-être deux compatriotes, qui se retrouvoient dans les fers.

« Tu te rappelles, dit la belle Grecque » à son amant, qu'il y a trois ans que la » Pythie auprès de qui nous étions élevés » dans le temple de Delphes, s'étant ap» perçue de ton amour pour moi, nous » sépara cruellement? Elle me fit partir » la nuit même, & me fit embarquer » pour Syracuse, où elle m'adressa à une » de ses parentes, dans la maison de qui » je fus admise à peu-près sur le pied » d'esclave; heureusement j'eus bientôt le » bonheur de plaire à ma nouvelle maî» tresse : elle étoit belle, ou l'avoit été, » & s'occupoit, plus qu'elle n'avoit jamais » fait, du soin d'une parure qui soutenoit » l'éclat de ses charmes. Elle me trouva

» adroite & intelligente ; & je me don-
» nai, pour la coëffer & l'habiller à son
» goût, toutes les peines & tous les soins
» qu'auroit mérité la plus importante af-
» faire : ainsi je passai plus d'un an, con-
» sidérée dans la maison comme une per-
» sonne agréable & nécessaire à la Dame.
» Mais son fils *Narcisse* revenant d'Athè-
» nes, troubla bientôt la vie tranquille
» que je menois à Syracuse. Ce jeune
» Seigneur avoit été envoyé dans cette
» belle ville pour y suivre les leçons des
» Sages, & y prendre le ton, l'esprit &
» la politesse des Athéniens ; mais il
» avoit, comme beaucoup d'autres, très-
» mal rempli ces objets. Il n'avoit fré-
» quenté aucune école de philosophie, &
» il s'étoit contenté de voir les maîtres en
» l'art de sagesse, entrer & sortir de leurs
» *Lycées*. Il avoit également négligé
» l'Aréopage, & les ateliers des plus fa-
» meux Artistes ; il s'étoit amusé, au lieu
» de s'instruire. La littérature la plus fri-
» vole, étoit la seule à laquelle il eut
» donné quelques momens : au lieu d'étu-
» dier les arts, il avoit étudié les modes.
» Il avoit formé sa société de quelques
» jeunes gens aussi dissipés que lui, &

» elle étoit ſouvent égayée par des élèves
» des *Laïs* & des *Phrinés*. Les ſuccès
» qu'il avoit eus auprès de ces beautés
» faciles, lui avoient inſpiré une vanité
» inſupportable. Il croyoit être ſorti de
» leurs mains, accompli; elles lui avoient
» perſuadé que s'il n'avoit pas ſéduit les
» plus illuſtres Dames d'Athènes, c'eſt
» qu'il avoit négligé ces conquêtes. Re-
» venu dans ſa patrie avec de pareilles
» diſpoſitions, & me trouvant chez ſa
» mère, je lui parus jolie. Il forma auſſi-
» tôt le deſſein de me ſoumettre, & crut
» que l'exécution de ce projet ne lui coû-
» teroit qu'une déclaration. Il la haſarda,
» & fut fort peu ſatisfait de ma réponſe. Il
» ne ſe rebuta pas, continua de m'attaquer,
» & je continuai de me défendre; mais
» enfin, comme je m'apperçus qu'il deve-
» noit trop preſſant, & que ſa mère pre-
» noit même parti pour lui contre moi,
» je réſolus de me ſouſtraire à ſes perſé-
» cutions: munie de quelque argent, prix
» de mes ſervices, & accompagnée d'un
» vieux eſclave qui vouloit s'échapper,
» parce qu'on refuſoit de l'affranchir, je
» me déguiſai, comme vous le voyez, &
» je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui fai-

» soit voile pour Athènes. Ce fut dans » l'espérance de vous y trouver, car j'avois » déjà entendu dire à Syracuse qu'un jeune » homme, nommé *Agathon*, avoit fait la » plus grande fortune, & s'étoit acquis la » plus grande gloire, en rendant aux Athé- » niens les services les plus importans. Je ne » doutai pas que ce ne fût de vous qu'on » m'eût parlé; & je faisois voile vers la » Grèce, dans la douce espérance de vous » revoir, lorsque le bâtiment sur lequel » j'étois ayant échoué sur une des Isles » Cyclades, je fus enlevée par les corsai- » res Siciliens, dont vous venez vous- » même d'être la proie. Par bonheur, » ajouta-t-elle d'un ton plus bas, que mon » sexe n'a point été soupçonné; le Capi- » taine, à qui j'ai fait accroire que j'étois » fils d'un riche citoyen d'Athènes, qui » payeroit pour moi une grosse rançon, » m'a promis de me conduire dans cette » ville que je lui ai dit être ma patrie, » & m'a traitée jusqu'à ce moment avec » beaucoup d'humanité ».

Nos amans passèrent à peine deux jours dans la douce espérance d'être réunis. Le navire corsaire ayant reconnu Smyrne, le Capitaine crut que l'occasion

étoit favorable pour se défaire avantageusement de la plus grande partie de ses esclaves. Il s'arrêta à l'entrée du port de cette grande ville; & dès le point du jour il força *Agathon* & les Bacchantes Thraciennes à passer sur un petit bateau qui les conduisit sur la grande place de Smyrne, où ils furent vendus à l'encan : le marché fut consommé dans le cours de la matinée; & à midi le commissionnaire étant revenu avec son argent, le pirate fut en état de s'éloigner, & de regagner la pleine mer.

Que d'affreuses réflexions fit *Agathon*, lorsqu'on l'eut arraché des bras de sa chère *Psyché!* Il s'emporta contre les Dieux. *A quoi servent*, s'écrioit-il, *l'amour & la pratique de la vertu? A quoi servent les leçons de la philosophie?* ..... Quoi qu'il dit & qu'il pensât, il fut vendu comme esclave, & *Psyché* resta sur le vaisseau du pirate : nous saurons peut-être quelque jour ce qu'elle devint, & quelle fut la suite de ses aventures.

L'homme qui, en se promenant le matin sur la grande place de Smyrne, avoit acheté *Agathon*, étant frappé de la beauté de sa taille & de ses traits, de la

nobleſſe & de la douceur de ſa phyſionomie, & de la ſageſſe avec laquelle il répondit aux premières queſtions qu'il lui fit, cet homme étoit un perſonnage fort ſingulier, dont nous devons tracer le portrait avec quelque étendue. Il s'appeloit *Hippias*, & faiſoit profeſſion de ſageſſe & de philoſophie; mais il prenoit ces deux mots dans un ſens très-différent de celui dans lequel les entendoient *Socrate* & ſon illuſtre élève *Platon*. *Hippias*, diſciple d'*Épicure* & d'*Ariſtippe*, faiſoit conſiſter la ſageſſe dans l'art de ſe rendre heureux; & le bonheur, dans la jouiſſance tranquille de tous les plaiſirs. Il convenoit que la philoſophie devoit régler nos paſſions, mais il ne croyoit pas qu'elle dût les éteindre. Il penſoit, au contraire, que c'étoit offenſer les Dieux, que de détruire ces ſentimens dont ils nous avoient eux-mêmes animés. Conſéquemment à ces principes, les philoſophes de la ſuite d'*Hippias* ſe livroient à la volupté, mais tâchoient de l'économiſer pour la rendre plus délicieuſe & plus durable. Ils en étendoient la ſphère ſur tout ce qui les approchoit, & cherchoient à faire entrer en partage de leur félicité, ceux ſur-tout

dont la figure & la physionomie leur persuadoient qu'ils étoient, pour ainsi dire, appelés au bonheur.

Agathon étoit bien de ce nombre. *Hippias* ne lui eut pas plutôt fait trois ou quatre questions (auxquelles il répondit en bons termes, & de la meilleure grâce du monde) qu'il forma le projet d'en faire son lecteur, son confident, son disciple, & peut-être son héritier. Il se persuada qu'il lisoit sur le visage de l'esclave, l'augure certain d'une grande fortune; & n'hésita pas à l'emmener, après l'avoir payé très-chèrement.

Smyrne étoit le vrai séjour d'un sensuel Épicurien. Cette grande ville, bâtie en amphithéâtre sous le plus délicieux climat du monde, & sur le bord de la mer, étoit à portée d'unir à toutes les richesses de l'Asie, le goût & l'esprit cultivé de la Grèce. On y parloit la langue Grecque, avec l'accent & le dialecte Ionien. Le commerce y faisoit circuler & abonder les richesses de toute espèce. Le père d'*Hippias* en avoit amassé, dont son fils jouissoit sans les prodiguer follement, dans la crainte qu'elles ne lui manquassent, & sans chercher à les augmenter pour

des héritiers dont il ne s'embarraſſoit guères.

Agathon, en entrant dans la maiſon de ſon nouveau maître, fut étonné de la magnificence de cette habitation, & du luxe qui y régnoit. *Hippias* lui avoit dit, en l'achetant, qu'il faiſoit profeſſion de ſageſſe; & quoiqu'il l'eût trouvé trop proprement vêtu, & un peu trop parfumé pour un philoſophe, il l'avoit cependant cru tel ſur ſa parole. *Hippias* lui avoit demandé ſon nom; je m'appelle *Callias*, lui avoit répondu *Agathon*. Eh bien! *Callias*, avoit répliqué l'Épicurien, ſavez-vous ce que c'eſt que la ſageſſe, & ſerez-vous bien-aiſe d'appartenir à un ſage? Aſſurément, avoit répondu *Agathon*, j'ai étudié la philoſophie à Athènes; & puiſque le ſort me réduit à l'eſclavage, je m'eſtime heureux d'être ſous la domination de quelqu'un qui reconnoît lui-même l'empire de la vertu. = Mon fils, ma philoſophie eſt l'*art de vivre*; nous vivrons enſemble: vos occupations dans ma maiſon ne ſeront pas bien fatigantes. Vous avez la voix belle & ſonore; vous prononcez purement & diſtinctement notre langue; vous la liſez, ſans doute, &

l'écrivez avec la même élégance; vous me ſervirez de lecteur & de ſecrétaire. *Callias* trouva cette occupation agréable, & dès le lendemain de ſon arrivée il entra en fonction; mais la veille, au ſoir, il avoit été témoin d'un ſouper, dont la délicateſſe & les autres agrémens lui parurent ſingulièrement contraſter avec la façon de penſer & les mœurs de tous les philoſophes qu'il avoit connus juſques alors. Les amis d'*Hippias*, c'eſt-à-dire, les gens les plus aimables, les plus voluptueux, & de la meilleure compagnie de Smyrne, y avoient été invités. La chère étoit excellente, les vins délicieux; & le ſallon, galamment orné, retentiſſoit des ſons de la plus harmonieuſe muſique. De jeunes eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, l'exécutoient, & chantoient, accompagnés de la flûte & de la lyre, d'abord ſur le mode Dorien, enſuite ſur le voluptueux mode Lydien. A la fin du repas, des danſeuſes encore plus ſéduiſantes, exécutèrent, tantôt au ſon de la voix, tantôt au ſon des inſtrumens, des ballets, dont les pas vifs & légers exprimoient la tendreſſe, & jetoient les ſpectateurs dans une ivreſſe plus douce que celle du vin,

dont le sage *Hippias* avoit soin qu'on ne bût, à table, qu'avec modération.

Agathon ne revenoit point de son étonnement : on lui demanda s'il savoit aussi chanter & jouer des instrumens ? Oui, répondit-il, mais les airs que j'exécute sont d'un autre genre que ceux que je viens d'entendre. Je sais l'*Hymne au Soleil*, & je la chante dans le vrai goût des Prêtres de Delphes ; je peux réciter avec une mélodie noble & guerrière, les plus beaux morceaux de la *Théogonie d'Héſiode*, ou des combats d'*Homère*. Mon fils, lui répondit en souriant le philosophe Asiatique, l'*Hymne au Soleil* seroit déplacée à l'heure qu'il est ; il fait nuit. Nous l'entendrons dans d'autres momens, ainsi que tous les beaux morceaux que vous nous promettez ; pour ce soir, le Poëte dont nous devons écouter les vers, c'est le sage de *Téos*, le divin *Anacréon*. *Agathon* se retira, en pensant, en lui-même, qu'il s'étoit bien trompé, en croyant être entré au service d'un Sage.

Le lendemain *Hippias* l'introduisit dans sa bibliothèque : elle n'étoit pas infiniment nombreuse ; mais tous les volumes étoient proprement écrits & reliés ;

& les livres qui la compoſoient étoient choiſis ſuivant le goût du maître. Voici, dit-il à *Callias*, les ouvrages dont nous devons nous occuper dans les heures de la journée que j'ai conſacrées à la lecture; ne vous imaginez pas que celles que vous me ferez ſoient toujours du même genre. J'ai pour principe de les varier; je conſidère, pendant quelque temps, les grands tableaux que préſente l'hiſtoire; je paſſe enſuite à la poëſie, & même, en littérature, je change de temps en temps de genre. Après m'être élevé dans les nues à la ſuite du ſublime *Pindare*, je redeſcends & me promène ſur la terre avec *Théocrite* & *Bion*..... Mon état, répondit *Callias*, m'oblige à vous ſuivre partout où vous voudrez me conduire; mais permettez-moi de vous faire part d'une remarque à laquelle je ne peux me refuſer, depuis que j'ai jeté un coup-d'œil ſur votre bibliothèque. Je vois ſur les titres de ces livres les noms des Auteurs qui ont le mieux écrit en proſe, & ceux de preſque tous les Poëtes illuſtres. Quoiqu'en qualité de diſciple de *Platon*, je ne faſſe pas grand cas de ces Meſſieurs, je ne ſuis point étonné de les voir chez

vous. J'y remarque, d'ailleurs, avec plaisir, les belles harangues de *Démosthènes* & d'*Æschinès*; les admirables histoires écrites par *Thucidide* & *Xénophon*: après cela, je reconnois bien encore quelques Auteurs qui ont fait des recherches sur les sciences naturelles, les diverses parties de la physique, l'économie; il me semble même y voir un peu de politique, & un petit traité de morale. Mais où avez-vous donc placé les ouvrages de nos grands Philosophes? Les Œuvres du divin *Platon* ne sont pas seulement ici. Rien sur la métaphysique, la psychologie, & les sciences intellectuelles?..... Mon fils, lui répondit *Hippias*, le système de ma bibliothèque vous apprend quel est celui de ma philosophie: *il faut vivre & jouir.* Tels sont les principes de la secte à laquelle je me suis attaché; il ne faut pas beaucoup de livres pour les faire connoître & les faire goûter. Je vois que l'on vous a inspiré, de bonne heure, des maximes toutes différentes; si vous restez quelque temps auprès de moi, j'espère vous faire goûter les miennes: votre physionomie me plaît; je veux vous faire partager tous les avantages du genre de sagesse

auquel je me ſuis livré. Au reſte, dans la vue de vous mettre plus à votre aiſe pour adopter ou rejeter mon ſyſtême, je vous affranchis ; j'exige ſeulement de vous que vous reſtiez dans cette ville pendant ſix mois ; ſi au bout de ce temps vous n'êtes pas de mon avis, vous ſerez le maître d'aller pratiquer ailleurs une philoſophie plus auſtère. Promenons-nous dans ma galerie, ajouta *Hippias*, & diſcutons, en marchant, cette grande matière ; car de toutes les règles de la philoſophie Péripatéticienne, je n'en ai adopté qu'une ſeule, qui eſt de raiſonner en me promenant : c'eſt le moyen de réunir l'exercice du corps à celui de l'eſprit.

Hippias & *Agathon* entamèrent donc alors une longue & importante converſation qui fut, à différentes repriſes, ſuivie de pluſieurs autres. Chacun y ſoutint ſon opinion par les meilleures raiſons & les plus forts argumens qu'il put employer. Cette diſcuſſion occupe dans la T duction Françoiſe (abrégée d'après l'o- ri nal) plus de 120 pages. Pour nous, n ons mieux croire que nos Lec- t nt tout ce qu'un Philoſophe Epi- c ien peut dire pour perſuader un Philo-

ſophe Platonicien & Stoïque, que de répéter tous leurs raiſonnemens d'après M. *Wieland* & ſon Traducteur. Nous ne citerons que quelques traits de ces longs Dialogues.

Tout ne t'indique-t-il pas, diſoit *Agathon* à *Hippias*, & que ton ame eſt immortelle, & que ce monde & toi-même ont été formés par un être d'une eſpèce ſupérieure qui en a réglé la ſublime ordonnance? Tu dois donc t'occuper de ton état futur, & du moment où la foible étincelle du feu divin qui forme ton eſprit, ſera réunie à la maſſe générale qui échauffe & éclaire l'Univers.... Tout ce que je vois clairement, ou plutôt que je ſens diſtinctement, répondoit *Hippias*, c'eſt que je fais partie d'un grand tout, & que je ne dois briſer ni affoiblir aucun des reſſorts de cette grande machine. Mais rien ne m'empêche de m'occuper de mon bonheur & de mon plaiſir particulier. Eh! qui pourroit y trouver à redire, à moins que, par l'effet & la ſuite d'une révélation ſpéciale, il ne me ſoit démontré que j'offenſe l'Etre Suprême en cherchant à me ſatisfaire, ſans nuire aux autres ni troubler l'ordre général? Eh! mon fils, arran-

geons-nous dans notre étui, & prenons-y l'attitude qui nous eſt la plus commode: quand nous en ſerons tirés, nous deviendrons ce qu'il plaira au deſtin, qui ſe jouera toujours de nous.

Quoi de plus beau, de plus grand, de plus noble, diſoit *Agathon*, que de ſe roidir contre les paſſions qui veulent nous ſubjuguer, contre les plaiſirs qui veulent nous ſéduire, contre la douleur qui veut nous accabler! C'eſt imiter *Hercule*, & mériter, comme lui, d'être mis au rang des Dieux. Oui, mon fils, répondoit *Hippias*; mais *Hercule* étoit vraiment dans la néceſſité de dompter les monſtres, & il ne faut pas s'en forger pour les combattre: modérons nos paſſions ſi elles veulent nous maîtriſer au point de nous rendre malheureux; careſſons-les ſi elles ne ſont que des goûts qui, ſe prêtant à toutes les poſitions où nous nous trouvons, embéliſſent nos jours & les rendent délicieux; prenons garde qu'en réſiſtant aux plaiſirs qui s'offrent à nous, nous ne les changions en peine, & que nous ne finiſſions par les regreter après avoir refuſé d'en jouir. Conſultons la Nature, c'eſt elle qui dicte les loix que l'homme doit ſuivre

pour atteindre à la félicité : on nous parle des plaiſirs du cœur, de l'eſprit, de la vertu. Il en eſt auſſi qui dépendent des ſens, & ce ne ſont pas les moins réels ; au contraire, les autres ne le ſont que parce qu'ils nous repréſentent ce que les premiers nous font éprouver en effet ; mais il faut les mêler, parce que ceux des ſens fatiguent nos organes, & que les autres les repoſent & les adouciſſent. Réſiſtons à l'infortune & à la douleur ; ſans doute il faut oppoſer de la fermeté aux accidens que l'on peut éprouver ; mais y ſuccomber eſt d'un lâche, les prévoir de trop loin eſt d'un ſot, aller au-devant eſt d'un fou.

J'ai étudié la philoſophie à Athènes, diſoit *Agathon*, & j'y ai vu les Sages ſe partager en différentes claſſes, & diſputer, même aſſez vivement, ſur le plus ou le moins d'étendue des devoirs de l'homme vertueux ; mais je les ai toujours vu d'accord ſur des principes dont vous paroiſſez nier l'exiſtence. Aucune des ſectes dont j'ai entendu parler, ne met en doute que la vertu ne ſoit le plus beau & le plus ſûr moyen de parvenir au bonheur ; & je n'ai connu que des libertins, livrés à leurs

nchans, ſans meſure & ſans réflexion, ui oſaſſent pratiquer le contraire & l'a- ouer. Vous avez raiſon, mon fils, répon- it doucement le ſage *Hippias*, vous avez iſon de croire qu'on ne peut être philo- ophe ſans faire cas de la vertu, & ſans nettre ſon véritable bonheur & ſa gloire la pratiquer. Mais en quoi conſiſte-t'elle ette vertu? C'eſt ſur ſa définition que ous diſputons. Si vous la faites conſiſter ans la privation des plaiſirs, je ne peux as être de votre avis; ſi vous la définiſ- z l'art de faire un juſte & ſage uſage e ces mêmes plaiſirs, nous ſommes d'ac- ord. La conduite du libertin reſſemble à elle d'un courſier indompté qui court, ui rue, qui mord, ſans frein & ſans gui- e, ou à celle d'un animal qui chaſſe par inſtinct, & qui, n'étant point dreſſé, prend u gibier au haſard, en manque beau- oup, & n'a point de proie aſſurée. Le ge voluptueux au contraire, règle ſes oûts, ménage ſes plaiſirs, s'en aſſure la urée, en tourne une partie au profit de a ſociété, & jouit heureuſement du reſte. Oui, nous autres Epicuriens, nous ren- lons hommage à la vertu, mais ſur-tout ux vertus ſociales, à la pratique deſquel-

les il y a à gagner pour tout le monde. Malgré la sagesse de nos maximes, je n'oserois les soutenir ouvertement à Athènes; j'ose les débiter à Smyrne. Ici je ne crains pas la ciguë; mais dans quel pays du monde devrois-je être puni pour soutenir des maximes qui ne peuvent nuire à la société? *Socrate* la servoit moins bien que moi. Je cherche mon bonheur & celui des autres. Heureusement j'ai senti de bonne heure la nécessité d'économiser mes forces & mes plaisirs: j'ai eu vingt ans, & je n'ai point abusé des dons de la Nature à cet âge où l'on croit en avoir en soi-même une mine inépuisable. Aussi ne l'ai-je point trouvé épuisée à quarante, & me suis-je ménagé d'autres ressources qui me serviront à soixante, & me meneront doucement au tombeau; car c'est là, mon cher *Callias*, qu'aboutit la sagesse aussi-bien que les plaisirs.

Avec tous ces beaux raisonnemens *Agathon* ne convainquit point *Hippias*, ni *Hippias Agathon*. L'Epicurien de Smyrne connut bien qu'il n'y avoit que la pratique des plaisirs qui pouvoit en persuader la théorie. Il en chercha donc les moyens. Il employa, pour séduire le disciple de

Zénon, les charmes de toutes ſes belles eſclaves; mais le Stoïcien avoit ſur le cœur une double cuiraſſe : non-ſeulement il ſe croyoit obligé de réſiſter à la volupté en général, mais l'idée de la charmante *Pſyché*, qui lui avoit inſpiré la paſſion la plus pure & la plus délicate, le ſoutenoit contre les attaques de tout un ſexe, dont il la croyoit inconteſtablement la première. Ce fut donc en vain que toutes les muſiciennes & les danſeuſes d'*Hippias* ſe liguèrent contre l'auſtère vertu d'*Agathon* : loin de le ſéduire, elles n'excitèrent en lui d'autre émotion que celle de l'indignation. Il rebuta & mépriſa leurs agaceries trop vives; il rougit de voir leur ſexe s'abaiſſer juſqu'à lui faire des careſſes; quoique celles qui les haſardoient auprès de lui fuſſent belles, elles lui parurent plus indécentes qu'attrayantes. *Cyane* même, la plus agréable & la mieux inſtruite de toutes les eſclaves d'*Hippias*, elle qui trouvoit le moyen de perſuader quelquefois à ſon maître qu'il étoit encore dans ſon jeune âge, quoiqu'il fût déjà dans le cours de ſon onzième luſtre, *Cyane* ne put réuſſir à rendre *Agathon* ſenſible. En vain *Hippias* lui remontra que c'étoit une grande du-

perie de se priver d'un plaisir qui s'offroit à lui ; c'étoit justement à cause de cela qu'il le refusoit : s'y livrer, eût été heurter de front la délicatesse de sa philosophie, & celle de sa passion pour *Psyché*.

Cependant l'Epicurien vouloit à toute force faire un prosélyte : voici comme il s'y prit pour y réussir.

Il y avoit à Smyrne une femme aussi aimable par son caractère & la tournure de son esprit, aussi libre dans sa façon de penser, aussi riche & aussi voluptueuse que l'étoit *Hippias* lui-même ; elle avoit un peu plus de trente ans. En ménageant sa santé & ses plaisirs, *Danaé* étoit parvenue à conserver sa beauté dans son plus grand éclat. Depuis dix ans elle étoit amie d'*Hippias* ; mais leur union n'étoit rien moins que gênante, & ressembloit plutôt à la douce liaison de deux amis qui ont les mêmes goûts, qu'à la passion que deux personnes de différent sexe ressentent l'une pour l'autre.

Hippias avoit fait confidence à *Danaé* de l'acquisition de l'esclave Athénien ; il lui rendoit un compte fidèle des disputes qu'ils avoient ensemble sur leur genre de philosophie, & des projets qu'il avoit formés

més pour faire triompher la sienne de celle du Stoïcien. *Danaé* l'écoutoit en souriant; & voyant qu'au bout de plus d'un mois il ne faisoit aucun progrès sur l'esprit ni sur le cœur d'*Agathon*: *Hippias*, lui dit-elle, croyez-moi, ou abandonnez tout-à-fait une entreprise dont vous ne viendrez point à bout, ou laissez-moi le soin de la faire réussir. Il y consentit; &, conséquemment à leurs arrangemens, il ne se passa pas long-temps sans qu'*Hippias* proposât à son affranchi d'aller achever le reste du terme qu'il devoit passer à Smyrne, dans la maison de la belle *Danaé*. Vous remplirez, lui dit-il, les mêmes fonctions auprès d'elle; vous y serez plus tranquille, & aurez moins d'occasions de disputer, car *Danaé* ne se pique point d'être philosophe; peut-être même, si elle a envie de l'être, pourrez-vous l'attirer à votre secte; car je lui ai souvent entendu dire qu'elle admireroit les vertus stoïques, si elle pouvoit y croire. *Agathon* n'envisagea dans cette proposition que l'honneur de procurer à *Platon* un illustre disciple d'un sexe dans lequel ses partisans étoient encore peu nombreux. Il se laissa donc conduire chez la belle. Sa maison étoit aussi

magnifique & auſſi délicieuſe que celle d'*Hippias*; mais *Agathon* en fut moins étonné. Il s'attendoit à la trouver telle, puiſque c'étoit le ſéjour d'une femme riche, aimable & galante. Elle le conduiſit dans ſa bibliothèque, qu'il ne trouva compoſée que d'ouvrages d'une littérature légère, & encore plus frivoles que ceux qu'il avoit remarqués dans celle d'*Hippias*. Cela lui parut encore tout ſimple. Vous voyez, lui dit *Danaé*, que je ne me pique point de philoſophie ? J'en ai pourtant une, car il faut bien ſavoir dans le monde comment on ſe conduit; mais je n'en ai jamais ni lu ni écrit les maximes. Je me contente de les pratiquer pour mon bonheur; & juſqu'à préſent elles m'ont réuſſi. Je ne lis que pour égayer mon imagination, & amuſer mon cœur par des fictions qui ne l'intéreſſent que ſuperficiellement; cependant je lis beaucoup, & il n'y aura point de jour où vous n'ayiez occaſion d'exercer vos fonctions.

Lorſque *Danaé* tenoit ce langage au prétendu *Callias*, elle étoit vêtue, en apparence, d'une grande ſimplicité, & avec une ſorte de modeſtie : une robe, fermée en grande partie, d'une étoffe de

couleur un peu obſcure, mais d'une nuance agréable, cachoit preſque ſa gorge, mais laiſſoit voir la fineſſe de ſa taille : un col plus blanc que l'albâtre, des mains & un bras charmant, un pied mignon & tentateur, s'échappoient de cette enveloppe. Comme vous êtes, diſoit-elle à *Agathon*, deſtiné à amuſer mon eſprit, ſans doute que vous ne prenez pas garde à ma parure ; auſſi ne me gênerai-je pas devant vous ; cependant nous ſommes, nous autres femmes, obligées à quelques préjugés que je reſpecte : vous lirez, à ma toilette, & même quelquefois, tandis que je ſerai dans mon bain ; mais vous vous écarterez lorſque mes femmes, & ſur-tout les Dames de mes amies, s'approcheront. Sans doute, répondit le Philoſophe Athénien, en balbutiant un peu.... Ce n'eſt pas, continua la Dame de Smyrne, que je n'aie confiance dans les principes de votre maître *Zénon*..... Vous me paroiſſez eſtimable & admirable, en les ſuivant conſtamment.... Ah ! qu'il eſt beau de réſiſter à tout ce qui fait ſuccomber les autres hommes !..... Mais eſt-il donc vrai ?..... Nous parlerons de cela quelque jour.... A demain ; car il m'arrive de la compa-

gnie.... A propos, venez ce soir à la fin du souper, voir exécuter une pantomime, dont je donne le spectacle à votre ancien maître *Hippias* : le cher *Hippias* a besoin qu'on se mette en frais pour l'amuser; il faut bien se prêter à la foiblesse de ses amis. Effectivement le soir *Hippias* soupa chez *Danaé*; & après le repas, on exécuta une pantomime, dont le sujet étoit les amours d'Apollon & de Daphné : la Compagnie étoit nombreuse, & l'orchestre excellent; une jeune & jolie Esclave, dont le nom semblable, par hasard, à celui de la maîtresse d'*Agathon*, (car elle s'appeloit *Psiché*) rempliſſoit le rôle de la Nymphe; elle danſoit avec grace, avec légèreté, & assez d'expression : elle fut universellement applaudie. Cependant sa maîtresse ayant demandé à *Callias* ce qu'il pensoit de cette danseuse. Madame, lui répondit-il, je lui trouve du talent & des agrémens; mais elle met dans son jeu trop de coquetterie & de minauderies. Ce n'est pas ainsi que se défend une Nayade, qui se refuse de bonne-foi aux empressemens d'un Dieu. Vous avez raison, dit *Danaé*. Vous verrez quelque jour cette scène remplie avec plus de vérité : mais savez-vous

pourquoi elle l'eſt foiblement aujourd'hui ? C'eſt le ſecret de la petite *Pſiché* ; mais je peux vous le révéler ; elle aime le danſeur qui repréſente Apollon, & elle n'eſt pas de bonne-foi quand elle le rebute.

Le lendemain les lectures commencèrent. J'ai reçu de Corinthe, dit *Danaé*, un ouvrage nouveau, que l'on m'a dit être écrit d'un ſtyle très-pur ; le fond eſt une fiction ingénieuſe, & cependant aſſez vraiſemblable. Il eſt intitulé : *Amours de Daphnis & de Chloé*.... Liſez, *Callias*, liſez ; & voyons ſi ce livre mérite ſa réputation. *Agathon* obéit, & commença cette lecture, qui ne fut pas l'affaire d'un jour. Pendant les ſéances, *Danaé* employa l'art de la coquetterie la plus rafinée, cachée ſous le voile de la plus grande décence. Mais le genre de l'ouvrage lui fourniſſoit aſſez d'occaſions de faire des réflexions fines & délicates, qui, quoiqu'elles paruſſent nées du fond du ſujet, étoient autant de traits incendiaires faits pour enflammer le cœur, & troubler les ſens du jeune Lecteur. Que la première leçon de l'Amour eſt douce, diſoit la belle Smyrnienne ! Qu'on eſt heureux de la donner & de la recevoir ! L'Amour eſt comme

ces bons livres qu'on voudroit oublier, pour les relire encore avec tout le plaiſir de la ſurpriſe & de la nouveauté..... *Hippias* m'a dit que vous aviez été amoureux d'une certaine *Pſiché*; ſans doute que vous lui avez donné une première leçon dans le goût de celle que le beau *Daphnis* donnoit à l'innocente *Chloé*? C'eſt-là le vœu de la nature, & vous l'avez ſans doute rempli?... A ces mots *Agathon* rougit. Mais à propos, continua *Danaé*, j'oublioiſ que vous êtes Philoſophe Platonicien & Stoïcien..... Vous avez réſiſté à la voix des plaiſirs !.... Cela eſt beau.... Mais, qu'eſt-ce que vous y avez gagné ?.... *Agathon* ſe troubla encore plus; mais l'adroite *Danaé* ne voulut ni l'humilier, ni bruſquer ſon triomphe.

A peu de jours de-là *Danaé* donna un nouveau ſouper : la compagnie étoit moins nombreuſe, par conſéquent moins bruyante; on n'avoit point ordonné de pantomime, mais on raiſonna ſur celle que l'on avoit vu exécuter quelques jours auparavant. *Danaé* critiqua encore la façon dont le pas de *Daphné* avoit été exécuté. On lui demanda comment elle croyoit qu'il devoit l'être? Puiſque nous

sommes peu de monde, dit-elle, je n'hésiterai point à vous prouver la vérité de ma critique ; en même temps, au son d'un petit nombre d'instrumens, elle remplit le rôle de *Daphné*. Elle choisit pour remplir *Apollon*, un danseur qu'elle pouvoit fuir sans répugnance ; & son expression parut naïve & vraie. Elle avoit chargé le sage *Hippias* de figurer le fleuve Pénée ; *Daphné* se jetoit entre les bras de son père, avec l'air de l'effroi le plus marqué, & de la plus sincère confiance. Après avoir exécuté cette première danse, & s'être reposée quelques momens, elle en commença une autre, dans laquelle elle représentoit *Clitie*, amoureuse du Soleil, & se tournant sans cesse vers cet astre : elle avoit choisi *Agathon* pour faire le personnage muet du Dieu du jour, & le regardoit avec une expression capable d'émouvoir le Stoïcien le plus insensible. Aussi fit-elle une si vive impression sur le jeune Philosophe, qu'il fut tout-à-fait hors de lui-même. Les convives s'en apperçurent ; mais la bonne compagnie de Smyrne avoit pour maxime, qu'il ne falloit point se moquer de ceux qu'on voyoit donner dans pareils pièges, & qu'on devoit faire semblant

de ne pas s'en appercevoir. On applaudit à *Danaé*, avec tous les transports qu'inspire le plaisir procuré & senti de bonne foi.

Depuis cette soirée, les lectures *d'Agathon* furent d'un ton assez différent : il étoit affecté des vers & des fictions agréables qui lui passoient sous les yeux, mais encore plus de la Dame qui lui ordonnoit de les lire. Elle, au contraire, ne lui communiquoit plus les réflexions ; elle voyoit bien qu'il les faisoit de lui-même. Enfin un jour elle lui dit : *Callias*, je me sens à présent la force de lire les maximes de cette belle philosophie, dont vous êtes le sectateur ; le peu que j'en ai entendu dire, & le goût que vous avez pour elles, me prouvent qu'elle est sublime & qu'elle élève l'ame ; je crois la mienne, quoiqu'elle n'anime qu'un corps féminin, capable des plus grandes choses, & je veux l'éprouver : cherchez-moi les ouvrages de vos Maîtres.

Nous avons dit qu'ils n'étoient point dans la bibliothèque d'*Hippias* ; mais il y avoit dans Smyrne des Libraires, où Copistes de profession ; & *Agathon* trouva chez l'un d'eux, le meilleur extrait qui

eût été fait par les Disciples de *Platon*, de toutes les Œuvres de ce grand Maître: c'étoit l'ouvrage d'*Alcinous*. Dès qu'il eut annoncé à la Dame qu'il avoit fait cette acquisition : je vais passer lui dit-elle quelques jours à la campagne ; vous m'y suivrez ; & vous m'aiderez dans les soins que je prends pour embellir ce séjour de retraite. Comme nous sommes dans le temps des grandes chaleurs, nous ne pourrons pas passer la journée entière à cultiver des fleurs ; & dans les momens où l'on est forcé de se reposer, nous lirons *Platon*. C'est dans le lieu où la nature est dans tout son éclat, que doit triompher la Philosophie.

Le projet fut bientôt exécuté : *Agathon*, *Danaé* & les Œuvres de *Platon*, partirent ensemble pour la maison de campagne. Elle étoit vraiement délicieuse ; & le jeune Philosophe ne put s'empêcher d'en admirer les beautés. Dès le lendemain, on commença la lecture du livre du *Maître*. Le lieu où *Agathon* répétoit ses leçons, étoit un bosquet où les lauriers, les myrthes & les roses entrelaçoient à l'ombre des platanes, qui ne les laissoient jouir, que par échappées, des rayons du soleil ;

& leur procuroient, tout le reſte du jour, une fraîcheur admirable. Un banc de gazon, mêlé de petites fleurs, étoit le ſiège qu'avoit choiſi la Dame pour recevoir, tout à ſon aiſe, les inſtructions ſtoïciennes. *Callias* étoit preſque à ſes pieds ſur un ſiège portatif, commode & agréable. Il liſoit, & de temps en temps obſervoit quelle impreſſion ſa lecture faiſoit ſur *Danaé*. Il ne pouvoit s'empêcher de remarquer qu'elle étoit plus occupée du Lecteur que du livre; cependant ſes exclamations paroiſſoient démentir ſes regards. Quelle grandeur de ſentimens, s'écrioit-elle par intervalles, quelle profondeur de connoiſſances! Quel héroïſme dans la façon de penſer! Cependant au bout d'environ une heure: en voilà aſſez, lui dit-elle, je craindrois qu'une plus longue application à ces idées ſublimes, ne m'empêchât de m'occuper avec plaiſir du ſoin de mes fleurs; & il faut que j'achève aujourd'hui de changer mes plates-bandes de tulipes en œillets.

Le lendemain la même lecture recommença; mais elle n'alla pas bien loin; le Lecteur, toujours diſtrait, s'interrompoit ſouvent en regardant celle qui l'écoutoit.

Il s'apperçut bientôt qu'elle n'étoit plus en état d'applaudir, car elle s'endormoit. Il continuoit cependant de lire, mais presque sans réfléchir sur le sens & la force des paroles qu'il prononçoit. Quelques dérangemens que le sommeil ou quelque rêve apportèrent à la parure de *Danaé*, achevèrent de troubler les sens d'*Agathon*. Dans le moment même où il prononçoit ces paroles de son maître, *l'amour doit se renfermer tout entier dans les sentimens du cœur; l'accord & l'union des esprits en fait l'essence; il se dénature & s'avilit lorsque les sens commencent à y avoir quelque part.....* Dans ce moment, soit dessein, soit hasard, le soulier de *Danaé* tombe, & laisse voir à découvert le plus joli pied du monde. Les voiles légers qui ombrageoient quelques autres de ses charmes, se détachent..... *Agathon* se lève, jette au loin le livre de *Platon*, se précipite sur une des mains de la belle dormeuse, & la réveille. Un regard languissant fut tout le reproche qu'essuya d'abord le Platonicien converti: quelques momens après: *sont-ce-là les leçons de Platon*, lui dit-elle?..... *Ah! permettez que j'abjure la secte des insensibles à vos*

pieds & dans vos bras..... On ne permit rien, mais on refusa si foiblement, que, de ce moment, le triomphe de l'Épicurisme sur le Platonisme fut complet. *Danaé* & son Lecteur rentrèrent dans la maison sans livre; on laissa celui de *Platon* pourrir au pied des arbres du bosquet.

Nos Lecteurs devineront quels momens délicieux passèrent ensemble, *Danaé*, que ses charmes & son expérience avoient déjà rendue maîtresse habile dans l'art d'aimer & de jouir; & *Agathon*, que les principes austères de la philosophie qu'il avoit suivie jusques alors, avoient empêché de se livrer aux charmes des plaisirs.

Peu après *Hippias* vint rendre visite à *Danaé*; il n'eut pas de peine à s'apercevoir des succès de son amie, & du changement d'*Agathon*. Mais en philosophe aimable, & en homme du monde de Smyrne, il se garda bien de les poursuivre de mauvaises plaisanteries: bientôt on retourna à la ville; les soupers, les concerts, les spectacles, les lectures agréables recommencèrent, avec cette différence que le jeune & aimable *Aga-*

thon partagea ces plaisirs, & parut s'y intéresser bien différemment qu'auparavant: il oublia le Platonisme & le Stoïcisme; il employa sa voix, naturellement belle & sonore, à chanter des airs tendres qu'il dédaignoit auparavant. Il s'amusa de ces danses & de ces pantomimes qu'il trouvoit révoltantes ou insipides; enfin il y représenta & y figura lui-même: la nature & l'art parurent tout autres au ci-devant Platonicien.

Agathon & *Danaé*, d'abord par défaut de confiance, ensuite parce qu'ils n'étoient occupés que des plaisirs présens, ne s'étoient point encore confié leurs aventures; mais enfin le moment vint où ils devoient s'expliquer à ce sujet. *Agathon* eut un songe qui lui parut mystérieux; il lui sembla qu'il voyoit *Psyché*, qui, du haut d'une montagne escarpée, l'appeloit à lui, & lui reprochoit son ingrat oubli. Cette image l'affecta sensiblement; & le lendemain il parut triste à *Danaé*. Qu'avez-vous, *Callias*, lui dit-elle, regrettez-vous *Platon*, *Zénon*, & leur philosophie? Non, répondit-il, je les ai oubliés; mais un objet qui étoit cher à mon cœur lorsque je suivois leurs

maximes, n'en eſt point encore effacé; c'eſt.... Achevez. C'eſt *Pſyché*.... Ah! mon cher *Callias*, je vous eſtime davantage, puiſque vous chériſſez encore la mémoire de celle que vous avez aimée.... Mais, méritoit-elle cet amour?.... Quand a-t-il commencé?.... Pour vous inſtruire de ce que vous deſirez ſavoir, répliqua *Agathon*, il faut vous révéler des ſecrets que vous ignorez encore: écoutez moi, belle *Danaé*. Volontiers, lui répliqua-t-elle; pour vous payer de votre confiance, je veux d'abord vous raconter mon hiſtoire; elle eſt ſimple, & ne renferme qu'un cercle d'aventures agréables, qui n'ont été troublées par aucun événement fâcheux; celle de mon ami *Hippias*, votre ancien maître, eſt à peu-près ſemblable: les hiſtoires de ce genre ſont bien meilleures pour les Héros que pour les auditeurs; du moins ſont-elles courtes. Je ne vous demande qu'un quart-d'heure d'attention, & je vous laiſſerai enſuite des heures entières, pour me mettre au fait de ce qui vous intéreſſe.

Je ſuis fille, continua *Danaé*, de la ſeconde *Aſpaſie*, qui a fait tant de bruit dans l'Aſie & dans la Grèce, & qui, pen-

dant trente-ſept ans, a vu à ſes pieds trois Rois de Perſe, *Cyrus-le-Jeune*, *Artaxerce*, & *Darius*, fils de ce dernier. Vous avez peut-être ouï-dire que ſon premier nom étoit *Mirto*, mais qu'elle s'étoit fait honneur de porter celui de l'illuſtre & charmante Miléſienne qui avoit pris ſoin d'elle dès ſa plus tendre jeuneſſe, avoit mis ſa beauté, ſes grâces & ſes talens naturels dans tout leur jour, & dont les leçons enfin lui avoient valu de ſi brillantes conquêtes? Je fuis venue au monde en Perſe; & comme c'eſt ſous le règne du grand Roi *Artaxerce*, je pourrois bien me vanter de lui devoir la naiſſance; mais cette illuſtre origine ne pourroit rien ajouter à mon bonheur. Celle à qui j'en ai véritablement obligation, eſt cette même *Aſpaſie* à qui ma mère devoit tant elle-même. Elle vivoit encore lorſque je me trouvai en état de ſupporter le voyage de Perſépolis à Athènes. Ma mère m'y envoya, & me recommanda aux ſoins de ſon ancienne bienfaitrice, qui m'éleva juſqu'à l'âge de 14 ou 15 ans, & forma mon eſprit & mon cœur ſur les mêmes principes qu'elle avoit ſuivis pour l'éducation de ma mère, en me fai-

sant observer une grande différence entre ma mère & moi, c'est que tous les agrémens que j'acquérerois, & tout l'art que je mettrois dans ma conduite, tourneroient plus particulièrement à mon profit, parce que je ne serois jamais déterminée que par mes goûts, étant née riche & libre, au lieu que les deux *Aspasies* ayant commencé leur carrière sans aucune fortune, avoient été obligées de s'en faire une, & de l'acheter aux dépens de ce que je serois la maîtresse de n'employer que pour mon bonheur. Qu'on est heureuse, me disoit-elle, de commencer sa carrière ayant sa fortune faire, & de n'avoir à régler que son plaisir! Mais il est aussi nécessaire, dans l'un & l'autre état, de rester maîtresse de son cœur. Fuyez tout engagement sérieux, si vous ne voulez pas être esclave de votre propre goût, comme d'autres le sont nécessairement de leur intérêt. Soyez maîtresse de tous ceux qui auront le bonheur de vous plaire, & n'ayez point de maîtres.

Je venois de perdre ma mère, & je n'avois que quinze ans lorsque ma chère institutrice, se sentant prête de finir sa carrière, m'envoya dans cette ville, où le

père d'*Hippias*, négociant & banquier, également recommandable par ſes richeſſes & par ſa probité, me mit en poſſeſſion des grands biens que ma mère lui avoit fait paſſer pour moi. Depuis ce moment j'ai vécu heureuſe, en ſuivant ſcrupuleuſement les conſeils d'*Aſpaſie*. On ignore ici quelle eſt mon origine, & la première ſource de mes richeſſes; j'y paſſe communément pour une jeune veuve du *Péloponèſe*. Je ne ſuis ni haïe ni enviée, parce que je n'ai ni prétention ni méchanceté; aucune famille ne peut me reprocher de lui avoir ravi le bien dont je jouis; j'en fais uſage pour ma propre ſatisfaction; mais j'en rends participante la meilleure compagnie de l'Ionie. Tel eſt mon ſecret, *Callias*; à préſent dites-moi le vôtre.

Le voici, dit *Agathon*, après lui avoir baiſé la main en ſigne d'applaudiſſement & de reconnoiſſance.

Le nom de *Callias* n'eſt point le mien, je ne l'ai pris que lorſque le deſtin m'a rendu l'eſclave d'*Hippias*: mon vrai nom eſt *Agathon*, & celui de mon père *Stratonicus*, riche citoyen d'Athènes; mais j'ai été long-temps ſans ſavoir le ſecret

de ma naiſſance. Enlevé à mes parens dans un âge où je ne pouvois encore connoître ni leur état, ni ma patrie, je fus tranſporté dans le Temple de *Delphes*, & élevé parmi les enfans conſacrés à *Apollon*. L'habitude de ſervir dans les cérémonies, de voir conſulter les Oracles & d'entendre leurs réponſes, me rendit la ſuperſtition reſpectable avant que je puſſe ſentir le prix d'une Religion plus ſenſée, & celui même de la raiſon. Avouerai-je que c'eſt ainſi que, dans un âge plus avancé, j'ai été ſéduit par une fauſſe philoſophie, & que je me ſuis long-temps refuſé à la ſeule qui ſoit bonne & de pratique?

Je n'avois encore que ſeize ans quand je devins l'objet de l'attention d'un des plus anciens Prêtres du Temple. C'étoit le même qui m'avoit initié aux grands myſtères d'*Orphée*, & m'avoit inſtruit des premiers principes de la philoſophie Platonicienne & Stoïque; mais au fond ſa morale & ſes ſentimens n'en étoient pas plus purs. Il crut avoir quelque raiſon de me gâter l'eſprit & le cœur. Il me chargea la tête de contes abſurdes, & qui, pris dans leur ſens naturel, me parurent également indécens & peu néceſſaires à ſavoir

pour un jeune homme. Au lieu de me les expliquer, comme j'ai depuis conçu qu'ils pouvoient l'être, il me preſcrivit en conſéquence mille cérémonies ridicules; enfin, après qu'il m'eut fait paſſer par un grand nombre de prétendues épreuves, je m'apperçus, malgré mon ignorance naturelle & le peu de ſoin que l'on avoit pris d'éclairer mon eſprit, je m'apperçus, dis-je, que j'étois en très-mauvaiſes mains, & conduit par un Miniſtre indigne de la Divinité qu'il ſervoit. J'en portai des plaintes ſi fortes & ſi hautes, qu'elles firent enfin honte à celui qui en étoit le ſujet; il diſparut du Temple ſans que j'aie ſu depuis ce qu'il étoit devenu. Un jeune homme de mon âge, dont les diſpoſitions naturelles étoient auſſi honnêtes que les miennes, me conſola de l'éclat qu'avoit fait ma première aventure. Nous devinmes amis inſéparables; nous nous attachâmes l'un & l'autre à l'étude & à la pratique de toutes les ſciences & de toutes les vertus; & je parvins ainſi à ma dix-huitième année. Ce fut alors que je paſſai dans une claſſe plus relevée des ſervans du Temple d'Apollon. Ceux-là aſſiſtoient aux grandes cérémonies auxquelles préſi-

doit la *Pithie* ou grande Prêtreſſe du Dieu. Vous ſavez que le poſte qu'elle occupe la rend preſque elle-même, l'objet de l'adoration de la Grèce & de l'Aſie. On vient de toutes parts la conſulter; & elle rend ſes oracles avec un appareil impoſant qui y fait ajouter une foi aveugle. Ils ſont toujours précédés de ſacrifices & de fêtes ſacrées, à la fin deſquelles la Prêtreſſe entre dans le ſanctuaire du Temple, s'y aſſeoit ſur le trépied, en ſort échevelée; & ſaiſie d'un enthouſiaſme qui paroît vraiment divin, prononce des vers qu'elle compoſe ſur le champ, & qui préſentent preſque toujours un ſens obſcur & équivoque, à travers duquel les Rois, les Républiques entières, les Généraux, &c., cherchent quel eſt le ſort qui les attend. On conçoit que cet état de grande Prêtreſſe exige des talens particuliers, & qu'une femme qui, preſque tous les jours, doit paroître animée d'un eſprit divin & poſſédée d'un Dieu, doit avoir le ſang aſſez échauffé. Celle qui rempliſſoit cette fonction, dans le temps que j'étois à Delphes, s'en acquittoit d'autant mieux, qu'elle avoit environ trente ans d'expérience: il eſt vrai qu'elle avoit commencé

fort jeune, ayant été élevée par une tante revêtue de cette dignité avant elle. Sa figure étoit noble & agréable; elle avoit la taille haute, les cheveux d'un blond très-vif (couleur que l'on prétend être agréable à Apollon), les yeux grands, bleus, & cependant très-animés. Elle avoit naturellement la peau très-blanche & le teint fort beau; mais les fréquens enthousiasmes le lui avoient rendu échauffé. Par la même raison elle étoit d'une maigreur extrême.

La grande Prêtresse parut bientôt me distinguer de tous les jeunes gens qui étoient attachés au service de son Temple, & qui étoient en nombre égal aux jeunes filles qui la servoient aussi dans les cérémonies. Elles & nous formions deux chœurs de musique qui se répondoient alternativement, & chantoient les hymnes en l'honneur d'*Apollon* & de *Diane*. Elle voulut que ce fût moi qui lui présentât toujours l'encens de mon côté, tandis qu'une jeune Prêtresse sa favorite (c'étoit *Psyché*) rempliſſoit d'un autre côté les mêmes fonctions. Je m'apperçus que, dans ces occasions, la *Pithie* me regardoit toujours tendrement, tandis que mes yeux

s'attachoient toujours involontairement ſur *Pſyché*. Nous nous en tînmes pendant quelque temps à ce langage muet, mais fidèle interprète de nos ſentimens. Enfin les explications vinrent de part & d'autre. Un jour la Prêtreſſe m'ordonna de me rendre chez elle. Je la trouvai dans le cabinet le plus reculé de ſon appartement; elle s'y repoſoit après avoir pris le bain, dont l'uſage lui étoit très-néceſſaire, ſurtout après avoir éprouvé les violents enthouſiaſmes auxquels elle étoit obligée de ſe livrer. Elle étoit habillée légèrement, & avec toute la coquetterie que pouvoient lui permettre ſon âge & ſon état. Approchez, me dit-elle, *Agathon*, & venez écouter avec reſpect & reconnoiſſance ce que le Dieu qui m'inſpire m'a ordonné de vous révéler. Vous ignorez encore votre naiſſance & le ſort qui vous attend; l'un & l'autre doivent être illuſtres. . . . Je mis alors un genouil en terre, & je pris reſpectueuſement une de ſes mains pour la baiſer. Loin de la retirer, elle m'embraſſa avec ardeur : Oui, mon fils, me dit-elle, le Ciel vous a deſtiné aux grandes choſes, puiſqu'il m'a inſpiré pour vous une tendreſſe, dont, ſans doute, je

devrois être exempte; mais c'eſt un ordre d'*Apollon*, il faut s'y ſoumettre : Oui, cher *Agathon*, un Dieu me force d'obéir à un autre, & t'y forcera à ton tour.... Je t'aime... viens recevoir dans mes bras une initiation plus intéreſſante que celle qu'il aſſocie aux myſtères d'*Orphée*. O *Danaé!* vous qui perſuadez les plaiſirs & ne les arrachez pas, jugez du trouble où me jeta l'emportement de la *Pithie!* Confus, troublé, je me tirai d'embarras le mieux qu'il me fut poſſible : la Prêtreſſe excuſa mon trouble, & s'humaniſa ſi bien avec moi, qu'elle tira parti de ma jeuneſſe & de mon inexpérience. Mais je rougis encore plus après l'avoir quittée, que dans le moment où elle m'avoit déclaré ſa folle paſſion. Je fus encore plus troublé la première fois que je revis *Pſyché*; je ſentis que c'étoit à elle que j'aurois dû rendre l'hommage que la *Pithie* m'avoit ravi. Je cherchai l'occaſion de lui parler; je la trouvai enfin. Comme les maîtres de muſique & les airs qui ſe chantoient dans le Temple étoient communs aux jeunes perſonnes des deux ſexes qui y ſervoient, elles étoient obligées de prendre des leçons enſemble, & pouvoient ſe parler, mais en préſence de

sévères surveillans. Je saisis donc un moment favorable pour entretenir *Psyché*; & je commençai par demander à cette aimable compagne quelle étoit sa patrie, & si elle étoit, comme moi, dans l'incertitude sur sa naissance? Elle me répondit qu'elle étoit absolument dans le même cas. J'ai, lui dis-je alors, quelque espérance d'être éclairci sur mon sort; mais elle m'a été donnée avec des circonstances bien singulières. Alors je contai naïvement mon aventure à *Psyché*; je vis qu'elle lui inspiroit des réflexions qui occupoient & son cœur & son esprit. Peu de jours après nous reprîmes cet entretien, & nous conclûmes ensemble, mais en parlant bien bas, que la Prêtresse étoit coupable, & qu'elle trahissoit le Dieu qu'elle servoit. Oui, disois-je, mes maîtres m'ont enseigné qu'il n'est permis de brûler que d'un feu aussi pur que le soleil que nous adorons: oui, disoit *Psyché*, nos maîtresses nous donnent tous les jours les neuf Muses pour modèle: on les appelle les chastes sœurs. La tendresse qu'*Apollon* ressent pour elles est pure & céleste, & de la même nature que celle qu'il a pour *Diane* sa sœur. Les transports de la

Pithie

Pithie ſont d'une eſpèce toute différente... Au moins, chère *Pſyché*, ſi je vous voyois brûler pour moi d'un amour ſemblable à celui qu'elle me déclare, je me croirois alors deſtiné par les Dieux au plus grand bonheur; que notre flamme mutuelle ſeroit douce! qu'elle ſeroit digne de vous, de moi & des Dieux que nous ſervons! Oui, répondoit *Pſyché*, je ſens que les Dieux m'ordonnent de vous aimer avec la même innocence avec laquelle je les honore.

Ce fut ſur ce pied-là que nous nous trouvâmes d'accord, ma chère *Pſyché* & moi. Nous ne manquions aucune occaſion de nous retrouver, de nous entretenir & de nous communiquer nos penſées & les affections de notre ame; mais notre ſatisfaction ne tarda pas à être troublée. La Pythie s'apperçut qu'un autre objet remplifſoit mon cœur, & qu'elle ne ſéduiſoit plus aſſez mes ſens; elle apprit que je ne manquois aucune occaſion de converſer avec *Pſyché*, & que je paroiſſois avoir conçu un attachement vif, quoique innocent, pour cette aimable enfant; elle crut devoir m'en priver. Un jour, à mon grand étonnement, je ne vis plus paroître

Pſyché au Temple, ni à notre école de muſique. Je m'informai en vain de ce qu'elle étoit devenue, on ne put m'en donner aucune nouvelle. Je me livrai aux plus vives inquiétudes; la Pythie s'en apperçut d'autant mieux, qu'elle en connoiſſoit la cauſe; & même dans la première viſite que je fus forcé de lui rendre, je ne me donnai plus la peine de les lui cacher. Je lui demandai enfin ſi elle ne me donneroit pas les éclairciſſemens, ſur ma naiſſance, qu'elle me promettoit depuis ſi long-temps. Ne m'apprendrez-vous rien auſſi, ajoutai-je, ſur celle de *Pſyché?* Ne pouvez-vous me dire ce qu'elle eſt devenue, & quel ſera ſon ſort à l'avenir?..... Au nom de *Pſyché*, la Prêtreſſe ſaiſie d'une fureur, où ſainte, ou jalouſe, ſe lève, & du ton d'enthouſiaſme dont elle débitoit ſes oracles, elle prononce ces quatre vers, qui ne ſortiront jamais de ma mémoire:

Quel nom prononces-tu, malheureux *Agathon!*
Il te paroît ſi doux, il peut t'être funeſte;
Sans le ſecours des Dieux, ſans celui de *Platon*,
Crains le parricide & l'inceſte.

Je me retirai dans la plus horrible agitation; & après avoir paſſé, dans le même

état, la nuit & la journée ſuivante, je réſolus de m'échapper de Delphes, dont le ſéjour me devenoit inſupportable, puiſque *Pſyché* n'y étoit plus. Je courus au haſard, & ſans ſavoir préciſément où j'adreſſois mes pas ; je troquai mon habit de lin contre un plus groſſier, & voyageai deux jours, ne vivant que de fruits ſauvages, & me repoſant au pied des arbres. Le troiſième, je rencontrai un homme aſſez âgé, dont l'habit ſimple, mais propre, annonçoit l'aiſance, & dont la phyſionomie étoit ſi reſpectable & ſi honnête, qu'elle m'intéreſſa dès le premier moment. La mienne fit apparemment ſur lui la même impreſſion ; il me regarda avec attention, & me prenant doucement la main : Jeune Etranger, me dit-il, venez acquérir dans mon habitation, qui eſt voiſine du lieu où le haſard me fait vous rencontrer, les droits de l'hoſpitalité : votre phyſionomie me répond que vous méritez le ſoin que je veux prendre de vous.... Je me rendis aiſément aux inſtances de l'honnête vieillard. Après que j'eus pris chez lui la nourriture & le repos dont j'avois beſoin, il voulut ſavoir mon hiſtoire ; elle étoit aſſez courte & aſſez ſimple pour être bientôt racontée ;

cependant, quelque indifférentes que paroissent les circonstances de mon arrivée & de mon séjour à Delphes, je m'apperçus qu'elles tiroient des larmes de tendresse des yeux de *Stratonicus*, (c'étoit le nom de mon nouvel hôte). Après avoir écouté mon récit, il me fit celui de ses aventures, qui m'éclaira bientôt sur mon sort. Je découvris que celui qui me recevoit avec autant de bonté étoit mon père. Fils d'un riche citoyen d'Athènes, il avoit encouru la disgrâce de ses parens, en contractant un mariage honnête, mais disproportionné pour la fortune : obligé de fuir la colère de son père, il s'étoit retiré, il y avoit déjà dix-neuf années, avec sa femme, dans cette habitation champêtre, près de Corinthe. Son séjour n'y avoit été troublé que lors de la guerre sacrée, arrivée quinze ans avant le moment où il parloit. Alors les Phocéens, à qui les Corinthiens disputoient la garde du Temple de Delphes, ayant fait des courses jusqu'aux portes de Corinthe, enlevèrent à mon infortuné père, deux enfans qu'il avoit eus depuis sa retraite, sans qu'il pût savoir ce qu'ils étoient devenus. Ma mère mourut de douleur, & mon père continua d'habiter le

évanouissement. Avant que le jour fut fini, elle apprit à *Agathon* qu'elle étoit sa sœur, fille, comme lui, de *Stratonicus*. Le vaisseau Sicilien sur lequel il l'avoit laissée, avoit fait naufrage sur les côtes de la grande Grèce, auprès de Tarente; où elle avoit été accueillie par la femme dont elle habitoit encore la cabane, que l'on croyoit être sa mère, & qui étoit sa nourrice. Cette bonne & infortunée paysanne avoit été autrefois esclave de *Stratonicus*, & avoit été enlevée par des Phocéens pendant la guerre sacrée, avec la petite fille, dont elle étoit particulièrement chargée, (c'étoit *Psyché*). Transportée dans la Phocide, chez un nouveau maître, elle y avoit passé un an avec cette chère enfant. Mais au bout de ce temps, ayant été obligée de se transporter avec ses patrons dans la grande Grèce, elle avoit cru ne pouvoir mettre *Psyché* dans un dépôt plus sûr que dans le Temple même d'*Apollon* à Delphes. Sa jolie figure l'avoit fait admettre volontiers parmi les enfans de son sexe, destinés au service du Temple; elle s'étoit concilié l'affection de toutes les anciennes Prêtresses, & de la Pithie même.

Sa bonne nourrice avoit regardé comme un coup du ciel l'événement qui la lui avoit fait retrouver auprès de Tarente. Elle avoit démêlé ſes traits à travers le déguiſement de ſon ſexe ; & ayant bientôt retrouvé ſur ſon corps des marques qui n'étoient connues que d'elle ſeule, elle ne ceſſoit, depuis environ deux ans, de rendre grâces aux Dieux, qui lui avoient rendu cette chère Elève. Elle n'avoit point d'enfans, & poſſédoit, comme nous l'avons dit, un petit bien qui ſuffiſoit à ſa ſubſiſtance & à celle de *Pſyché*, qu'elle faiſoit paſſer pour ſa fille, qu'elle aimoit comme telle, & dont elle étoit aimée, comme ſi elle eût été ſa véritable mère. *Pſyché* eût été heureuſe, ſi elle n'eût pas eu ſans ceſſe préſente à l'eſprit l'image d'*Agathon*. *Critolaus* qui avoit tous les agrémens & toutes les qualités avec leſquels on peut ſe faire aimer, eût réuſſi à attendrir *Pſyché*, ſi elle n'eût cru devoir réſerver ſon cœur pur & entier pour répondre à la ſage & philoſophique tendreſſe d'*Agathon* ; mais dès que tout fut éclairci, qu'il fut conſtaté que les deux enfans de *Stratonicus* ne pouvoient plus avoir l'un pour l'autre que la tendreſſe

lieu où je l'avois trouvé. Peu de momens avant mon arrivée, il avoit appris que son père étoit mort à Athènes, & qu'il pouvoit retourner dans sa patrie, & y entrer en possession d'un héritage considérable. Il fut confirmé dans l'opinion qu'il avoit conçue de ma naissance, par la ressemblance qu'il avoit trouvé entre mes traits & ceux de ma mère, par des marques que je portois & qui étoient connues de lui seul, & d'un Affranchi qui m'avoit vu naître. Dès ce moment nous ne pensâmes plus qu'à nous rendre à Athènes, & nous y arrivâmes heureusement. Deux nouveaux goûts s'emparèrent alors de mon cœur, celui de la Philosophie & celui de l'ambition. Je me rendis au portique où j'écoutai les nouveaux disciples de *Platon*, c'est-à-dire, ceux du stoïque *Zénon*; j'admirai leur prétendue impassibilité; l'idée m'en parut merveilleuse, & la pratique surnaturelle: je crus que je serois trop heureux d'y atteindre. D'un autre côté, l'ambition s'empara de mon jeune cœur & de ma jeune tête avec la même facilité, & produisit dans moi la même ardeur. Les Eubœens s'étant saisis de quelques vaisseaux de notre République, dans l'un desquels mon père avoit

des fonds assez considérables, je me crus personnellement intéressé à ce que la République en tirât vengeance. Je me mis donc sur les rangs pour plaider la cause de la patrie, & pour persuader à mes concitoyens, non-seulement d'user de représailles envers ces ennemis de l'État, mais même de soumettre leur isle. Il fallut employer la plus vive éloquence pour faire adopter un projet, en lui-même, si dangereux; mais heureusement, élevé dans le Temple de Delphes, au milieu des illusions de la poésie, des Oracles & de l'enthousiasme, je parvins à entraîner les suffrages, & à faire décider la guerre. Elle fut résolue; & je fis mettre mon père à la tête de l'armement considérable destiné contre nos ennemis. Les premières tentatives ne furent pas heureuses; j'y perdis plus que personne, puisque mon malheureux père y périt. Mais loin de paroître rebuté, ni de souffrir que mes compagnons le fussent, j'achevai de les animer par ma constance & mon audace. Je réunis le reste de nos forces; je commandai l'armée; l'isle d'Eubœé, en entier, devint ma conquête, & je joignis cette importante possession à celle de la superbe

Athènes. J'affermis les fruits de ma victoire par de ſages & bonnes loix, & revins dans ma patrie pour y recevoir les honneurs du plus beau triomphe. Mais je ne fus pas long-temps l'objet de l'admiration, ſans devenir celui de l'envie. Ce terrible oſtraciſme, dont la rigueur s'exerce ſur tous ceux qui font ombrage au commun des citoyens, ſoit à tort, ſoit avec raiſon, cette loi à laquelle avoient été ſacrifiés *Ariſtide*, *Cimon*, *Miltiade*, s'appeſantit ſur moi, & j'en fus la victime, d'autant plus aiſément, que les grandes choſes que j'avois opérées ne m'avoient coûté qu'un an. Le peuple, après m'avoir tant admiré, me bannit. On alla juſqu'à me diſputer ma qualité de citoyen : un parent collatéral obtint que mon bien lui fût adjugé ; & j'eus beau alléguer en ma faveur, & mes premiers malheurs & les ſervices que j'avois rendus à l'État, je fus dépouillé & banni. Il ne me reſta que la petite maiſon dans laquelle mon père s'étoit retiré auprès de Corinthe. Je m'embarquai pour m'y rendre ; mais le vaiſſeau qui devoit m'y tranſporter, fit naufrage ſur les côtes de Thrace.

Le reste de l'histoire d'*Agathon*, qu'il conta lui-même à *Danaé*, est ce que nous avons écrit dans le commencement de cet Extrait.

Danaé, après l'avoir écouté avec tout l'intérêt qu'il méritoit : « Cher *Agathon*, » lui dit-elle, je vous plains, je vous admire & je vous aime toujours. La dernière & la plus grande preuve que je puisse vous en donner, est de vous exhorter à chercher cette *Psyché* que vous avez perdue. L'intérêt de votre cœur, celui de votre famille & de votre sagesse même, tout doit vous engager à ne pas la perdre de vue ».

Ici finit ce qui a été imprimé du Roman d'*Agathon*, par M. *Wieland*, en 1766, & traduit en 1768. Nous doutions que le reste eut paru dans sa langue originale; mais dans ce moment même on vient de nous apporter une suite, traduite en François, de la conclusion de cet intéressant Roman: on peut la trouver chez *Moutard*, Imprimeur & Libraire de la Reine, rue des Mathurins.

Hiſtoire d'un jeune Grec, Conte moral, traduit de l'Allemand de M. Wieland, *par l'Auteur de la Traduction des Inſtructions d'un père à ſes filles, en deux parties, Leyde,* Peker, 1777 & 1778, *in-douze.*

Tel eſt le titre de l'ouvrage dont nous venons de parler, & qui contient la traduction des huit Livres entiers du Roman d'*Agathon*. Nous allons nous en ſervir, pour faire connoître & extraire les quatre derniers Livres, en les abrégeant un peu plus que nous n'avons fait les quatre premiers; car nous ſommes forcés d'avouer que cette nouvelle Traduction nous a paru fort inférieure à la première.

Nous avons laiſſé l'aimable & généreuſe *Danaé*, preſſant elle-même *Agathon* de chercher à rejoindre cette *Pſyché*, l'objet de ſes premières inclinations. Elle ſentoit qu'il ne pouvoit l'oublier ſans crime, & elle faiſoit à ſa gloire le ſacrifice le plus pénible. *Agathon* ayant eu lieu de ſoupçonner, ſur le rapport de quelques parens

de navires marchands, que le corſaire Sicilien ſur lequel il avoit laiſſé *Pſyché*, étoit abordé en Sicile, réſolut de ſe rendre dans cette Iſle. *Danaé* diſſimula l'excès de ſa douleur; elle le combla de préſens, ainſi qu'*Hippias*: il s'embarqua pour Syracuſe.

Le Capitaine du vaiſſeau ſur lequel il étoit monté, le prévint qu'il trouveroit cette capitale de la Sicile ſoumiſe à un jeune Monarque, deſpote par l'étendue de ſon pouvoir, tyran parce que ce pouvoir avoit été uſurpé par ſes ancêtres; mais quant au caractère perſonnel, bon citoyen, & véritable père de ſon peuple: il aimoit, lui dit-on, la ſageſſe, la bienfaiſance & la juſtice, avant même de bien ſavoir en quoi elles conſiſtoient; il vouloit les pratiquer, pour en connoître mieux les moyens, il avoit fait venir à ſa Cour, outre le Philoſophe *Ariſtipe*, qui s'y étoit établi ſur la fin du règne de ſon père, le divin *Platon*, qui avoit cherché à lui inſpirer les principes de ſa ſublime philoſophie. On juge qu'à cette nouvelle le cœur d'*Agathon* s'embrâſa d'un nouveau zèle pour la philoſophie. Il connoiſſoit *Ariſtipe*; & quoiqu'ils ne

fussent pas de la même secte, puisque celui-ci étoit disciple de *Démocrite*, il fut bien-aise de voir comment il se tiroit d'affaire à la cour d'un tyran, & comment *Platon* lui-même s'étoit concilié son estime. Après s'être informé du caractère du Souverain, il voulut connoître le peuple de Syracuse; on lui dit qu'il ressembloit à bien d'autres, qu'il étoit léger, avide de nouvelles & de nouveautés, se plaignant toujours du gouvernement sous lequel il vivoit, en désirant un autre, sans trop savoir comment il s'en trouveroit, se confiant, & se défiant presque toujours mal-à-propos.

Étant ainsi instruit, *Agathon* arrive à Syracuse: son premier soin est de chercher *Aristipe*. Il le trouve, & en est reçu avec la douceur & l'urbanité qui caractérisoient ce Philosophe. Oublions nos disputes d'école, lui dit le disciple de *Démocrite*, je vous retrouve avec une fraîcheur & un air de santé qui m'annoncent que vous avez pris votre parti sur toutes les disgrâces que je vous ai vu essuyer à S[illegible]ènes. C'est le Stoïcisme, sans doute, q[illegible] vous a rendu insensible aux coups de l[illegible]fortune? Une philosophie gaie & in-

ſouciante, a produit en ma faveur le même effet; & je vois ici les orages qui s'élèvent dans les cours, du même œil que j'ai vu ceux qui naiſſent dans le ſein des Républiques.

Agathon lui avoua qu'il avoit apporté quelque modération à ſa façon de penſer philoſophique, mais que la tranquillité lui étoit reſtée, quoiqu'il eût renoncé à l'impaſſibilité. Ils ſoupèrent enſemble; & le nouveau venu ne manqua pas de demander au courtiſan de *Denis* ſi *Platon* étoit encore à Syracuſe. Non, lui répondit-il, il n'y a pas même fait un long ſéjour. *Dion* en avoit fait le plus grand éloge à ſon beau-frère *Denis*, & celui-ci l'avoit cru auſſi propre à faire le bonheur d'un grand & beau pays, qu'il l'étoit à former une école, à fonder une ſecte de philoſophes, à établir des ſyſtêmes ingénieux, ſubtils, & dignes de l'admiration des hommes; mais, mon cher *Agathon*, quand on a vu nos maîtres de près, on rabat un peu de la grande admiration qu'on a eue de loin pour leurs lumières; du moins s'apperçoit-on que l'utilité que leurs grandes idées peuvent avoir dans l'application, n'eſt pas

teſſe que l'on ſe l'étoit imaginé d'abord. *Platon* eſt venu ici, ayant dans ſon porte-feuille le plan merveilleux de ſa parfaite République. Il l'a d'abord communiqué à quelques Dames & à quelques beaux eſprits Siciliens, qui ſe ſont livrés, pour ce grand projet, au plus exceſſif enthouſiaſme. Pour moi, qui étois ici avant *Platon*, & y ſuis reſté après lui, parce que je n'ai ni enchanté ni tourmenté perſonne, je ne diſois rien, & je ſouriois, à la manière de mon maître *Démocrite*, en prévoyant que l'enthouſiaſme ne dureroit pas long-temps. Cela eſt arrivé. Dès que l'on a voulu mettre en pratique quelques-unes des idées de *Platon*, on a trouvé qu'il étoit impoſſible de les ſuivre. On a reconnu qu'il auroit fallu faire un nouveau monde pour cette nouvelle République; & que ce qui n'avoit produit à Athènes qu'une admiration ſtérile, ne pouvoit pas avoir plus d'effet à Syracuſe. *Denis* s'eſt déſabuſé de *Platon*; & ce grand homme eſt retourné dans ſa patrie, comblé d'honneurs & d'applaudiſſemens, mais reconnu pour un auſſi foible & mauvais inſtrument du bonheur public, qu'il en étoit bon peintre & zélé

partisan. *Dion*, désespéré de ce mauvais succès, s'est retiré de la cour, & a abandonné son beau-frère, qu'il auroit cependant servi plus utilement, si son zèle eût été mieux entendu.

Après cela, *Aristipe* fit à *Agathon* un portrait de *Denis*, dont le résultat étoit que les intentions de ce jeune Monarque étoient bonnes, mais qu'il étoit, comme une infinité d'autres grands Princes, dans le cas de se tromper & d'être trompé. Au reste, ajouta le courtisan philosophe, je peux vous mettre bientôt à portée d'en juger par vous-même, en vous annonçant pour ce que vous êtes. Il sera charmé de connoître cet *Agathon*, qui, en peu de temps, a fait de si grandes choses à Athènes, y a obtenu des triomphes si bien mérités, & éprouvé des disgrâces si imprévues: il ne manquera pas de vous consulter sur la conduite qu'il doit tenir pour se concilier le cœur de ses peuples, qu'il voudroit consoler des maux qu'ils ont éprouvés sous le règne du vieux *Denis* son père.

Effectivement *Aristipe* présenta au Roi de Syracuse l'illustre Athénien, dont l'histoire étoit assez publique pour mé-

ter que l'on fît attention à lui. *Denis* l'admit à sa table, & ne tarda pas à lui parler de ses affaires. Des gens très-sages, lui dit-il, de grands Philosophes, me conseillent d'abdiquer le pouvoir souverain, de me dépouiller de mon autorité, & de rendre aux Syracusains une liberté que peut-être, après tout, mes ancêtres ont usurpée sur les leurs. J'ai envie de me rendre à cet avis, & de laisser à mes sujets même le soin de faire les loix qu'ils jugeront les plus sages pour se gouverner en République. Ce sera un trait héroïque de ma part; je serai béni & adoré de ceux qui, étant mes sujets, ne me regardent que comme leur tyran; j'aurai rendu heureuse ma patrie; car, après tout, ne suis-je pas Syracusain comme eux?..... Seigneur, lui répondit *Agathon* avec fermeté, apprenez de la bouche d'un Athénien, que le parti que l'on vous propose est le plus dangereux que vous puissiez suivre, & pour votre propre intérêt, & pour celui de vos peuples; ce que l'on vous fait envisager comme un trait d'héroïsme, ne sera regardé, si vous l'exécutez, que comme un acte de foiblesse qui vous rendra mépriſable. Quoi,

Seigneur, vous voulez renoncer à une autorité dont vous pouvez faire usage pour le bonheur de vos peuples, & leur laisser le soin de régler eux-mêmes leurs intérêts! Ils profiteront mal du bien que vous voulez leur faire; ils ne conviendront, de long-temps, des loix d'après lesquelles ils doivent se gouverner; les intérêts particuliers, les haines, les défiances, feront dégénérer en troubles intestins la paix que vous voulez leur procurer. Ah! gardez plutôt, conservez avec fermeté le pouvoir dont vous êtes revêtu; mais faites enforte qu'il soit béni du plus grand nombre & de la plus sage partie de vos sujets, car il y aura toujours des frondeurs & des mécontens. Ne laissez pas échapper le sceptre ni le glaive, qui seuls peuvent vous servir pour réprimer les désordres & les abus qui se sont introduits dans vos États. Un Roi n'est tyran que par le mal qu'il fait; il n'est méprisé que par celui qu'il laisse faire; il n'est respecté qu'autant qu'il peut se faire craindre, & utile qu'autant qu'il ordonne & fait exécuter les loix sages qu'il lui appartient de dicter: il n'en peut imaginer aucune qui n'éprouve des contradic-

tions; mais il faut qu'il se réserve le pouvoir de les faire cesser.

Denis ne put s'empêcher d'être frappé de ce raisonnement : il en témoigna d'abord sa surprise à *Agathon*, ensuite sa satisfaction, & le pria enfin de l'aider de ses conseils. *Agathon* ne s'y refusa pas; car, dit-il, l'on seroit coupable envers la société, de refuser une charge publique, où l'on doit envisager plus de travail & d'utilité pour les autres, que de plaisirs pour soi.

Pendant environ un an, *Denis* & la Sicile eurent les plus grandes obligations à ce Philosophe; les abus furent réprimés avec fermeté, les grâces répandues avec choix; les peuples soulagés sentirent l'obligation qu'ils avoient au Souverain; le commerce augmenta, les arts fleurirent, les lettres & la philosophie furent honorées autant qu'elles méritent de l'être.

Mais qui ne sait que dans les Cours les intrigues sourdes sont continuellement dirigées contre l'esprit du Maître, &, pour le tromper sur ses intérêts les plus essentiels? On attaqua la capacité & même la réputation d'*Agathon*, & l'on prit si bien les mesures propres à faire réussir

le complot, dont nous supprimons les détails, que *Denis* le crut coupable, le fit arrêter, & lui fit faire son procès. Quoiqu'il n'eût été soupçonné que sur des lettres supposées, il eut assez de peine à se justifier; & auroit peut-être succombé, si le sage *Archytas*, chef de la République de Tarente, ancien ami de *Stratonicus*, & qui avoit toujours entendu parler avec intérêt des succès & des disgrâces d'*Agathon*, tant à Athènes qu'à Syracuse, apprenant qu'il étoit injustement accusé dans cette dernière ville, n'eût employé, pour le sauver, son crédit, & la considération dont il jouissoit à la Cour de *Denis*. Il y envoya exprès son fils *Critolaus*, jeune homme à peu-près de l'âge d'*Agathon*, & qui avoit autant d'agrémens, de vertus & d'instruction que lui. Il réussit à faire éclater l'innocence de l'ami de son père. *Denis* lui fit des excuses des mauvais traitemens qu'il lui avoit fait éprouver, lui accorda quelques richesses, foible satisfaction & pour les disgrâces & pour les grands services. Les calomniateurs ne furent point punis; & *Agathon* s'embarqua avec *Critolaus* pour Tarente.

Pendant le cours de leur navigation : « Tu viens de voir, dit *Critolaus* à ſon » nouvel ami, ce que l'on gagne à ſervir » les Rois. J'ai éprouvé auſſi, lui répondit » *Agathon*, qu'on ne gagne pas plus à » ſervir les Républiques. J'en conclus, » mon ami, qu'il y a des abus, & qu'il ſe » commet des injuſtices dans tous les pays, » & ſous toutes les formes de gouverne- » ment. Mais nous devons nous croire » obligés à ſervir notre patrie & l'huma- » nité, quoi qu'il doive en réſulter pour » nous. Je ſupporte tranquillement & mes » infortunes perſonnelles, & les défauts » des hommes ; c'eſt ce qui me reſte du » ſtoïciſme, dont j'ai d'ailleurs, en par- » tie, abjuré les principes ».

Étant arrivé à Tarente, *Agathon* fut reçu dans la maiſon d'*Archytas*, comme ſon propre fils. *Critolaus* & lui devinrent inſéparables ; & le premier ne tarda pas à faire confidence à l'autre de la paſſion qu'il reſſentoit pour une aimable perſonne retirée depuis quelque temps dans une ſimple cabane, ſituée dans un canton agréable, à quelque diſtance de la ville. Elle s'y occupoit avec ſa mère à garder un troupeau, ſuffiſant pour fournir à leur

nourriture & à leur vêtement. Au reste, elle paroissoit avoir été élevée pour un état plus distingué. Elle chantoit avec goût, & s'accompagnoit de divers instrumens. La propreté de son simple ajustement & celle de son habitation, montroient qu'elle n'étoit pas née dans la servitude & la bassesse. *Critolaus* avoua à son ami qu'il étoit éperduement épris de cette charmante fille, mais que ses hommages n'étoient pas aussi bien reçus qu'il l'eût desiré : il sembloit que son cœur & son esprit étoient remplis & préoccupés de quelque objet que son adorateur ne connoissoit pas. Enfin *Agathon* fut conduit chez cette admirable Bergère ; car tout ce que le fils d'*Archytas* avoit obtenu, étoit de la voir assez souvent dans sa solitude, en présence de sa mère. Mais quel fut l'étonnement du fils de *Stratonicus*, quand il reconnut sa chère *Psyché* ! Son trouble, les transports de la joie, & l'évanouissement de *Psyché*, firent aussitôt connoître à *Critolaus* que sa Bergère n'étoit point inconnue à *Agathon*; il trembla d'être le rival de son ami. *Agathon*, lui-même, eut un moment la même crainte ; mais tout s'éclaircit heureusement, dès que *Psyché* fut revenue de son

aternelle la plus vive & la plus pure, le onheur du fils d'*Archytas* parut assuré. On se rendit à Tarente, on instruisit le spectable Sénateur de l'heureuse ren- ontre & de l'intéressante reconnoissance *'Agathon* & de *Psyché*. Il en fut péné- é de joie, & rendit grâces aux Dieux ar un sacrifice. Il s'estima heureux de ouvoir encore, avant sa mort, allier son ils à la fille de son ancien ami. On s'oc- upoit des préparatifs de ces noces, lorsque *Critolaus* engagea *Agathon* dans une artie de chasse sur le bord de la mer. Ils n prirent le divertissement avec ardeur & uccès; mais elle les entraîna un peu lus loin qu'ils ne s'y étoient attendus. Il avoit déjà assez long-temps qu'ils avoient erdu de vue les tours de Tarente, lorsque s'étant aussi écartés de la voie que uivoient les Piqueurs & les chiens, ils se rouvèrent dans l'avenue d'un petit château ou maison de campagne qui leur parut agréablement située, bien bâtie & même fort ornée. Ils demandèrent à qui elle appartenoit; on leur dit que c'étoit à une Dame étrangère, établie depuis peu de temps dans ce canton, qui s'étoit occupée du soin d'embellir ce séjour, & pa-

roiſſoit en état de ſuffire à cette dépenſe mais d'ailleurs, vivoit d'une manière très retirée; elle étoit, à ce qu'on leur dit, dans ce moment, à la promenade. Nos Chaſſeurs ayant demandé poliment la permiſſion de ſe repoſer dans le principal ſallon de la maiſon, en attendant la Dame, cette grâce leur fut aiſément accordée. *Agathon* reconnut, avec étonnement, dans ce ſallon des tableaux & des ſtatues qu'il ſe rappella d'avoir vus à Smyrne. C'étoient des ouvrages de *Protogènes*, de *Zeuxis*, de *Phidias* & de *Praxitèle*. Il réfléchiſſoit ſur les circonſtances qui pouvoient les avoir fait paſſer de l'Aſie dans la grande Grèce, lorſqu'on annonça la Dame du château. Quelle nouvelle ſurpriſe pour *Agathon*! C'étoit *Danaé*: cette ſeconde ſcène de reconnoiſſance ne fut guères moins intéreſſante pour lui que celle qui lui avoit fait retrouver *Pſyché*. En voici l'explication.

Danaé, qui avoit pris ſur elle de faire partir ſon amant, s'étoit trouvé enſuite plongée dans les regrets, le chagrin & la mélancolie; car elle avoit ſenti, pour la première fois, un attachement véritable, & éprouvé qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver

ſerver toute ſa vie ſon cœur libre, & qu'il échappe quand on a trouvé un objet digne de le fixer. Le ſéjour de Smyrne lui étoit devenu odieux ; & ayant entendu dire qu'*Agathon* étoit établi en Sicile, & même étoit en grande conſidération à Syracuſe, elle avoit voulu ſe rapprocher de cette iſle. Avec le ſecours d'*Hippias*, elle s'étoit établie dans la Grande-Grèce, où elle avoit tranſporté ſes effets les plus précieux. Elle attendoit dans ce lieu quelle ſeroit la fortune de ſon amant, deſirant, en cas qu'il fût toujours heureux, d'être témoin de ſon bonheur ; & en cas de revers aiſés à prévoir, étant prête à le ſecourir & à le conſoler. La ſeule idée de *Pſyché* la tourmentoit : elle étoit jalouſe de cette jeune beauté, qu'elle ne connoiſſoit que par le récit d'*Agathon*.

Nos Lecteurs ſe repréſenteront aiſément le tableau de cette dernière ſcène. *Pſyché* ſe trouvoit la ſœur d'*Agathon* ; & *Danaé*, en concevant pour lui un attachement ſincère, étoit devenue digne du ſien. Ils furent unis, & paſsèrent le reſte de leurs jours à Tarente auprès de *Critolaus* & de *Pſyché*. Ils fermèrent doucement les yeux du reſpectable *Archytas*,

& rendirent long-temps grâces aux Dieux qui leur avoient accordé, dans le cours d'une longue vie, plus de jours heureux que de jours d'orage. C'eſt là, diſoit *Agathon*, tout ce que les mortels peuvent eſpérer. Il ſe félicitoit d'avoir ſuivi, du moins pendant un temps, les maximes de *Platon* & de *Zénon*. Les principes Stoïciens lui avoient fait ſupporter avec courage quelques malheurs, & l'amour Platonique lui avoit épargné l'horreur d'un inceſte.

Telle eſt l'hiſtoire entière d'*Agathon*. Nous avions promis, au commencement de cet article, de la faire ſuivre par une Note détaillée ſur M. *Wiéland*, mais nos Lecteurs ne nous ſauront ſûrement pas mauvais gré de renvoyer cette Note au prochain Volume, dans lequel nous comptons donner l'extrait de quelques Ouvrages de cet Auteur Allemand, qui n'ont point encore été traduits en François.

La Princeſſe Agathonice, ou les différens caractères de l'Amour ; hiſtoire du temps, Paris, 1693, un petit volume in-douze.

Nous ignorons l'Auteur de ce Roman, dont nous ne parlons que parce que l'ordre alphabétique nous y force, pour ainſi dire. Son principal mérite eſt la brièveté, & un ſtyle paſſable pour le temps où il a été compoſé, qui eſt la fin du ſiècle dernier ; d'ailleurs, il n'y a ni intérêt ni intrigue.

Une Princeſſe (c'eſt *Agathonice*), apparemment Françoiſe malgré ſon nom Grec, eſt, dans le temps des dernières guerres civiles, (ce ne peut être que celle de la Fronde) retirée dans un château où elle voit & reçoit très-peu de monde. Sa compagnie ſe trouve preſque abſolument bornée à celle d'un jeune Prince ſon frère, que l'on ne nomme pas, mais qu'on dépeint comme un eſprit fort médiocre, très-aiſé à ſéduire, & très-difficile à fixer.

Le Prince trouvant que la compagnie de ſa ſœur, abſolument ſeule, eſt trop ré-

duite, lui fait agréer la société d'une jeune veuve d'une noblesse médiocre, assez riche, mais n'étant point faite pour avoir l'honneur de s'allier à un Prince, assez jolie, mais très-coquette & très-intéressée. Cette Dame arrive chez la Princesse, conduite par un parent nommé le Comte d'*Hermenne*, bien fait, sage & aimable. Ainsi la société de la Princesse devient une espèce de partie quarrée, & l'on se doute bien que le Prince devient amoureux de la veuve; mais elle abuse de la foiblesse de celui-ci, reçoit de lui des présens considérables, & finit par prétendre à sa main. *Agathonice* empêche son frère d'avoir cette foiblesse, l'objet n'en étant pas digne. La veuve piquée, épouse un particulier qu'elle croit riche & est ruiné; elle devient malheureuse, & on ne la plaint pas; son jeune amant l'oublie & fait bien. Mais l'amour des deux autres Acteurs de la partie quarrée finit bien plus tragiquement. *Agathonice* devient amoureuse du Comte d'*Hermenne*; elle n'ose avouer sa passion, sentant bien qu'elle ne peut épouser un simple Gentilhomme, sur-tout ayant empêché son frère d'épouser une simple Demoiselle; de son côté

d'*Hermenne* eſt amoureux de la Princeſſe, à la fureur, mais n'oſe ſe déclarer par reſpect. *Agathonice* tombe malade, & meurt de la violence qu'elle s'eſt faite; & d'*Hermenne*, qui la voit expirer, meurt auſſi de déſeſpoir de ſa perte.

Des quatre perſonnages de ce Roman, le plus raiſonnable eſt le jeune Prince, qui n'eſt qu'un étourdi. Malheureux ceux qui pouſſent la délicateſſe des ſentimens juſques à en devenir la victime.

Agénor & Zulmé, Nancy & Paris, 1768, trois parties, en un petit volume, in-douze.

Ce Roman, dont nous ne connoiſſons pas l'Auteur, eſt tout-à-fait dans le genre paſtoral, genre naturellement aſſez froid & même fade; auſſi craignons-nous que ce petit morceau ne ſoit jugé tel, malgré l'agrément du ſtyle. L'hiſtoire principale, aſſez ſimple par elle-même, eſt coupée par trois épiſodes, qui, malheureuſement, paroiſſent fondus dans le même moule.

Dans un canton du Péloponèſe, très-agréable & très-fertile, étoit un joli hameau habité par des Bergers, entre leſquels on diſtinguoit *Palémon* & *Cloris*. Ce couple honnête & heureux, n'avoit, pour tout fruit de ſon union, qu'une fille, c'étoit la charmante *Zulmé*. Ils l'élevèrent avec un ſoin extrême; & dès qu'elle fut en âge de défendre un troupeau, ils lui en confièrent un, mais en lui recommandant bien ſérieuſement de garder ſon cœur auſſi bien que ſes moutons, & d'être en garde contre la ſéduc-

tion des Bergers. *Zulmé* le promit, & ne tarda pas à être dans le cas de ſe ſouvenir de ſa promeſſe. Le plus aimable Paſteur de la contrée, *Agénor*, en devint amoureux. Pendant quelque temps il ne lui parla que des yeux ; c'étoit un langage qu'elle n'entendoit point encore ; enſuite il voulut ſe haſarder à lui faire une déclaration ; elle en eut d'abord tant de peur, qu'elle s'enfuit. Elle revint cependant, & conſentit même à écouter *Agénor*, pourvu qu'il ne lui parlât plus d'amour. Il en fit la promeſſe, & il ne la tint guères ; ſeulement mit-il un peu plus de tournure dans ſes phraſes & dans ſes propos. Il s'apperçut que *Zulmé* ne ſavoit pas ſeulement qu'elle étoit belle ; ſes parens le lui avoient laiſſé ignorer. Il ne perdit aucune occaſion de lui apprendre qu'elle avoit des charmes ; & comme c'étoit la première fois qu'on le lui diſoit, la Bergère fut enchantée de ce compliment. Elle le rendit au Berger, en lui avouant, à ſon tour, qu'elle le trouvoit aimable. L'on juge que cet aveu fut reçu avec tranſport, & que le Berger demanda bientôt quelques preu-

ves de ce qu'on lui disoit de flatteur: on se garda bien de les lui accorder; on se fâcha même. Enfin *Zulmé* lui déclara qu'elle ne vouloit plus lui parler qu'après les fêtes de *Diane*, dont l'époque étoit prochaine. On célébroit ces fêtes par des exercices & des courses. Les jeunes gens du canton se disputoient les prix; c'étoient les vieillards qui les adjugeoient, & les plus aimables filles donnoient les couronnes. *Zulmé* fut choisie pour cette honorable fonction, & le vieillard *Osiris*, le plus sage & le plus respectable des habitans, fut mis à la tête des Juges, désigna, entre tous les jeunes gens, ceux qu'il croyoit pouvoir disputer le prix; mais il ne comprit point *Agénor* dans ce premier choix. Il ne le crut point assez fort, attendu son extrême jeunesse, & la délicatesse de ses traits. Le Berger fut au désespoir de n'être pas à portée de recevoir une couronne des mains de *Zulmé*. Il alla trouver *Osiris*, & le conjura, les larmes aux yeux, d'ajouter son nom à ceux qui étoient sur la liste. « Vous êtes encore bien foible, lui dit » le vieillard. L'amour me donnera des

» forces, répondit *Agénor*, car (s'il faut » vous l'avouer) je suis éperduement » amoureux de la Bergère qui doit ré- » compenser le vainqueur; puisque c'est » *Zulmé* qui donne le prix, il est à moi: » permettez-moi seulement de le dispu- » ter. Quoi! mon fils, vous êtes amou- » reux, répondit le vieillard; ah! vous » ne savez pas dans quel abyme l'amour » plonge ceux qui s'y livrent. Depuis » cinquante ans je pleure les maux que » m'a fait ce Dieu ingrat & perfide. Ve- » nez dans ma cabane, il faut que je » vous raconte mon histoire; je souhaite » qu'elle vous prémunisse contre des acci- » dens pareils aux miens ».

Histoire d'Ofris.

J'habitois un hameau de cette province, assez éloigné de celui où nous sommes. J'étois jeune, j'aimois une Bergère de mon âge, & je me flattois d'en être aimé: elle s'appeloit *Ismène*; elle étoit belle, & je la croyois sincère. J'avois un ami nommé *Alcandre*; je lui fis confidence de ma tendresse, & je lui

inſpirai ainſi le deſir d'être mon rival. Hélas ! il réuſſit à me ſupplanter ſans que je m'en doutaſſe. Dans le moment même où je me rendois au temple de l'Amour, dans l'eſpérance d'épouſer *Iſmène*, je la trouvai qui en revenoit avec *Alcandre* : ils étoient déjà unis. Tranſporté de fureur, je me jetai ſur mon perfide ami, & lui perçai le ſein. Mon infidelle maîtreſſe en mourut de douleur ; & moi déſeſpéré, pourſuivi par les furies, je m'éloignai de ma patrie, & je me retirai dans ce pays, où je vis en vrai miſanthrope, fuyant la compagnie des hommes, encore plus celle des femmes. Depuis cinquante ans, je ne peux encore penſer à mon aventure ſans frémir, ni la raconter ſans verſer des larmes.

Agénor ne fût point effrayé de cette hiſtoire : il continua à demander la permiſſion de courir, & l'obtint enfin.

La veille de la fête, ſe promenant aux environs du pâturage dans lequel *Zulmé* conduiſoit ordinairement ſon troupeau, il l'apperçut aſſiſe au pied d'un buiſſon, qui cauſoit avec une autre Bergère, ſon

amie, nommée *Arténice*. Il se plaça de l'autre côté du buisson pour les écouter, & il entendit *Arténice* qui se plaignoit à son tour des maux que lui avoit fait l'amour *. Elle étoit, comme *Osiris*, née dans une autre contrée. Elle y avoit eu pour amant un Berger qu'elle aimoit tendrement, & dont elle étoit chérie. Mais leur union fut troublée par un vieux & riche citoyen qui voulut l'enlever. Il gagna les parens de la belle, & le Berger ayant voulu s'opposer à l'enlèvement de sa maîtresse, fut tué. *Arténice* inconsolable, ne voulut jamais habiter la maison du barbare qui avoit fait périr son amant. Elle s'enfuit, & vint s'établir dans le hameau où demeuroit *Zulmé*, mais l'amour ne l'en tint pas quitte : *Arténice* avoit conçu une nouvelle passion pour un Berger nommé *Alcaste*, &, pour comble de malheur, elle s'appercevoit qu'elle n'en étoit point aimée.

Zulmé consola de son mieux la malheureuse *Arténice*.

* Histoire d'*Arténice*.

Le moment où devoient commencer les fêtes étant arrivé, elles furent célébrées; & elles durèrent trois jours, pendant lesquels on décerna trois prix différens. *Zulmé* ne voyoit qu'avec peine *Agénor* disputer celui de la course. Elle craignoit qu'il n'y succombât, mais ses craintes furent dissipées; il l'emporta, & fut couronné par sa maîtresse. Le canton entier applaudit à ce succès. Un seul Berger en fut jaloux; il s'appeloit *Mérisstène*. Il étoit naturellement envieux, & il aimoit *Zulmé*: il ne vit qu'avec fureur couronner son rival.

Le prix du second jour devoit être adjugé à celui qui résoudroit avec le plus d'esprit & de sentiment une question galante. *Agénor* remporta encore ce prix. Celui qui pouvoit le plus y prétendre après lui, étoit le jeune *Alcaste*. Le vainqueur, qui étoit son ami, pour le consoler un peu, apprit le soir à ce Berger qu'il étoit aimé d'*Arténice*, mais *Alcaste* parut fort insensible à cette nouvelle.

Le prix du troisième jour fut celui du chant. La vive passion d'*Agénor* pour

Zulmé, anima si bien sa voix, qu'il reçut encore des mains de sa belle une nouvelle couronne. La Bergère en étoit ravie au fond de son cœur, mais elle n'osa le témoigner, vu la défense que ses parens lui avoient faite d'écouter l'amour & les amans. Elle craignoit de leur laisser deviner ses sentimens pour *Agénor*. Il l'en pressa en vain; le Berger affligé s'en plaignit à son ami *Alcaste*. Ah! lui répondit celui-ci, vos maux ne sont rien en comparaison de ceux que j'ai éprouvés, écoutez mon histoire.

Histoire d'Alcaste.

J'ai perdu mes parens étant encore fort jeune, & je dois mon éducation au vieillard *Phorbas*, qui avoit un fils nommé *Philante*, & une fille nommée *Zémire*: je devins amoureux de celle-ci; j'en fus aimé; nous allions être unis; mais le bon *Phorbas* mourut, & sa mort retarda mon mariage. *Philante* pensa différemment de son père; & fondant ses espérances de fortune sur la beauté de sa sœur, il la mena à la ville prochai-

ne, où il voulut la marier à un riche citoyen. Dès que j'appris cette nouvelle, j'y courus, & je convins avec *Zémire* de l'enlever, & de la ramener au hameau. Nous étions en chemin pour nous y rendre, lorsque nous fûmes investis & attaqués par le barbare frère de ma maîtresse. Je fus blessé; & *Zémire* me croyant mort, expira de douleur. Hélas! je guéris; mais le jour m'étant devenu odieux, mes amis eurent bien de la peine à me sauver la vie que je voulois m'arracher, & je ne consentis à la conserver qu'à condition que je m'éloignerois de mon pays. Je partis donc, & vins habiter celui-ci; mais j'ai juré de n'aimer aucune autre Bergère que *Zémire*; je tiendrai parole; & quoique *Artémice* soit charmante, elle ne peut toucher mon cœur.

Alcaste avoit à peine fini son récit, que *Mériſtène* vint défier *Agénor*, & le força de combattre, pour décider qui des deux méritoit mieux *Zulmé*. *Agénor* n'hésita pas à disputer une si belle conquête. Quoiqu'en apparence il fût le plus foible, & que le combat fût une lutte,

selon l'usage des Bergers, *Mérisiène* fut vaincu : l'habit du vainqueur fut souillé de son sang. *Agénor* ayant laissé son rival sur l'arène, courut au hameau dans l'état où il se trouvoit. Le bruit du combat s'y étoit déjà répandu ; les habitans sortent de leurs maisons, entre autres *Palémon*, *Cloris* & *Zulmé*. Celle-ci voyant son amant couvert de sang, croit qu'il est blessé, & s'évanouit. Ses parens & ses amies ont de la peine à la faire revenir ; & ses inquiétudes découvrent le secret de son cœur. Elle ne peut plus cacher son amour pour *Agénor* ; elle le déclare, & épouse un amant si digne d'elle. Le jaloux *Mérisiène* meurt de ses blessures, & n'est regretté de personne.

Agiatis, *Reine de Sparte, ou les Guerres civiles des Lacédémoniens, sous les Rois* Agis & Léonidas, *Paris*, 1685, 2 *vol. in*-12.

L'Auteur de ce Roman, dont il n'y a que cette seule édition, eſt le Sieur *de Vaumorrière*, dont nous avons parlé, il y a long-temps, à l'occaſion du Roman de *Pharamond*, de *la Calprenède*, dont la continuation & la concluſion ſont de lui. Il eſt auſſi Auteur du Roman intitulé *le Grand Scipion*, en quatre volumes *in-octavo*; de *Diane de France*, Nouvelle Hiſtorique, & de l'*Hiſtoire de la Galanterie des Anciens*, deux volumes *in-douze*. Nous aurons occaſion de parler de tous ces Romans dans leur temps. Celui-ci eſt le dernier qu'ait publié l'Auteur. Il l'a dédié à Mademoiſelle *de Scudéry*; & ſon Épître Dédicatoire contient une Anecdote remarquable. Il y fait compliment à cette fille célèbre ſur ce que ſes Romans font un ſi grand bruit dans le monde, qu'ils ſont même connus dans l'Orient. *Un des Conſuls de la Nation Françoiſe dans le Levant*, (M. de Bonnecorſe, *Conſul à Seyde*) *a écrit*,

dit-il, *qu'un de vos Romans étoit traduit en Arabe.* Nous ſerions bien curieux de ſavoir quel eſt celui des Romans de Mademoiſelle *de Scudéry* qui a obtenu cet honneur. Quel qu'il ſoit, nous doutons qu'une pareille Traduction ait eu du ſuccès dans le Levant.

Vaumorrière eut, dans ſon temps, une ſorte de réputation, pour bien conduire & dénouer avec art un Roman. Il n'entroit pas autant dans les détails du cœur que Mademoiſelle *de Scudéry*; il n'étoit pas auſſi ſujet aux écarts que ſon maître, *la Calprenède*, mais ſon ſtyle eſt plus ſimple, & tout auſſi pur que le leur.

Il eſt difficile de faire un Extrait intéreſſant d'un Roman auſſi chargé de faits qu'*Agiatis*; nous allons, du moins, eſſayer d'en donner une idée. Pour y parvenir, il eſt abſolument néceſſaire de commencer par apprendre à nos Lecteurs quelle étoit la ſituation de Sparte ou Lacédémone, dans le temps où M. *de Vaumorrière* place la ſcène.

Le Gouvernement de cette ville & de ſon territoire, étoit vraiment ſingulier: c'étoit une République à laquelle *Licurgue* avoit, comme on le ſait, donné des loix

ſévères, mais qui commençoient à n'être plus auſſi rigoureuſement obſervées. Les véritables chefs étoient des Magiſtrats que l'on nommoit *Ephores*. Cependant Lacédémone avoit deux Rois qui deſcendoient de deux branches de la même Maiſon, laquelle faiſoit remonter ſon origine juſqu'à *Hercule*.

A l'époque où *Vaumorrière* place ſa ſcène, les deux Rois de Sparte s'appeloient, l'un *Agis*, quatrième du nom, l'autre *Léonidas*. Le premier ayant conçu le projet de faire revivre les loix de *Licurgue*, & de partager les biens également entre tous les citoyens, ſon Collègue s'y oppoſa; mais il eut du deſſous, & fut chaſſé de Lacédémone. On mit à ſa place *Cleombrote*, ſon couſin & ſon gendre. *Léonidas* ſe réfugia à Tygée; il y fut ſuivi par ſon fils *Cléomènes*, & ſa fille *Chélonise*, qui aima mieux s'attacher à ſon père dans le malheur, qu'à ſon époux ſur le trône.

Agis, devenu le plus puiſſant des deux Rois de Sparte, étoit amoureux d'*Agiatis*, fille de *Gilipe*, Prince de ſon ſang; mais celui-ci ne vouloit marier ſa fille qu'après

que les troubles ſeroient appaiſés ; & il la tint à l'écart juſqu'à ce moment. Cependant *Cléomènes*, fils de *Leonidas*, obtint de ſon père la permiſſion de voyager dans la Grèce, ſous un nom ſuppoſé. Il prit celui de *Thémiſtides* ; &, ſous la conduite d'un ſage Gouverneur, nommé *Xénare*, ſe rendit à Corinthe, où il fit connoiſſance avec un jeune homme aimable, nommé *Philiſtion*. Celui-ci, qui ignoroit l'état & la naiſſance de *Thémiſtides*, lui propoſa de s'attacher au Général de la ligue des *Achéens*, qui s'appeloit *Aratus*, s'étoit fait une grande réputation, & avoit été aſſez habile pour réunir la plupart des Grecs contre les Athéniens & les Etoliens. *Cléomènes* lui fut préſenté, trouva le vieux Général enthouſiaſmé d'une jeune & aimable Grecque, arrivée depuis peu à Corinthe ; on la nommoit *Cyléſire* : elle étoit ſi charmante, que la Grèce entière l'admiroit. *Aratus*, à ſon âge, n'avoit de prétention que celle d'adorer, avec reſpect, un ſi bel objet.

Mais entre les jeunes Princes qui ſervoient dans l'armée, quelques-uns avoient des vues plus ſérieuſes ſur la belle *Cylé-*

sire. De ce nombre étoit *Téléandre*, Prince d'*Erimante*, neveu d'*Aratus*. *Thémistides* se mit aussi sur les rangs; & pour faire sa cour, il remporta d'abord tous les prix des jeux *Isthmiques*, & fut couronné des mains de la belle *Cyléfire*. Il osa, en la remerciant du prix, lui témoigner quelque chose de sa passion. Il fut assez bien reçu pour espérer; mais sa naissance inconnue étoit un grand obstacle à la réussite de ses desseins. Cependant il avoit la satisfaction de voir ses rivaux, & sur-tout le Prince d'*Erimante*, vraiment maltraités.

Thémistides, en qualité d'Officier dans l'armée Achéenne, passa dans l'île d'Egine, qui étoit le rendez-vous général. Bientôt *Cyléfire* & *Lériane*, qu'on croyoit sa mère, y arrivèrent aussi. Elles devoient y rester en dépôt, tandis que l'armée marcheroit vers l'Attique; mais elles y furent exposées à la violence du Prince d'*Erimante*, qui voulut les enlever. Heureusement le projet de ce Prince fut découvert par *Thémistides*, qui fondant sur les ravisseurs, blessa dangereusement *Téléandre*; & quoique blessé lui-même, délivra sa mai-

reſſe, & la ramena à Paléniſa, village de l'iſle d'Egine, dans lequel leur demeure avoit été fixée. *Xenare*, Gouverneur de *Cléomènes*, ne ceſſoit de lui reprocher qu'il ne s'occupoit que d'une jeune inconnue, tandis que l'intérêt de ſa fortune demandoit qu'il cherchât la Princeſſe *Agiatis*, & qu'il tâchât de l'enlever à *Agis*, rival de ſon père. *Cléomènes* écouta peu ce reproche, & continua d'aimer *Cyléſire*. Il la déroba encore une ſeconde fois aux perſécutions du Prince d'*Ériane*; il fut encore bleſſé; & *Aratus* ayant enfin appris toutes ces tentatives, la réſiſtance qu'y apportoit toujours *Thémiſtides*, & ſoupçonnant que cet inconnu étoit d'accord avec la belle *Cyléſire*, parla à *Lériane*, pour éclaircir ſes ſoupçons. Les explications finirent par l'aveu que fit *Lériane*, qu'elle n'étoit point la mère de *Cyléſire*; mais que ſa prétendue fille étoit la véritable Princeſſe *Agiatis*, deſtinée au trône de Sparthe, qu'on avoit éloignée juſqu'à ce que les troubles de cette ville de Grèce fuſſent entièrement appaiſés.

Il n'étoit point étonnant, après cela, qu'*Agiatis* ne fût que très-médiocrement

flattée de l'amour du Prince d'*Erimante*; mais *Thémiſtides* n'y gagnoit encore rien, puiſqu'il paſſoit toujours pour un perſonnage inconnu ; il ne pouvoit pas être mis en comparaiſon avec le Roi de Lacédémone : *Cléomènes* ne s'étoit point découvert ; on ignoroit quel titre il pouvoit avoir pour diſputer un cœur à *Agis* ; & même en ſe découvrant, il n'eût été reconnu que pour le fils d'un Roi chaſſé de ſes États, ainſi il eût eu peu d'avantages ſur celui qui étoit reſté en poſſeſſion de ſa couronne. Dans la ſuite du Roman, des lettres interceptées, des confidences entendues par haſard, découvrent tout le myſtère. Mais un des derniers qui en eſt inſtruit, eſt *Cléomènes* lui-même. Son père, après l'avoir rappelé auprès de lui à Tigée, lui déclara qu'il vouloit lui faire épouſer la Princeſſe *Agiatis*, afin d'en priver *Agis*. *Cléomènes* rejeta bien loin cette propoſition de ſon père ; ſon cœur étoit rempli de l'idée de *Cyléſire*, & il ignoroit qu'elle fût la même qu'*Agiatis*. Loin donc de contribuer à l'enlèvement de cette Princeſſe, il ſe mit à la tête d'un détachement,

& la sauva, au moment que les gens de son père vouloient l'enlever. Ceux-ci le reconnoissant, s'écartèrent avec respect; & *Cléomènes* crut avoir fait un chef-d'œuvre, d'avoir délivré celle qu'on ne vouloit enlever que pour lui-même. De son côté, la fausse *Cyléfire* fit remercier le faux *Thémistides* de l'avoir délivrée des poursuites de *Cléomènes*. Elle partit pour Lacédémone, & y épousa *Agis*, regrettant pourtant toujours *Thémistides*. Celui-ci apprend que *Cyléfire* étoit à l'isle d'Egine; il croit que c'est sa maîtresse qui est retournée dans cette isle, & vole pour la rejoindre. Mais il se trompoit beaucoup. C'étoit la véritable *Cyléfire*, fille de *Lériane*, qui étoit à Egine. On peut juger quel fut le désespoir de *Cléomènes*, quand étant détrompé, il reconnut que c'étoit lui-même qui avoit livré sa maîtresse à son rival, & à l'ennemi de son père. Il se rend au camp d'*Aratus*, où l'on attendoit le Roi *Agis* & les Lacédémoniens. *Cléomènes*, toujours sous le nom de *Thémistides*, se signale contre les Etoliens, & fait prisonnier *Eurilas*, leur Général, Prince de Naupacte. Cette illustre capture est cause

que les Etoliens se joignent à la ligue Achéenne, & font la paix. *Agis* voyant que lui & ses Spartiates étoient inutiles pour la conquête de l'Etolie, retourne à Lacédémone : un sort cruel l'y attendoit. Le parti contraire au rétablissement des lois de *Licurgue*, avoit profité de son absence pour se soulever contre lui, & pour chasser *Cléombrote*, à la place duquel on avoit rappelé *Léonidas*. Celui-ci ne tarda pas, comme on peut le croire, à faire revenir auprès de lui son fils *Cléomènes*. Mais avant que ce Prince fut arrivé dans sa patrie, tout y étoit déjà pacifié, après plusieurs scènes funestes & sanglantes, & quelques traits d'héroïsme qui prouvèrent que l'esprit de *Licurgue* n'étoit pas encore absolument éteint à Sparte. *Cléombrote*, poursuivi par *Léonidas*, & chassé par le peuple, s'étoit réfugié dans le temple de *Diane*. On n'osa l'y attaquer ; & il passa quelque temps dans cet asyle. Son épouse *Héloniſe*, qui, lorsque *Léonidas* avoit été malheureux, avoit abandonné son mari pour le suivre, retourna dans ce moment, de son père à son époux. Ce bon procédé a, heureusement pour l'humanité, sou-

vent

vent été cité, & même quelquefois imité; malheureuſement il ne ſauva pas *Cléombrote*; car on trouva moyen, au bout de quelque temps, de l'attirer par ſurpriſe, hors du temple de *Diane*, & de le faire périr. Le ſort d'*Agis* fut auſſi funeſte & preſque ſemblable. Il s'étoit auſſi réfugié dans un temple. *Agiatis* l'y avoit ſuivi; mais un traître qui étoit revêtu de la ſuprême dignité d'Ephore, en perſuadant au Roi qu'il agiſſoit en ſa faveur, l'attira juſques dans la ville; & le faiſant paſſer devant la priſon, l'y pouſſa violemment, le condamna, ſans forme de procès, & le fit exécuter. *Agis* termina ſa vie en véritable Roi des Spartiates: il étoit digne de rétablir les loix de *Licurgue*, comme il en avoit le projet; & y eût réuſſi, ſi ces loix euſſent encore été praticables, plus de deux ſiècles après leur établiſſement, & lorſque les mœurs & la façon de penſer des autres États de la Grèce & du reſte du monde, étoient ſi fort changées.

Après la mort d'*Agis* & de *Cléombrote*, *Léonidas* n'eut plus d'ennemis. Non-ſeulement il reſta ſeul maître du trône de Sparte; mais il abaiſſa la puiſſance des Epho-

res, & fit punir celui qui avoit fait mourir le Roi *Agis*; ce fut à la ſollicitation d'*Agiatis* qu'il parut accorder cette grace; & la belle Reine, de ſon côté, parut ne ſe déterminer qu'à cette condition, à épouſer le Prince *Cléomènes*. Mais nos Lecteurs ſavent déjà qu'il devoit peu lui en coûter de régner une ſeconde fois avec celui qu'elle avoit tant aimé ſous le nom de *Thémiſtides*.

Chéloniſe ne voulant plus demeurer dans une ville d'où elle avoit vu ſucceſſivement bannir ſon père & ſon époux, épouſa *Téléandre*, Prince d'*Erimante*, neveu d'*Aratus*, & qui ſuccéda à ſon oncle, dans l'importante dignité de chef de la ligue Achéenne.

La véritable *Cyléſire* épouſa *Philiſtion*, favori du Roi *Cléomènes*, qui ſuccéda à ſon père *Léonidas*.

Aglaure, ou la Fée de la Forêt, Conte.

Cette Hiſtoriette n'exiſte, à ce que nous croyons, qu'en manuſcrit; nous n'en connoiſſons pas le véritable Auteur; l'on nous a dit que c'étoit une traduction, mais on ne ſait de quelle langue. Nous ſoupçonnons plutôt que c'eſt un ouvrage de ſociété, que quelqu'amant maltraité a compoſé, pour prouver à une Dame qu'il lui ſeroit toujours attaché, quelques rigueurs qu'il put eſſuyer de ſa part. Quoi qu'il en ſoit, croyant ce morceau abſolument neuf, & ne le jugeant pas indigne de trouver ici ſa place, nous l'employons, puiſque l'ordre alphabétique le fait tomber ſous notre main.

Je me promenois ces jours paſſés dans une forêt ſolitaire où je rêvois en liberté; je m'enfonçai inſenſiblement dans le plus épais du bois: lorſque, revenu de ma diſtraction, je voulus retrouver la route que j'avois quittée, jamais je ne pus y réuſſir. Après l'avoir long-temps cherchée en vain, je m'aſſis au pied d'un arbre; j'apperçus une femme d'une rare beauté,

qui conduiſoit un char traîné par quatre biches blanches. Elle reſſembloit à *Diane* pourſuivant quelques bêtes timides. Mon étonnement fut inexprimable lorſque je la vis venir à moi. Je lui demandai par quel haſard, ou plutôt par quel enchantement j'avois le bonheur de rencontrer une ſi aimable perſonne dans cette forêt. Si nous étions encore, lui dis-je, dans ces temps où un ſeul coup de baguette produiſoit des merveilles, je vous croirois une de ces charmantes Fées qui s'occupoient du plaiſir de faire du bien aux hommes. Quoi, me dit-elle, ſeriez-vous du nombre de ceux qui traitent de contes ridicules & d'imaginations puériles toutes les merveilles qu'on raconte de nous? On croiroit même, à votre étonnement, que vous doutez ſi ce que vous voyez & ce que vous entendez, n'eſt point un ſonge ou une illuſion : je veux vous guérir d'un préjugé ſi ridicule en vous apprenant la raiſon pour laquelle les merveilles n'arrivent plus comme autrefois, & ce qui empêche qu'on ne parle plus de nous parmi les hommes. Placez-vous à côté de moi, je vous conduirai dans mon

palais, & je vous inſtruirai de toutes ces grandes vérités, que juſques ici vous avez regardées comme de purs menſonges.

J'obéis à la Fée: nous partons; nous arrivons, en peu d'inſtans, auprès d'un rocher eſcarpé, qu'elle frappe d'un coup de baguette; il ſe partage, & je vois deux larges portes d'or qui s'ouvrent d'elles-mêmes. Nous les paſſons avec plus de viteſſe que l'éclair ne fend la nue; nous nous trouvons dans une grande allée d'orangers, dont les têtes étoient fleuries: au milieu couloit une rivière embaumée des fleurs qui y tomboient, à tous momens, & mille oiſeaux formoient à l'entour les plus charmans concerts. Au bout de cette orangerie merveilleuſe, on découvroit un château de criſtal de roche, dont on pouvoit à peine ſoutenir l'éclat. Nous paſſâmes ſur un pont d'argent maſſif, & nous entrâmes dans le palais, où, après avoir parcouru différens appartemens embellis par tout ce que l'art & la magnificence peuvent offrir aux yeux enchantés, nous arrivâmes dans une galerie pavée de

pierres précieuſes, de toutes couleurs : cependant ce qui attira le plus mon attention, ce furent des peintures telles qu'on n'en a jamais vu dans aucun pays. Je ne pouvois me laſſer de les admirer. C'étoit une galerie de portraits & de tableaux repréſentant les aventures des plus illuſtres Fées, l'hiſtoire du Roi *Mouton*, du *Serpentin Verd*, du *Nain Jaune*, celle du *Prince Babillard corrigé par l'amour*, & une infinité d'autres, toutes auſſi admirables.

Après avoir parcouru tout ce vaſte & magnifique palais, la Fée me conduiſit dans un ſallon où l'on avoit ſervi un ſomptueux repas. Des Nymphes jeunes, élégamment vêtues, chantoient les louanges de leurs maîtreſſes, & les combats livrés aux déteſtables Magiciens, leurs éternels ennemis. Le repas fini, nous paſſâmes dans un cabinet plus orné & plus charmant que tout ce que j'avois vu, où la Fée me força de m'aſſeoir auprès d'elle.

Je vous ai promis, me dit-elle, de vous apprendre pourquoi vous ne recevez plus ni ſecours ni bienfaits de nous

depuis long-temps. Sachez donc que dans ces temps heureux qui ne sont plus, régnoient la probité & l'honneur. Lorsque quelqu'un recevoit un bienfait, il n'en perdoit pas le souvenir. L'intérêt, le vil intérêt qui domine aujourd'hui, & qui rend les hommes si durs, si injustes & si vains, n'avoit pas corrompu le monde; aussi mettions-nous tout notre bonheur à prévenir les besoins des mortels. Nous découvrions même à ceux qui nous paroissoient aimer la vertu avec passion, les secrets admirables de notre art. Vous devez avoir lu les effets surprenans & bienfaisans de nos baguettes; nous ne cessions de produire par elles des enchantemens nouveaux pour plaire ou pour prévenir ceux qui avoient confiance en nous. Mais peu-à-peu ils se sont corrompus; ils ont voulu nous défier, nous égaler, ou nous mépriser; ils se sont élevés au-dessus de leur sphère; & à force de faire les esprits forts, ils ont traité tout ce qu'ils n'entendoient point de contes ridicules, & ont foulé aux pieds la vérité la plus frappante & la plus pure. Nous nous som-

mes lassés de leur ingratitude & de leur présomption ; mais dédaignant de nous venger de leurs prétendus outrages, nous avons cru les punir suffisamment, en les abandonnant à leur fol entêtement. Nous nous sommes retirées dans des palais invisibles pour tous ceux à qui nous n'en permettons pas l'entrée ; & là nous rions de leurs extravagances, sans nous soucier de leurs besoins.

Cependant je me suis apperçue que vous rêviez profondément, & que vous cherchiez la solitude. Votre air triste m'a intéressée ; je me suis senti émue pour vous ; & si vous m'avouez franchement la cause de votre tristesse, je dérogerai, en votre faveur, à la loi générale que nous nous sommes faite : parlez ; je peux vous soulager promptement..... Je suis pénétré de tant de bonté, lui dis-je ; mais que peut-on faire contre l'amour ? Vous aimez donc ? Helas ! oui, & j'aime une ingrate ; mes soins, mes transports, ma constance, mes vœux, mes promesses, rien ne peut la toucher, ni la vaincre. Elle est toujours sourde à mes plaintes ; j'ai essayé cent fois, mais en vain de me séparer d'elle, & de

l'oublier : un ſeul de ſes regards m'enflamme de nouveau, & m'enchaîne à ſes pieds ; j'oublie toutes ſes rigueurs dès que je la vois, & mon amour triomphe de mon dépit. Que je ſuis fâchée, reprit la Fée, de vous voir avec tant d'amour & de conſtance, victime de l'orgueil d'une ſimple mortelle ; mais c'eſt trop eſſuyer de mépris ; & je veux, malgré la haine que j'ai conçue contre toute votre eſpèce, vous rendre heureux. A ce diſcours, je crus que la Fée alloit m'offrir le ſecours de quelque philtre amoureux, pour attendrir ma belle en ma faveur, & je ſongeois déjà à l'en remercier ; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque *Aglaure* (c'étoit le nom de la Fée) me propoſa de demeurer avec elle. Vous jouirez, me dit-elle, ici, d'un bonheur inaltérable ; vous jouirez d'un éternel printemps ; on ne connoît dans mon palais ni les chagrins, ni les infirmités, ni la vieilleſſe. Le plaiſir y eſt toujours varié, toujours nouveau, & le repos y a des charmes qui ſont auſſi vifs que la jouiſſance. Je vous offre ma main : ces avances vous étonnent, je le vois, vous ignorez que les vices qui dé-

gradent les hommes, nous sont tout-à-fait étrangers, que nous avouons, sans rougir, la tendresse qu'on nous inspire, & que notre cœur éprouve à la vue de certains objets aimables; mais nous ne voulons point forcer les inclinations. Un aveu franc & libre nous plaît & nous charme; un refus ne nous offense pas. Parlez donc à cœur ouvert, & si votre passion s'oppose à l'offre que je vous fais, ne craignez rien d'*Aglaure*; je plaindrai votre aveuglement, & je vous ferai conduire au même lieu où je vous ai trouvé, ou par-tout ailleurs où vous voudrez aller. N'hésitez donc pas à parler.... Aimable Fée, lui dis-je, les Dieux même seroient jaloux du sort que vous m'offrez; j'en sens tout le prix; mais je préfère mon amour, tout malheureux qu'il est, aux plus grands avantages dont un mortel puisse jouir: pardonnez à ma sincérité & à ma foiblesse, je ne peux vivre un instant sans songer à l'objet de mon amour. Vous êtes à plaindre, reprit *Aglaure*; vous connoissez les maux dont vous êtes menacé, & vous n'avez pas assez d'empire sur vous même pour devenir le plus heureux des mortels.

Je ne ſaurois comprendre comment une ſimple créature....., Ah ! grande Fée, lui dis-je, ſi vous la connoiſſiez, vous ceſſeriez d'être ſurpriſe ; l'on ne vit jamais tant de charmes enſemble. La modeſtie brille dans ſes beaux yeux, un air noble & doux, des manières engageantes, un ſon de voix gracieux & tendre la font aimer de quiconque la voit. Son eſprit ſurpaſſe encore les graces que la nature a prodiguées ſur toute ſa perſonne. Elle eſt belle, elle eſt touchante ; elle m'a ravi, m'a ſéduit, & quoique inſenſible à mes vœux, elle me paroît encore cent fois plus belle que je ne ſuis amoureux. Quel ſeroit mon bonheur, divine *Aglaure*, ſi je pouvois mériter un jour ſa tendreſſe ! Peut-être que ma conſtance, mes ſoins, mon empreſſement à lui plaire, pourront à la fin toucher ſon cœur, & la rendre ſenſible à ma paſſion. Que je vous plains, reprit *Aglaure* ! Connoiſſez mieux les femmes. Quand on a cherché le moyen de s'en faire aimer, ſans avoir pu y réuſſir, on ne leur reſte pas indifférent, on leur déplaît par tout ce qui devroit les toucher : ſoins, tendreſſe, cadeaux, tout les cho-

que, tout leur devient à charge, & les éloigne de plus en plus. S'il y a un moyen de s'en faire aimer, c'eſt de leur inſpirer de la jalouſie; alors la préférence que l'on paroît donner à une autre beauté, fait quelquefois ſouffrir l'amour-propre de celle qui ſe croit oubliée; elle en devient moins fière & moins dédaigneuſe: enfin ſi l'on n'en voit gueres dont le choix ſoit fixé par la raiſon, ou formé par la reconnoiſſance, combien d'amans préférés ne doivent leur bonheur qu'aux caprices de leurs maîtreſſes. Ce que je vous dis-là des femmes, vous paroît outré, parce que vous avez encore peu d'expérience. Comme les exemples rendent les choſes plus ſenſibles, je veux vous conter l'hiſtoire du *Prince de l'Iſle Verte*, qui vous convaincra beaucoup mieux que tout ce que je pourrois vous dire de plus.

Hiſtoire du Prince de l'Iſle Verte.

Il y a dans les Indes une iſle appelée *l'Iſle Verte*, à cauſe qu'elle eſt remplie de prairies & d'arbres toujours verdoyans. L'hiver ne ſe fait point ſentir dans cet heureux climat : les fleurs & les fruits s'y ſuccèdent tour à tour, ſans interruption : les habitans y ſont tous bien faits, & d'une beauté accomplie ; ils vivent en paix, & dédaignent la gloire des armes : ils ſont pourtant braves, lorſqu'il eſt queſtion de défendre leurs poſſeſſions, ou de protéger leurs Alliés opprimés. Un de mes parens régnoit autrefois ſur ce peuple. Je ne vous en ferai pas l'éloge ici ; je vous dirai ſeulement que la couronne lui fut décernée unanimement par la nation aſſemblée ; car telle eſt la loi du pays ; c'eſt toujours le mérite & la valeur qui y ſont couronnés. Celui dont je vous parle, fut adoré de ſes peuples ; il méritoit réellement la réputation qu'il s'étoit acquiſe ; car il étoit doué de toutes les vertus qui honorent l'humanité. Ce grand Prince épouſa, peu

de temps après son couronnement, la Princesse *Féliciane*, fille d'un Roi, son vassal. Au bout d'une année, il en eût un fils. On m'invita à assister aux couches de la Reine; je m'y rendis avec empressement, accompagnée de deux Fées, mes amies. Nous nommâmes le jeune Prince, *Almanzor*, & nous le douâmes de toutes les qualités & de toutes les vertus qui pouvoient l'égaler à son père. A dix lieues de *l'Isle Verte*, règnoit un autre Prince qui eût en même temps une fille si charmante, qu'elle fut nommée la Princesse *Merveille*. Son Royaume s'appeloit *l'Isle des Fleurs*. Le Roi de *l'Isle Verte* fit demander en mariage *Merveille*, pour son fils, elle lui fut accordée, & la jeune Princesse partit aussitôt; car c'étoit l'usage d'élever ensemble les enfans qu'on destinoit à être unis, afin qu'ils pussent connoître leurs inclinations. La Reine *Féliciane* conçut toute la tendresse imaginable pour elle, dès le premier instant qu'elle la vit, & se chargea elle-même de son éducation. Ses soins furent bien récompensés. *Merveille* faisoit des progrès étonnans dans ses études; son esprit étoit aussi formé,

à l'âge de six ans, que celui des autres enfans peut l'être à douze. Sa beauté crût encore avec l'âge; mais elle étoit un peu trop indifférente & trop fière: on espéroit que la raison la feroit changer. Le Prince *Almanſor* avoit un caractère tout opposé. Il étoit d'une affabilité qui charmoit tout le monde; il témoignoit à sa chère *Merveille* tout l'attachement que l'on pouvoit attendre d'un cœur généreux & sensible. Il la prévenoit dans tout ce qui pouvoit lui plaire, & inventoit chaque jour pour elle quelque amusement nouveau. Je me plaisois à lui envoyer des bagatelles capables de le réjouir: tantôt c'étoit des marionettes qui chantoient & dansoient parfaitement, tantôt un petit chien renfermé dans une noix, quelquefois un carosse traîné par six chevaux plus petits que des souris. Quelque plaisir que lui fissent ces bijoux; il ne les gardoit pas un instant, il les portoit à sa Princesse. Mais *Almanſor* avoit beau faire, toutes ses prévenances n'opéroient aucun changement sur l'esprit & sur l'humeur dédaigneuse & altière de *Merveille*. Elle recevoit tous les présens, même ceux qui pouvoient l'amu-

ser le plus, avec une indifférence qui révoltoit; n'avoit aucune attention pour *Almanſor*, & le voyoit comme un étranger. On lui repréſentoit tous les jours qu'elle devoit au Prince de la reconnoiſſance; & que puiſqu'elle étoit deſtinée à être ſon épouſe, elle devoit s'empreſſer à lui plaire. Ni les conſeils de ſes parens, ni les prières & l'empreſſement du Prince ne purent la changer. Cependant l'amour d'*Almanſor* faiſoit chaque jour de nouveaux progrès. A peine eût-il atteint ſa ſeizième année, qu'il fit publier un tournoi, dans lequel il offroit de ſoutenir, envers & contre tous que *Merveille* étoit la plus belle perſonne de la terre. Pluſieurs braves Chevaliers accoururent de toutes parts pour défendre contre lui la beauté de leurs maîtreſſes; il les vainquit tous; enfin il en arriva un, nommé *Abutaleb*, fils de *Zabaim*, ſavant Magicien, mais le plus barbare de tous ceux de ſon eſpèce, qui s'étoit emparé d'un vaſte & ſuperbe Empire, après en avoir maſſacré le légitime Souverain avec toute ſa race. *Abutaleb*, qui reſſembloit parfaitement à ſon père par la méchanceté, ne parut

point dans l'*Isle Verte* pour y soutenir les charmes de quelque Princesse. Il avoit été, jusqu'à ce moment, insensible à l'amour : mais ayant envie de voyager, il profitoit de l'occasion du tournoi. Aussitôt qu'il vit *Merveille*, frappé de sa beauté, il en devint amoureux éperduement. Il voulut combattre le Prince, moins pour lui disputer ce qu'il soutenoit, que pour le punir de ce qu'il avoit adoré avant lui la Princesse *Merveille*, se croyant seul digne de l'aimer. *Abutaleb* étoit brave, malgré ses mauvaises qualités ; mais son orgueil étoit encore plus grand que sa valeur. Il entra dans la place où se faisoient les courses ; il vit plusieurs Chevaliers déjà vaincus par *Almanzor*. Il en parut charmé, tant il avoit bonne opinion de son adresse & de son courage. Il regardoit comme un heureux hasard l'occasion de combattre le jeune Prince ; il se présente avec grace, & soutient la première attaque sans être ébranlé ; mais à la seconde course, il est renversé par *Almanzor*. Aucun Chevalier n'osa plus se mesurer avec le vainqueur. Resté maître de la lice, il courut déposer sa lance aux pieds

de *Merveille*, qui parut sensible à cet honneur; mais ce n'étoit qu'un mouvement de vanité; son cœur n'y avoit aucune part. *Abutaleb*, furieux de son humiliation, s'étoit retiré brusquement, & songeoit à la vengeance. Il appele son père à grands cris: « Seigneur, lui dit-il, je viens » d'être vaincu par *Almanzor*, & je suis » enflammé par la plus belle Princesse du » monde; j'ai recours à votre puissance, » pour me venger de l'un, & pour obtenir » l'autre. Elle est promise à un jeune té- » méraire qui l'aime éperduement; pro- » curez-moi les moyens de l'enlever, & » satisfaites tout à la fois mon amour & » mon courroux. » Le Magicien *Zabaim* approuva le projet d'*Abutaleb*; & la nuit de cette même journée, qui avoit été si glorieuse à *Merveille*, fut choisie pour son enlèvement.

Le Magicien endormit par ses enchantemens la garde du Palais, & toutes les femmes de la Princesse; il la toucha de sa baguette, afin qu'elle ne pût s'éveiller, & la plaçant ensuite dans un char, prit avec elle & son fils le chemin du Royaume des Montagnes (c'étoit le nom des États

usurpés par ce redoutable Magicien). Le charme duroit encore lorsqu'ils arrivèrent dans leur Palais. Mais à peine *Merveille* y fut-elle entrée, que le féroce *Abutaleb* sentit une puissance secrette qui le forçoit à s'en éloigner. C'étoit un anneau constellé que j'avois donné autrefois à la Princesse, sachant déjà qu'elle étoit réservée à de cruels outrages. Cet anneau merveilleux avoit la double vertu d'empêcher qu'on ne pût arracher à la personne qui le portoit, la plus légère faveur sans son consentement, ni lui ôter l'anneau par aucun moyen.

Le Prince des Montagnes voyant donc qu'un pouvoir invisible le saisissoit de crainte & de respect pour la Princesse, prit le parti de se retirer dans un autre appartement, en attendant qu'elle se réveillât. Lorsque *Merveille* ouvrit les yeux, elle fut si étonnée du lieu où elle se trouvoit, que, pendant long-tems, elle crut rêver. En vain elle appela ses femmes; aucune ne parut. *Abutaleb* se présente enfin, & lui dit, jeune & aimable Princesse, rassurez-vous, & cessez d'appeler des personnes qui ne peuvent vous en-

tendre. Hier vous étiez dans le Palais du Roi de l'Isle-Verte; vous embellissez aujourd'hui celui de mon père. L'amour m'a fait employer l'art des enchantemens pour vous attirer ici; mais je ne prétends y devenir heureux que par vos bontés. Vous voyez à vos pieds le plus soumis des Amans; le vaste Empire des Montagnes appartient à mon père; acceptez avec ma main la couronne qui m'attend; songez que votre bonheur dépend du mien.

Ce discours acheva de jeter l'épouvante dans le cœur de *Merveille*; elle ne répondit que par des cris & des gémissemens, demandant, ou qu'on lui donnât la mort, ou qu'on la remit au lieu d'où on l'avoit enlevée. *Abutaleb*, pour la gagner & l'adoucir, employa de nouveau les soumissions & les prières: toujours rebuté, il en vint enfin aux menaces; & ce fut alors que *Merveille* éclata. Elle jura que tant qu'elle habiteroit son affreux Palais, sa haine pour lui augmenteroit à chaque instant. Le féroce *Abutaleb* ne pouvant plus, ni se contenir, ni satisfaire sa fureur, sortit les yeux étincelans, & alla faire part au cruel *Zabaim*, de ses nouveaux cha-

grins. Je vous ai ſupplié de me faire obtenir *Merveille*, lui dit-il, je vous conjure maintenant de me venger d'elle; qu'elle éprouve tout ce que peut votre colère; plus vous l'affligerez, plus je me croirai heureux. Cette prière eut un ſuccès horrible : jamais l'Enfer n'inventa ſupplice égal à celui que promit à la rage de ſon fils, l'atroce Magicien; & je tremble au moment d'en retracer l'image.

Une fois l'année, le Tyran des Montagnes, pour réuſſir à une opération magique dont il étoit l'inventeur, enlevoit par toute la terre le plus grand nombre de belles perſonnes qu'il pouvoit rencontrer. Pluſieurs Magiciens s'aſſembloient chez lui. On choiſiſſoit celle dont la beauté étoit la plus parfaite; & après l'avoir louée d'une vîteſſe égale à celle d'une flèche, les barbares l'abandonnoient à la pourſuite de leurs chiens. Cette chaſſe exécrable ſe faiſoit à la lueur des flambeaux, parce qu'ils euſſent craint peut-être que l'éclat du Soleil & du jour n'eût éclairé leur forfait. Lorſque la Demoiſelle étoit ſaiſie par les chiens, & miſe en piè-

ces, on brûloit ſes membres, & l'on mêloit ſes cendres avec celles de pluſieurs plantes venimeuſes, dont l'effet étoit ſi prompt & ſi terrible, qu'elles euſſent pu produire en un inſtant, d'un bout de la terre à l'autre, un déluge de calamités.

Tel fut le genre de mort auquel *Zobaim* abandonna l'infortunée *Merveille*. Au milieu de la nuit, il prévint ſon fils qu'il lanceroit la Princeſſe, & que la chaſſe commenceroit à une heure. *Abutaleb* crut qu'en avertiſſant *Merveille* du ſort qu'on lui deſtinoit, ſon courage ſe laiſſeroit ébranler. Mais *Merveille* n'en fut point épouvantée; & avec la tranquillité froide de quelqu'un qui a pris ſon parti, elle l'aſſura que le plus cruel de ſes ſupplices, n'égaleroit jamais celui de le voir. Il ſortit avec autant d'étonnement que de courroux, & alla trouver les Magiciens, dans l'eſpoir d'aſſouvir ſa rage par le ſpectacle dont il alloit jouir. Il ſe flattoit encore qu'au dernier moment, la Princeſſe effrayée, changeroit de ſentiment; & il ſe repaiſſoit de cette idée. En effet, à peine *Merveille* fut-elle ſeule

qu'une foule de pensées désespérantes se présenta à elle, avec l'image de la mort, & l'horreur qui devoit accompagner un pareil supplice. Au milieu de ces angoisses, le tendre *Almanzor* s'offrit à son imagination. Elle se rappeloit son adresse, son courage, & les victoires qu'il avoit remportées pour elle. Pour la première fois elle desira sa présence; mais comment espérer de le voir paroître dans un éloignement de deux mille lieues? . . . . . Déjà la nuit étoit avancée, on entendoit au loin le bruit des cors & l'aboiement des chiens; de toutes parts on voyoit arriver des Magiciens fendant les airs, les uns sur des chars traînés par des vautours, d'autres portés sur des griffons. Dès qu'ils furent descendus, *Zabaim* leur faisoit monter un superbe courtier. Enfin, quand tous furent arrivés, il ordonna qu'on menât la victime. Lui-même accompagné de son fils *Abutaleb*, voulut conduire la troupe infernale; sa meutte nombreuse le devançoit; & au bruit de cent cors, ils arrivèrent à la forêt noire où la Princesse *Meryeille* alloit être sacrifiée.

Pendant ces affreux préparatifs la Cour

de l'Isle Verte étoit dans la douleur. L'enlevement de *Merveille* y avoit consterné les esprits; mais sur-tout rien n'égaloit le désespoir d'*Almanzor*. Il se seroit donné la mort cent fois si l'espérance de pouvoir la secourir ne fût venue le ranimer. Heureusement que j'avois envoyé ce jour-là un pigeon doué d'intelligence pour féliciter *Almanzor* sur sa victoire. L'oiseau ayant appris l'enlevement de la Princesse, ne douta pas un moment qu'*Abutaleb* n'en fût l'auteur. Il vola droit au palais de *Zabaïm*, où il vit les préparatifs de la chasse; & revint sur le champ m'instruire de tout ce qui se passoit. Je fis atteler aussi-tôt mes cignes, & je partis pour l'Isle Verte, où je trouvai le malheureux Prince qui se désoloit. Il embrassa mes genoux, & répétant mille fois le nom de sa chère *Merveille*, me la demanda avec des larmes si abondantes, que le barbare *Zabaïm* lui-même eût été ému de pitié. Je le consolai, & lui promis d'arracher la Princesse des mains de ses bourreaux. Mon cher *Almanzor*, lui dis-je, voilà une épée; tenez la nue dans la

main,

main, dès que vous ſerez hors des Etats du Roi votre père. Elle a le don de préſerver de tout enchantement, & doit vous guider au lieu où eſt la Princeſſe. En même-temps je fis monter *Almanzor* ſur mon char attelé de cignes, & il fendit l'air avec la rapidité de l'éclair. En moins d'un quart-d'heure le Prince de l'Iſle Verte ſe trouva au-deſſus de la Forêt Noire. Les cignes s'abattirent dans un vaſte eſpace entouré d'arbres, où les Magiciens étoient déjà tous aſſemblés avec leurs meutes. *Merveille* venoit d'y arriver, & l'on ſe préparoit à lui arracher ſes habits pour la livrer aux animaux dévorans. Les Magiciens ſurpris de voir paroître un inconnu au milieu de leur cercle, dont ils croyoient avoir rendu l'entrée inacceſſible, voulurent oppoſer aux efforts d'*Almanzor* la force de leurs conjurations; mais *Zabaim* reconnoiſſant bientôt que ſon ennemi étoit ſoutenu par une puiſſance ſupérieure à la ſienne, frappa la Princeſſe de ſa baguette; à l'inſtant elle s'enfonça dans la terre: ſur un ſecond ſigne la troupe infernale diſparut.

Abutaleb n'étant encore initié dans aucun des secrets de son père, ne pouvoit ni se rendre invisible, ni retourner comme eux au palais par le chemin des airs. Il resta seul; *Almanzor* au désespoir, fondit sur lui: le fils de *Zahaim* le reçut avec fureur; ils se portèrent l'un & l'autre des coups terribles; mais enfin *Almanzor*, animé par la colère & par l'amour, fendit la tête d'*Abutaleb*, & l'étendit à ses pieds.

A peine le coupable eût-il perdu la vie, que l'épée invincible tourna avec violence dans la main du fils de *Féliciane*; il remonta promptement sur son char, & guidant les cygnes, d'après les différens mouvemens de l'épée, il arriva au milieu d'une affreuse montagne, dont la cime se perdoit dans les nues. A mi-côte s'élevoit un vaste édifice que *Zahaim* avoit construit pour y tenir renfermées les belles personnes qu'il enlevoit. Ce château, dont l'aspect imprimoit la terreur, étoit d'acier rembruni, entouré d'un lac profond d'une eau noire & bourbeuse. Les plus cruels supplices étoient représentés sur les murs

De larges portes de fer en défendoient l'entrée ; & il falloit tout le courage & tout l'amour du généreux *Almanzor* pour ne pas être saisi d'effroi à l'aspect terrible de ce séjour. Cependant les cygnes ayant traversé le lac, *Almanzor*, impatient de délivrer la Princesse, s'élança du char ; & avec sa seule épée, brisa ces portes terribles, aussi facilement que si elles n'eussent été que de verre. Deux lions énormes se jetèrent sur lui, il les tua ; deux dragons qui leur succédèrent, eurent le même sort. Enfin son épée le guida dans le palais immense du terrible Magicien. Il traversa de longues galeries, sombres & désertes, qui le conduisirent à l'entrée d'un souterrain, dont la profondeur étoit de niveau avec le pied de la montagne. Une porte basse & étroite, mais épaisse, & traversée de cent barres de fer en fermoit le passage : il l'abattit avec la même facilité que les premières, & descendit un escalier de marbre noir qui menoit au souterrain. Il arriva au lieu où étoit *Merveille*, il la reconnut, à la lumière d'une escarboucle qu'il portoit à son doigt. Il

la trouva plongée dans un ſommeil magique, c'étoit l'uſage de *Zabaim*, d'enchanter ainſi les victimes de ſon art infernal, dans la crainte que le déſeſpoir ne leur fit perdre la vie, ou que du moins leur beauté n'en fut altérée. *Almanzor* la toucha de ſon épée; & le charme ceſſa. Le Prince enchanté de revoir ſa chère *Merveille*, ſe précipite avec tranſport à ſes genoux, & veut lui raconter tout ce qu'il a fait pour elle. Mais tout-à-coup la parole expire ſur ſes lèvres; & les yeux de la Princeſſe ſe referment. Il ſent qu'il eſt immobile, & s'apperçoit que ſon épée lui manque. Il la cherche des yeux, & ne la voit plus. Dans ſon ivreſſe, elle lui étoit échappée; & *Zabaim* qui s'étoit rendu inviſible pour le ſurprendre, s'en étoit emparé. Le Magicien éprouvoit déjà une partie des chagrins dont il avoit accablé tant de Rois. Il venoit d'apprendre que ſon fils avoit été tué par *Almanzor*. Mais le voyant déſarmé, l'eſpoir de la vengeance ſoulagea ſa douleur. Il ſe fait connoître; & jetant ſur le fils de *Féliciane* un regard

plus effrayant que la foudre : « Malheu-
» reux, lui dit-il, mon fils n'eſt plus,
» & ta maîtreſſe vit encore. N'attends pas
» que je te tue aujourd'hui ; ma ven-
» geance eſt lente, mais épouvantable ;
» le ſupplice de *Merveille* & le tien ne
» ſont que retardés. Cette nuit même, tu
» ſeras le plus cruel de ſes bourreaux.
» Parle maintenant ſi tu l'oſes ; parle,
» tu le peux ; & je le veux. Ah ! s'écria
» *Almanzor*, qu'oſes-tu me prédire ? Tu
» dis que je tremperai mes mains dans
» le ſang de *Merveille*, moi qui ſuis prêt
» à verſer le mien pour la défendre contre
» toi ? Ah ! invente, ſi tu peux, quelque
» tourment inconnu même aux enfers,
» je me livre à toute ta rage ; mais per-
» mets à une innocente Princeſſe de jouir
» de la vie. Non, dit le Magicien, ma
» vengeance ne peut être complette qu'en
» te forçant à immoler ce que tu as de
» plus cher au monde. J'ai invité mes
» amis à ſe raſſembler ici, pour leur
» donner ce nouveau ſpectacle ; tu dois
» y jouer le rôle le plus effrayant. Ah !
» qu'il aura pour moi de charmes. »

J'avois prévu, pour ainsi dire, le malheur d'*Almanzor*, continua la Fée; la jeunesse & l'amour sont capables de faire commettre des fautes souvent inépariables, & qui, presque toujours, troublent le repos dont on auroit joui le reste de la vie. Le secours que j'avois donné au Prince de l'Isle-Verte, ne me rassuroit pas; je craignois qu'il n'arrivât quelque nouveau malheur à *Merveille* & à son Amant. J'employai donc tous mes secrets & toute ma vigilance pour découvrir ce qu'on tramoit dans l'Empire des Montagnes contre ces jeunes infortunés. Je vis tout-à-coup dans mon miroir magique, l'épée d'*Almanzor* tomber de ses mains & passer dans celles de *Zabaim*. A l'instant mon miroir se cassa en mille pièces, ce qui n'arrive jamais que quand la personne pour laquelle nous nous intéressons, est menacée des plus affreux périls. Je partis sur le champ, munie de toutes les choses dont je prévoyois que je pourrois avoir besoin; & malgré les nouvelles précautions qu'avoit prises le Magicien pour fortifier son Palais, dans la crainte que quelque puis-

ſance ſupérieure ne vînt au ſecours du Prince & de la Princeſſe, je n'eus pas de peine à m'en ouvrir l'entrée. Je pénétrai dans les priſons ſouterraines avec la vîteſſe d'un trait; je fis ceſſer le ſommeil de la Princeſſe; je rompis le charme qui rendoit le Prince immobile; & la pitié m'alloit faire déſenchanter toutes les malheureuſes beautés qui étoient comme enſevelies ſous ces voûtes profondes, lorſque j'entendis le Magicien arriver avec toute ſa troupe. Alors je m'élevai du fond de l'abîme, & je parus dans les airs, au milieu d'eux. Ils prirent la fuite à ma vue; ils ſavoient combien le pouvoir d'une Fée ſurpaſſoit le leur. *Zabaim* ſeul oſa ſoutenir ma préſence; & la fureur le tranſportoit à tel point, qu'il eut l'audace de m'attaquer. Nous eumes recours au feu; les flammes ſont les armes ordinaires des Fées & des Magiciens, lorſqu'ils en viennent aux mains. Il fut bientôt réduit en cendres, malgré tous les efforts de ſon art.

Auſſitôt que la mort du Tyran fut ſçue, tous ſes Sujets vinrent en foule me remer-

cier de les avoir délivrés de cet odieux Prince. Ils me supplièrent de leur donner un Roi; je leur proposai *Almanzor*, qu'ils acceptèrent unanimement. Il ne lui manquoit plus pour être heureux, que d'être uni avec *Merveille*. Mais bien loin de songer à le payer de tant de services, elle vint me trouver pour me prier de la conduire chez le Roi son père, en m'assurant sincèrement qu'elle ne pouvoit aimer son libérateur, quoiqu'elle lui dût tant de reconnoissance; elle ajouta que *le cœur se donnoit par inclination & non par devoir.* Je fus si étonnée du sang-froid de *Merveille*, que je ne cherchai aucun moyen pour la détourner de son dessein. Je lui promis de la faire partir le lendemain, selon ses desirs. Je travaillai ensuite à guérir le Prince d'une passion si malheureuse; je lui fis boire de l'eau de la fontaine de *Merlin*, sans qu'il s'en doutât. Les charmes de la Princesse s'effacèrent bientôt de son esprit; & il oublia même qu'il l'avoit aimée. Le lendemain, je fis partir *Merveille*, en l'assurant qu'elle se repentiroit un jour, mais trop tard, de

son ingratitude. Cela arriva comme je l'avois prédit; car, après avoir dédaigné *mille* Amans, elle devint enfin sensible pour un Prince de sa Cour, qui, bien loin de partager sa tendresse, lui fit sentir amèrement que le tems où l'on peut plaire étoit passé pour elle. Cette fière Princesse qui avoit vu tant de Rois à ses pieds, & qui se voyoit réduite alors à faire des avances inutiles, en mourut de dépit, regrettant en vain mille fois le fidèle & constant *Almanzor*.

Je délivrai cependant toutes les belles personnes que *Zabaim* avoit enlevées. Je rendis la montagne le séjour du monde le *plus* délicieux; & à la place de cet horrible Château d'acier, détruit par un coup de ma baguette, j'élevai un superbe Palais que je décorai des portraits des plus belles femmes qui existoient dans le monde. Cette collection d'images charmantes, étoit si parfaite & si variée, qu'elle pouvoit intéresser l'âme la plus insensible. J'y conduisis le nouveau Roi des Montagnes, pour essayer de remplir le vuide que l'oubli de *Merveille* avoit fait dans son cœur.

Le Prince vit un grand nombre de ces portraits ſans la moindre impreſſion; mais enfin il apperçut celui de la Reine des *Iſles fortunées*, & éprouva la même agitation que la vue de la Princeſſe *Merveille* lui avoit ſi ſouvent fait reſſentir. Il en devint éperduement amoureux. *Almanzor* s'empreſſa d'aller à ſa Cour, eſpérant la trouver encore plus belle qu'elle ne l'avoit paru en peinture. Il ne fut point trompé dans ſon attente, une même ſympathie agit heureuſement ſur la Reine en ſa faveur; & j'eus enfin la ſatisfaction de les voir, au bout de quelques jours, unir leurs cœurs & leurs couronnes.

Vous voyez, me dit la Fée, par l'Hiſtoire que je viens de vous raconter, combien peu la conſtance & les ſervices ont de pouvoir ſur le cœur d'une femme à qui l'on ne plaît point? Que cet exemple vous ſoit utile; préférez un bien ſolide à un amour qui ne peut que vous être funeſte. « Non, divine Fée, lui répondis-je, je » n'imiterai point le changement d'*Al*» *manzor*: peut-être que ſi ce Prince ne

» ſe fût point laſſé de rendre ſes ſoins à la » belle *Merveille*, il en auroit reçu enfin » la récompenſe ; plus conſtant que lui, » je ſerai plus heureux : un cœur réſiſte » en vain ; tôt ou tard il devient la con- » quête d'un véritable Amant ; mais quel » que ſoit le prix réſervé à mon amour, » je ſens qu'il ne peut finir qu'avec ma » vie ».

Aglaure, jugeant à ce diſcours que rien au monde ne pourroit me faire oublier l'objet de ma tendreſſe, ne ſongea plus à me remettre ſous les yeux les brillans avantages dont elle eût récompenſé mon inconſtance : elle ſentit que tous ſes efforts ſeroient inutiles ; & bien loin d'en témoigner du dépit, elle me dit que j'étois libre de retourner aux lieux où elle m'avoit rencontré, & qu'elle me ſouhaitoit une félicité égale à ma conſtance. Je pris congé d'elle en l'aſſurant que je conſerverois une reconnoiſſance éternelle de ſes bontés. Je montai dans un char ; & dans un inſtant je me retrouvai au même endroit de la forêt où je m'étois égaré quelques heures auparavant. Je me rendis

ſur le champ chez moi ; mon premier ſoin a été de vous faire part de cette aventure, en vous aſſurant que je ne me repentirai jamais d'avoir refuſé les offres d'*Aglaure*.

On ſe doute bien que ce Conte eſt un ouvrage de Société ; il doit avoir réuſſi, du moins dans le cercle pour lequel il a été compoſé, & auprès de la perſonne ſans doute ; aimable & fière, à laquelle il étoit particulièrement adreſſé.

Agnès de Bourgogne, *Nouvelle hiſtorique, Paris*, 1680, 1 *vol. in*-12.

Tel eſt le titre d'un Roman que nous trouvons rapporté dans l'ancienne *Bibliothèque des Romans* de l'Abbé *Lenglet*; mais c'eſt tout ce que nous en avons pu apprendre: nous n'avons pu nous procurer l'ouvrage, & nous ignorons abſolument quel en eſt l'Auteur. Si quelqu'un poſsède ce Roman, il nous fera plaiſir de nous le communiquer. Si nous ne pouvons parvenir à le trouver, nous aurons lieu de croire que ce n'eſt que par l'effet d'un mal-entendu que l'Abbé *Lenglet* a placé ce Livre dans ſa *Bibliothèque*, & que c'eſt peut-être le même qu'*Adélaïde de Bourgogne* dont nous avons parlé dans notre Volume du mois de Mai dernier, d'autant plus qu'*Adélaïde de Bourgogne* a été imprimé préciſément la même année que la véritable ou prétendue *Agnès de Bourgogne*. D'ailleurs, quoiqu'il y ait eu pluſieurs Ducheſſes & Princeſſes de Bourgogne du nom d'*Agnès*, nous n'en connoiſſons aucune dont les aventures aient été aſſez intéreſſantes pour fournir la matière d'un Roman hiſtorique.

Agnès de Castro, *Nouvelle Portugaïse, Paris*, 1688, & *Amsterdam*, 1710, 1 *vol. in*-12.

Nous ne connoissons pas plus ce Roman que le précédent; cependant nous avons lieu de croire que le sujet est le même que celui de la fameuse Tragédie d'*Inès de Castro*, par *la Motte*. Le même sujet a été mis en Roman en 1723, par l'Abbé *Desfontaines*, sous le titre d'*Histoire de Don Juan de Portugal*, & d'*Inès de Castro*. Nous parlerons probablement quelque jour de ce Roman à son article, c'est-à-dire, lorsque l'ordre alphabétique nous y conduira.

Agnès de Saint-Amour, *ou* la fervente Novice, *par le Père* Michel-Ange Marin, *Religieux Minime, imprimé vers* 1750, *en* 2 *vol. in*-12.

C'eſt encore un de ces Romans dévots du Père *Marin*, dont nous avons déjà parlé dans notre Volume du mois de Mai dernier. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit, alors, ſur l'Auteur & ſur cet ouvrage-ci.

Agnès Sorel, *Nouvelle hiſtorique.*

C'eſt ainſi que pourroit être intitulée une refonte de différens articles de l'*Hiſtoire des Favorites*, de Mademoiſelle de *la Rocheguilhem*, des *Galanteries des Rois de France*, de *la France Galante*, des *Mémoires du règne de Charles VII*, &c. dans leſquels il eſt traité d'*Agnès Sorel*. Comme les circonſtances des amours de cette Demoiſelle avec le Roi de France *Charles VII*, ſont racontées aſſez différemment dans ces Ouvrages, & qu'entre toutes ces verſions il y en a d'intéreſſantes, il ſeroit aiſé d'en former un ſeul petit Roman. C'eſt de quoi nous nous occuperons, mais ſeulement dans un de nos prochains Volumes. Le peu d'eſpace qui nous reſte ne nous permettant pas de placer ici cet article, qui doit être accompagné de Notes hiſtoriques & littéraires.

Hiſtoire du Chevalier Agravain.

C'eſt le titre d'un Roman manuſcrit, qui fait partie de ceux des Chevaliers de la Table Ronde. Nous en avons fait uſage dans notre premier Volume du mois de Juillet 1777. *Agravain* étoit frère du brave & ſage *Gauvain*.

Les Agrémens & les Chagrins du Mariage, Nouvelle galante, 6 parties, en 3 volumes, Paris, 1692, 1693, & 1694.

L'Abbé *Lenglet* met cet Ouvrage au nombre des Romans ; ce n'eſt pourtant qu'une eſpèce de Dialogue, mêlé de très-minces & de très-plattes Hiſtoriettes L'un des deux Interlocuteurs s'appelle *Philogame*, c'eſt-à-dire, *ami du mariage*, & l'autre *Antigame*, c'eſt-à-dire, *ennemi du mariage.*

Agrippine, *Hiſtoire Romaine.*

Tel eſt le titre d'un Roman hiſtorique de Mademoiſelle de *la Rocheguilhem*, imprimé dans ſes dernières Œuvres, Amſterdam, 1707, *in*-12. Ce Roman hiſtorique eſt, en partie, traduit d'un Roman Italien de *Ferrante Pallavicino*; imprimé à Veniſe, 1642, 1 vol. *in*-12, intitulé *la Due Agrippine*. L'Auteur eſt aſſez connu par des aventures tout-à-fait ſingulières, & une catastrophe vraiment remarquable: nous en parlerons en donnant l'Extrait de ce Roman, ou, ſi l'on veut, de ces Romans, dans l'un de nos Volumes du mois d'Octobre prochain: des deux *Agrippines*, Héroïnes de ces Romans, l'une fut femme de *Germanicus*; l'autre épouſe de l'Empereur *Claude*, & mère du cruel *Néron*. L'une & l'autre fourniſſent des Anecdotes affreuſes, mais intéreſſantes.

Hiſtoire de Mathilde d'Aguilar, *par Mademoiſelle* de Scudéry, *Paris*, 1667, *idem*, 1702, 1 *vol. in*-12.

Cette Hiſtoire fait partie d'un Ouvrage ou Recueil de l'illuſtre Mademoiſelle *de Scudéry*, intitulé *les Jeux*, & en occupe la plus grande partie : le reſte eſt rempli de divers petits articles dont nous rendrons compte ; mais cette Hiſtoire-ci mérite aſſez d'être approfondie, pour être remiſe à un autre Volume.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois d'Août de *la Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 31 Juillet 1778. AMELHON.

Imprimerie de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

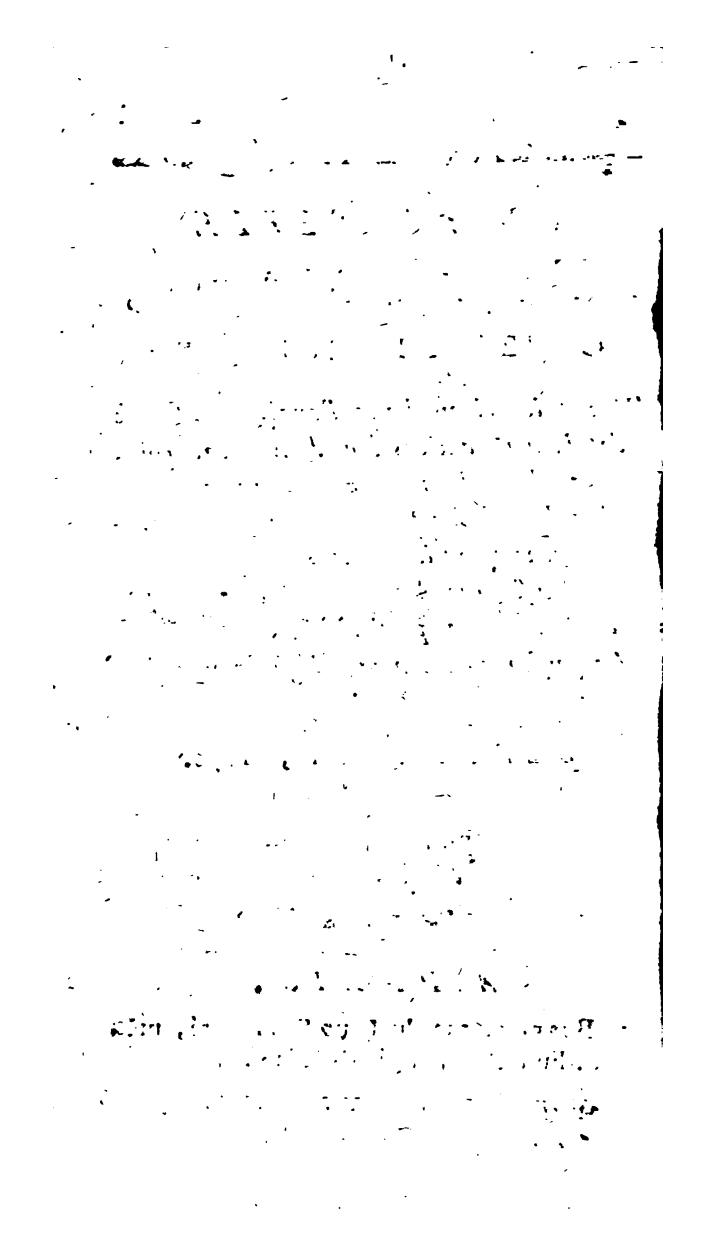
DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainſi que les mœurs, les uſages du temps, les circonſtances particulières & relatives, & les perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

SEPTEMBRE, 1778.

A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four S. Honoré, près S. Euſtache, pour Paris & la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVIS

Concernant la Bibliothèque universelle des Romans.

ON PRÉVIENT qu'on ne ſouſcrira dorénavant pour cette *Bibliothèque* qu'au Bureau, rue du Four S. Honoré, ſoit pour Paris, ſoit pour la Province.

Pluſieurs perſonnes nous ayant témoigné le deſir qu'elles avoient de ſe procurer le corps complet, en ſouſcrivant, mais nous ayant paru, en même-temps, effrayées du prix, nous réduiſons ce prix aux deux tiers. Ainſi, pour les quarante volumes qui ont précédé le mois de Janvier de la préſente année 1778, & qui coûteient 60 livres, on n'en payera plus que 40, ſi l'on a ſouſcrit en Janvier; & pour les quarante-huit vol. qui auront paru au mois de Juin ſuivant, & coûteroient 72 liv., on ne payera

que 48 livres, en ſouſcrivant, en même temps, pour l'année qui doit ſuivre. Mais moyennant cette facilité, la nouvelle édition qui vient d'être faite, ſera peut-être bientôt épuiſée ; & il faudra réimprimer les quarante-huit premiers volumes, qui ne ſeront pas ſi-tôt prêts.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
SEPTEMBRE, 1778.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS NON ENCORE TRADUITS.

Mémoires de la Vie & des Aventures de Tſonnonthouan, *Chef de la nation Indienne occidentale des têtes rondes, tirés des papiers originaux, avec cette Épigraphe traduite de deux vers d'*Homère :

Dis-moi, Muſe, quel eſt celui qui a parcouru tant de climats, & qui a connu le génie d'un ſi grand nombre d'hommes.

Londres, 1763, 2 *volumes in*-12.

TEL EST, en François, le titre d'un Roman Anglois qui n'a point encore été traduit, depuis

33 ans qu'il a vu le jour, & qui cependant méritoit de l'être par sa singularité, par la tournure & le choix extraordinaire de son Héros, enfin, par la bizarrerie de ses idées & de son style. L'Histoire de *Tristam Schandy*, qui n'est pas de beaucoup plus ancienne que celle-ci, paroît lui avoir servi de modèle; elle est d'un M. *Stéerne*, qui, par plaisanterie, a pris le nom de Docteur *Yorick*. Celui de *Yfonnonshouan* s'annonce pour être parent du prétendu Docteur *Yorick*; en conséquence il travaille dans le même genre, qui est celui du Docteur *Swift*, dont M. *Stéerne* étoit le disciple. Il n'y a ni ordre, ni méthode, ni suite, dans leurs Romans; ils ne sont point achevés, & il seroit difficile de dire comment ils pourroient finir, n'ayant aucun plan décidé. C'est un amas informe d'idées baroques, dont la plupart sont cependant très-ingénieuses, & quelques-unes très-hardies. Nous choisirons, Chapitre par Chapitre, celles qui nous paroîtront mériter d'être présentées à nos Lecteurs; c'est, à ce qu'il nous semble, la seule façon dont on puisse extraire de pareils Livres; celui-ci amusera peut-être; il n'est pas possible qu'il intéresse. Au reste, nous protestons que nous n'adoptons ni n'approuvons aucunes des opinions bizarres de

l'Auteur de *Tſonnonthouan*, quel qu'il ſoit, Américain ou Anglois, peu nous importe; nous ne donnons tout ce qu'on va lire, que comme de nouvelles preuves des égaremens de l'eſprit humain. Au reſte, ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire de l'Amérique Septentrionale, les mœurs des Sauvages de ce pays-là, & les Voyages en Canada, entr'autres ceux de *la Hontan*, trouveront que le tableau de ces mœurs eſt ici aſſez bien tracé.

Chapitre Premier.

Naiſſance de Tſonnonthouan. *Réflexions remarquables ſur la forme de ſa tête & ſur ſon caractère.*

Le brave & bon *Tſonnonthouan*, avec qui je fus très-lié pendant mon dernier ſéjour dans l'Amérique Septentrionale, étoit né dans une Tribu faiſant partie de la Nation des Iroquois. Ses parens tenoient un rang conſidérable dans cette peuplade, à laquelle les François avoient donné le nom de *têtes en boule*, ou *têtes rondes*; (nous dirons bientôt pourquoi ils étoient appelés ainſi).

Si nous ſavons de quelle nation étoit

notre Héros, si nous pouvons même dire que son père s'appeloit *Onnouthiqu*, & sa mère *Iffinague*, & qu'ils habitoient au haut du fleuve S. Laurent, du côté des lacs qui séparoient, il y a environ 40 ans, les possessions Françoises d'avec les Angloises; nous ignorons absolument dans quelle année il est né. La raison de cette ignorance, c'est que l'art de faire des almanachs n'est pas encore parvenu à sa perfection chez les Iroquois. Ils ont une façon très-incertaine de compter les années, & même les jours; c'est avec des grains ou de petites coquilles enfilés, qu'ils marquent leurs jours: 30 de ces grains font un mois, 360 font un an, ou à peu près. Quant aux saisons, on ne les distingue que par le temps de la chasse aux ours, qui est l'hiver, & celui de la pêche, qui est l'été. Aussi *Tsonnonthouan* se croit-il assuré d'être né dans l'hiver, car sa mère lui a dit souvent qu'étant grosse de lui, & très-avancée dans sa grossesse, elle rêva, trois nuits de suite, qu'elle voyoit des ours dans le bois voisin de son habitation; elle fit part de ses songes à son mari & à ses parens; ils conclurent que c'étoit une inspiration divine, & qu'en la

ſuivant ils feroient sûrement bonne chaſſe ; ils partirent effectivement pour la forêt, tuèrent beaucoup d'ours ; & pendant qu'ils étoient occupés à cette expédition, *Iſſinague* mit au monde le Héros de cette Hiſtoire.

Les premiers ſoins qu'on prit, à ſon égard, conſiſtèrent, 1°. à arrondir ſa tête en forme de boule. 2°. A conſulter des Jongleurs ſur le ſort qui l'attendoit. Sur ces deux articles, l'Auteur fait des réflexions fort ſingulières : premièrement, dit-il, d'arrondiſſement des têtes en forme de boule, produit des effets étonnans ſur la nation qui eſt dans l'uſage de pratiquer cette cérémonie, ſur-tout quand les perſonnes ont naturellement de l'eſprit, comme certainement *Tſonnonthouan* en avoit. Les idées entrent dans leur tête avec une facilité merveilleuſe ; elles s'y gravent auſſi aiſément ; ainſi, la partie de la conception & celle de la mémoire, ſont admirables chez eux. Mais en récompenſe les idées circulent dans ces têtes rondes, de manière qu'elles ſe ſuccèdent continuellement les unes aux autres, ſans preſque s'arrêter, & que les réſolutions y ſont peu ſolides. *Tſonnonthouan* lui-

même éprouva les inconvéniens attachés à la forme de sa tête, puisqu'il fut partisan de la liberté Sauvage, ensuite du gouvernement François, enfin de celui des Anglois. Il fut également léger & incertain en matière de religion. Nous verrons qu'il changeoit souvent de *Manitou*; il adora successivement des peaux d'ours, de buffle & de castors, une étoffe rouge, & une bouteille d'eau-de-vie. Après avoir été Idolâtre, Romain & Presbytérien, on lui a souvent entendu répondre à ceux qui lui demandoient de quelle religion il étoit: *Je suis de la vôtre, pourvu que vous en ayez une; il faut bien croire à quelque chose.*

Nous avons dit que l'on consulta les Jongleurs lors de la naissance de *Tsonnonthouan*: ce sont des personnages fort importans chez les Iroquois, car ils sont tout-à-la-fois Prêtres, Médecins, Devins & beaux esprits. On les invita à annoncer quel seroit le sort de l'enfant. Ils ne dirent sur cela rien qui vaille; ils prétendoient cependant être habiles dans l'astrologie judiciaire; je ne peux m'empêcher (dit toujours l'Auteur Anglois) de faire quelques réflexions sur cette science;

quoiqu'elle ait été long-temps à la mode, je ne peux y avoir une grande confiance. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve dans l'Ecriture Sainte bien des choſes qui prouvent l'influence des aſtres; mais depuis un ou deux ſiècles, nous avons été un peu plus loin que *Moyſe*, en fait de phyſique & d'aſtronomie; *Newton*, ſur-tout, nous a fait faire bien du chemin ſur ces matières: depuis que nous ſavons que la terre n'eſt point au centre du monde, & qu'il n'eſt pas probable que les aſtres & les planettes aient été faits pour elle, nous ne croyons plus que le ciel ſoit un grand livre, dans lequel ſont écrites nos deſtinées; nous ne penſons plus que les étoiles aient été placées dans le ciel uniquement pour nous éclairer la nuit; ſi elles n'étoient deſtinées qu'à cela, elles s'acquitteroient très-mal de leurs fonctions, car pour peu que le temps ſoit nébuleux & couvert, non-ſeulement elles n'éclairent pas notre globe, mais nous ne pouvons pas les diſtinguer. Si ſuivant l'opinion de *Moyſe*, elles doivent tenir lieu du ſoleil en ſon abſence, le ſoleil eſt mal remplacé; c'eſt une groſſe pièce, dont la monnoie nous eſt fort inutile. Je vou-

drois donc juger des naissances d'une façon tout-à-fait contradictoire à la pratique connue. On s'informe exactement quelle étoit la position des astres au moment de la naissance d'un enfant, pour en conclure quels doivent être les événemens de sa vie ; il me semble qu'on devroit faire tout le contraire, & conclure de son caractère quelle étoit la position des astres quand il est venu au monde. En voyant un guerrier cruel & barbare, ne dois-je pas croire qu'il est né sous la planette de *Mars* ; un homme triste & sombre, doit naturellement ces fâcheuses dispositions à l'influence de *Saturne* ; l'homme galant & aimable, doit tenir ces dons de *Vénus* ; l'obstiné doit être né sous le signe du *Bélier* ; l'avare sous celui du *Cancre* ; le malin sous celui du *Sagittaire* ; & notre Héros, avec son inégalité continuelle de sentimens, d'opinions & de façons de penser, devoit sûrement être né sous celui du *Verseau*.

L'Auteur Anglois, avant de terminer le premier Chapitre, revenant à la cérémonie d'arondir les têtes en forme de boule, dit que ce sont les vieilles Iroquoises qui font les sages-femmes de ce

pays-là, & qu'elles s'acquittent de ce métier avec beaucoup de soin & d'attention, parce que ces peuples font consister toute leur beauté dans l'arrondissement parfait de leur tête. Dans le reste du monde, dit-il, on pétrit aussi la tête des enfans naissans pour la rendre égale, tandis qu'elle est encore molle & flexible; mais on n'attache pas à cette cérémonie toute l'importance qu'elle mérite; on ne sait pas à quel point l'esprit des gens tient à la forme de leur tête: il seroit aussi à souhaiter qu'on put pétrir le cœur des enfans naissans; alors on en feroit à volonté d'honnêtes gens ou des fripons; mais du moins en leur pétrissant la tête, peut-on en faire des gens d'esprit ou des sots, par conséquent il est bien important de confier ce soin à des personnes de mérite; c'est ce qui fait que l'Auteur Anglois approuve infiniment l'usage qui s'est introduit depuis quelque temps en Angleterre de se servir d'accoucheurs au lieu de sages-femmes. Ah! s'écrie-t-il, que la tête d'un enfant destiné à être grand Seigneur, Général ou Ministre, est bien mieux entre les mains d'un fameux chirurgien, souvent membre de la Société Royale,

que dans celles d'une simple sage-femme. Ces Messieurs lui feront entrer dans la tête, en la paîtrissant, un peu de leur fierté (fondée sur la grande opinion qu'ils ont de leur mérite), le goût des combats, car ils répandent le sang sans difficulté & sans répugnance, & celui des systêmes, car il n'y a aucun de ces Messieurs qui n'en ait imaginé quelqu'un. Si l'on vouloit cependant laisser quelque chose à faire aux sages-femmes, on pourroit leur confier, ou aux gardes des Dames en couche, la tête des Demoiselles qui naissent; mais alors il faudroit ne laisser faire le métier d'accoucheuses qu'à de jolies femmes, élégantes, & même un peu coquettes, nous serions bien sûrs que toutes les têtes des Demoiselles Angloises seroient paîtries par la main des grâces; & pour peu que cette première institution fut soutenue par une éducation & des exemples convenables, tout le beau sexe d'Angleterre seroit bientôt charmant.

Chapitre 2.

De l'éducation de Tsonnonthouan, *& de ses premiers voyages.*

Ce n'eſt que lorſque les enfans des têtes rondes ont atteint l'âge de huit ou neuf ans, que leurs parens leur donnent un nom en cérémonie. Ce fut donc à cette époque que notre Héros fut appelé *Tsonnonthouan*, du nom d'un de ſes grands oncles, qui avoit été le plus habile chaſſeur & le plus redoutable guerrier de ſa nation.

Mais après avoir été nommés, il faut que les jeunes têtes rondes ſe choiſiſſent leur premier *Manitou*, c'eſt-à-dire, un eſprit tutélaire qu'ils puiſſent invoquer, & qui favoriſe leurs entrepriſes; car les Sauvages d'Amérique ſont tous perſuadés qu'il y a dans chaque être, même dans ceux qui nous paroiſſent inanimés, une ame ou un eſprit que l'on peut évoquer & appeler à ſon aide, comme une divinité bienfaiſante, mais que l'on peut abandonner quand on en eſt mécontent, pour avoir recours à une autre. Telle eſt auſſi

la théologie & la métaphysique des Nègres d'Afrique qui ont des *Fétiches*, comme les Sauvages Américains ont des *Manitous*.

Le choix du premier *Manitou* est toujours précédé d'un jeûne, d'où il résulte que les jeunes Sauvages choisissent ordinairement, pour leur première divinité, quelque chose de bon à manger, car ce choix doit leur être révélé en songe, & il est naturel que tout enfant qui a faim, & qui se couche sans souper, rêve qu'il mange. Le Héros de notre Roman ne se conduisit point comme les enfans ordinaires de son âge & de son pays, au contraire, il rêva qu'il chassoit, & il prit, comme s'il eût été grand garçon, pour son *Manitou*, une peau d'ours. Ce choix lui fit un honneur infini; on en conclut qu'il seroit un jour un fameux chasseur, comme son grand oncle: son père & sa mère ayant pour principe qu'il ne falloit point que l'éducation des enfans fut sévère, mais que l'on devoit leur laisser suivre leurs inclinations, on permit à *Tsonnonthouan* d'aller à la chasse aussi-tôt qu'il le put & le voulut. Ce fut de très-bonne heure, car il n'avoit pas douze ans

qu'il couroit déjà les forêts avec des flèches, un casse-tête, & quelquefois même un fusil. Il ne poursuivoit d'abord que les hermines & les martes en été, & en hiver les renards & les lièvres blancs. Il traversoit, pour les chercher, tout le pays des Illynois, & remontoit jusqu'à celui des Hurons; mais étant devenu plus grand & plus fort, il alla relancer les ours & les loups cerviers jusques vers la source du fleuve Missisipi, & dans les montagnes des Apalaches. Etant accoutumé à faire de grandes & longues courses, il alla vendre ses fourrures, ou, pour mieux dire, les échanger contre des choses plus utiles, jusques dans les habitations Françoises. Une première année il s'arrêta à Montréal, & l'année suivante il poussa jusques à Québec. Il fit, dans ces deux villes, connoissance avec quelques Officiers de la nation qui dominoit alors sur le Canada: il les trouva fort aimables, & ils jugèrent de même de lui. Comme il avoit la conception très-facile, & la mémoire étonnante, il apprit, en peu de temps, le François si parfaitement, qu'il auroit pu se faire entendre dans Paris même; il adopta si bien les manières

Françoise, que sans sa tête ronde & tout-à-fait tournée en boule, on s'y seroit trompé, car il avoit renfermé ses grands cheveux qui lui pendoient par-derrière, dans une énorme bourse de soie noire; il s'étoit affublé d'une chemise de toile blanche avec des manchettes, d'un juste-au-corps rouge galonné d'or, & il avoit pendu à son côté une grande épée. Il n'y avoit que deux pièces de l'ajustement François, auxquelles il ne pouvoit pas s'accoutumer, l'une étoit un chapeau qui ne tenoit pas sur sa tête sphérique, l'autre étoit une culotte, dont il ne pouvoit absolument faire aucun usage, parce qu'elle le gênoit extrêmement dans sa démarche. Mais à ces petites circonstances près, on l'eut pris pour un François, tant il avoit d'esprit & de légèreté.

Quelque temps après *Tsannonthoudn* dirigea ses courses du côté des établissemens Anglois, & il arriva à Boston; il y retrouva des Européens, mais un peu différens de ceux qu'il avoit rencontrés au Canada. C'étoient des Anglois. Il apprit leur langue avec la même facilité que la Françoise, mais il ne trouva pas d'abord leur société, à beaucoup près, aussi agréa-

ble. On ne rioit point quand il arrivoit dans une assemblée; on le recevoit d'un grand sang-froid, & on ne lui faisoit point de complimens sur sa bonne grâce & sur son mérite. Enfin, au bout de quelques temps, on lui fit comprendre que les François s'étoient moqués de lui, & que les Anglois le traitoient tout bonnement. Ils ne cherchèrent point, dit notre Auteur, à l'attraper dans le commerce de ses fourrures, & ne troquèrent point avec lui un habit rouge galonné d'or faux, contre dix belles peaux de martes; mais il se trouva beaucoup mieux vêtu en rapportant de chez eux une redingote & un bon manteau de drap brun ou bleu, avec lesquels il passa assez chaudement son hiver, & assez fraîchement son été.

Chapitre 3.

Beau combat de Tsonnonthouan *contre un ours. Il sauve la vie à la belle* Chatérattsi. *Sa dispute avec l'Anglois* Diggory-Bunce.

Notre Héros resta plus long-temps dans les Colonies Angloises, qu'il n'avoit fait

dans les Françoises ; il y trouva bien plus d'occasions de s'instruire, & d'y prendre une infinité de notions & d'idées que les Iroquois, qui ne fréquentent que leurs compatriotes, n'ont jamais, & qu'ils ne peuvent tenir que des Européens ; entre autres belles découvertes, il apprit ce que c'est que l'amour, non cette passion brutale que les Iroquois & les Nègres même satisfont peut-être mieux encore que les Européens, mais l'amour sentimental, délicat, qui produit les plus délicieux plaisirs, & cause aussi souvent les plus grandes peines. L'Auteur Anglois prétend que l'on lut au jeune Sauvage *Pamela*, *Clarice*, & les autres Romans de *Richardson*, qu'il en sentit les beautés, & se pénétra des sentimens qu'il y trouva : assurément ce Sauvage-là avoit de belles dispositions.

De retour dans sa patrie, ses parens pensèrent à le marier, car chez les têtes rondes ce ne sont jamais les fils de famille qui pensent à leur établissement, mais ce sont leurs parens qui leur choisissent une femme. *Tsonnonthouan* avoit vu dans *Pamela* & dans *Clarice* que cela arrive souvent ainsi en Angleterre. Il demandoit

seulement laquelle des deux nations avoit la première imaginé cet arrangement bizarre, qui empêche deux cœurs de se donner quand leur penchant les entraîne l'un vers l'autre, & il conclut que d'un bout du monde à l'autre, on sembloit souvent s'être donné le mot pour suivre de très-mauvais usages, & convenir de principes très-faux; cependant comme il n'est pas possible de les combattre à un certain point, il répondit à ses parens, quand ils lui parlèrent de mariage, qu'il n'étoit pas fort pressé de s'engager dans un lien qui le gêneroit dans ses projets de courses & de voyages; qu'il les prioit d'attendre sa commodité, peut-être son goût & son choix; mais il les assura qu'il ne se marieroit sûrement que de leur aveu.

En arrivant dans sa peuplade, *Tsonnonthouan* y trouva un certain personnage Anglois, dont il est bon de faire connoître l'histoire & le caractère; il s'appeloit *Diggory Bunce*. C'étoit un grand homme de cinq pieds huit pouces, bien fait, ayant les traits du visage assez beaux, & la phisionomie très-martiale; aussi avoit-il servi autrefois assez long-temps dans les Gardes à pied du Roi d'Angleterre;

il avoit été heureusement tiré de cet état subalterne par les bontés d'une Lady, Comtesse douairière, qui l'avoit pris chez elle d'abord en qualité de Valet-de-chambre Coëffeur, quoiqu'il ne sut pas coëffer; ensuite elle l'avoit élevé à la dignité d'Ecuyer, quoiqu'il ne se connut point en chevaux; enfin il étoit devenu son Intendant, & la bonne Dame avoit pris en lui une confiance aveugle; il la conserva, jusqu'à ce qu'enfin il la vola, emporta ses diamans & beaucoup d'or; & s'embarquoit pour la Hollande, lorsqu'il fut arrêté. Il devoit, en bonne justice, figurer à Tiburn; mais sa bonne maîtresse s'intéressa encore à lui; on fit commuer sa peine en celle de la transplantation en Amérique. *Bunce* y arriva heureusement avec quelque argent & une pacotille dont il fit le fonds d'un petit commerce qu'il établit avec les têtes rondes. Notre Sauvage, qui étoit le meilleur homme du monde, fut charmé de trouver dans son village quelqu'un avec qui il put s'entretenir dans l'habitude de parler Anglois, & ils furent bientôt bons amis.

Un jour qu'ils se promenoient dans la plaine, mais assez près des bois, ils en

virent sortir une jeune & jolie fille, poursuivie par un ours, qui l'avoit d'abord saisie par le peu d'habillemens qu'elle portoit, les lui avoit déchirés, & l'avoit mise dans un état qui ne la rendoit que plus intéressante ; heureusement qu'elle n'étoit point encore blessée ; mais elle eût été dévorée, si *Tsonnonthouan* n'eût promptement volé à son secours. Quoiqu'il n'eût d'autres armes dans ce moment-là qu'un bâton & une bouteille d'eau de-vie qui étoit pendue à son côté, il s'avance fièrement vers l'ours, l'attaque & l'oblige à quitter la poursuite de la jeune fille pour se jeter sur lui. Le Sauvage se défend avec tant de force & d'adresse, qu'il empêche toujours son ennemi de le saisir au corps, & de l'étouffer, ce qui est la botte secrette, mais ordinaire aux ours. Il l'écarte avec son bâton ; enfin au moment où l'ours arrivoit sur lui, la gueule béante, ne sachant plus que faire, il lui lance dans le gosier sa grosse bouteille d'eau-de-vie entourée d'osier, de sorte que l'ours étouffé, étranglé & enivré, meurt en se roulant par terre.

Pendant le combat, la pauvre fille s'étoit évanouie. Quant à l'Anglois, il avoit

été spectateur très-bénévole de la bataille, & s'étoit mis assez à l'écart pour ne courir aucun danger; seulement pendant qu'elle se donnoit, il crioit de temps en temps en Anglois, courage..... voilà qui va bien.... C'est ainsi qu'il faut se battre..... Voilà un coup bien appliqué... Et il applaudissoit le plus souvent à l'homme, parce que c'étoit lui qui se conduisoit le mieux, mais aussi quelquefois à l'ours. Quand celui-ci fut tué, il voulut insulter au cadavre du monstre, & le percer; mais *Tsonnonthouan*, l'arrêtant, « *tout beau*, lui dit-il, *ne va pas me gâter ma fourrure*, puisque tu n'as eu » aucune part à la défaite de l'ours. Il » faut que tu sois bien lâche, pour ne » m'avoir pas aidé; heureusement que je » suis assez fort & assez courageux pour » être venu seul à bout de cet animal. Mon » ami, (lui répondit *Bunce*), c'est ainsi » que nous en usons en Angleterre. Quand » nous voyons à Londres des Mylords se » battre à coups de poings avec des Porte-» faix, nous les regardons faire, & nous » jugeons des beaux coups de part & » d'autre; je peux dire, en vérité, que » tu t'es beaucoup mieux battu que l'ours.

» J'ai,

» J'ai sur-tout beaucoup applaudi au sa-
» crifice généreux que tu as fait de la
» bouteille d'eau-de-vie ». Vraiment, répliqua *Tsonnonthouan*, je le crois bien, mais j'y ai regret. Eh bien, dit *Bunce*, j'ai n'avoir pas envie de fâcher un si rude meur, je consens à t'en donner une autre, afin que tu n'ayes pas lieu de te plaindre de moi. La merveille, continua le Sauvage; mais cette jeune fille que j'ai délivrée du pal, est évanouie; allons la secourir. ardons-nous en bien, répondit l'autre, t vaut mieux profiter du temps qu'elle st évanouie pour..... Malheureux, écria notre Héros, apprends que ce n'est pas dans ces climats qu'on est capable l'une telle infamie; tu mériterois que je traitasse comme l'ours, pour avoir eu idée d'une pareille trahison. *Diggory* nce demanda pardon, promit de lui oriner encore plus d'eau-de-vie, & *Tsonnonthouan* ayant fait revenir de son éva-ouissement la belle *Schateratsy*, apprit e sa bouche qu'elle étoit fille du Chef es Catowbas, nation voisine des têtes ndes; il la conduisit le soir même dans a cabane paternelle, où *Ouronthion* & *Estimaque* eurent grand soin d'elle; ils

la remenèrent le lendemain chez ses parens.

Chapitre 4.

Festin & indigestion de Tsonnonthouan. Les sentimens sont partagés sur le traitement de sa maladie.

L'ours que *Tsonnonthouan* avoit tué étoit si terrible & si grand, que toute la peuplade des têtes rondes alla l'admirer; les parens du vainqueur & lui-même jugèrent à propos d'en faire un grand festin; & pour cet effet, après avoir dépouillé cet animal, on le plonge tout entier dans une vaste chaudière, où on le fit cuire avec quelques herbes aromatiques, que l'on crut propres à rendre ce mets sauvage un peu moins fade: la bouteille d'eau-de-vie que l'ours avoit avalée malgré lui, avoit rendu sa chair si tendre, que ce manger fut trouvé délicieux. *Digory Bunce* tint parole, en distribuant amplement d'assez mauvaise eau-de-vie aux convives. On servit, comme de raison, les meilleurs morceaux au vainqueur: lui & son père eurent les deux parties de devant. Le bon homme partagea

l'accompagnoit sa femme ; & même on fit part à quelques amis, mais *Tsonnonthouan* se trouva obligé de manger toute cette chère à lui seul, il arrosa de beaucoup d'eau-de-vie, & le lendemain du festin, il se trouva atteint d'une maladie qui parut bientôt assez grave pour que l'on assemblât tous les Jongleurs du canton, afin de les consulter sur la cause & le remède du mal. Les Jongleurs sont, comme nous l'avons dit plus haut, les Docteurs des quatre Fauxbés de l'Amérique septentrionale ; on les honore comme Théologiens, Médecins, Astronomes & Sorciers. Le plus habile de ces Docteurs qui fut alors chez les Iroquois, étoit l'illustre *Chakonchabon*. Heureusement il se trouvoit à portée d'être appelé, & il le fut. C'étoit un de ces habiles gens qui ne se contentent jamais des raisons ordinaires & naturelles que tout le monde peut trouver, mais qui en imaginent de toutes neuves, & qu'eux seuls sont capables de supposer ou de deviner ; au lieu de penser tout bonnement que la maladie de *Tsonnonthouan* étoit une indigestion de chair d'ours & d'eau-de-vie, trouva qu'elle devoit provenir de

quelques cérémonies omises mal à propos. Il interrogea donc *Tsonnonthouan*; & comme celui-ci convint en avoir omis plusieurs qui, selon le Docteur, doivent être observées quand on a tué un ours, afin que l'ame de cet animal ne revienne pas après sa mort tourmenter le Chasseur. Eh bien, voilà justement ce qui fait que votre fils est malade, dit le Docteur à *Ounonthiou*. Ah, l'habile homme, dit le bon père, sans lui j'aurois cru que la maladie de mon fils étoit une indigestion. Eh bien, dit *Tsonnonthouan*, puisque c'est à cause de toutes ces cérémonies-là que j'ai été malade après avoir tué un ours, j'en conclus que j'ai eu grand tort de prendre une peau d'ours pour mon manitou, je l'abandonne; & comme j'ai obligation de ma victoire à une bouteille d'eau-de-vie, voilà l'esprit que je veux adorer maintenant. Si j'avois été malade pour en avoir trop bu, je m'en garderois bien.

Ce n'étoit pas tout que d'avoir découvert la cause de la maladie, il falloit y chercher du remède. Le Docteur, après avoir mûrement réfléchi, & s'être consulté avec plusieurs autres, déclara enfin

que, pour appaiſer l'ame irritée de l'ours qui vouloit dévorer la jeune fille, il falloit que le vainqueur épousât l'objet des vœux de l'animal vaincu. En ſuppoſant que la maladie de *Tſonnontouan* ne fût qu'une indigeſtion, certainement ce remède ne valoit rien pour le tirer d'affaire, d'autant plus qu'aux repas de noces des Iroquois on mange & on boit beaucoup, & que par conſéquent il eût pu y gagner une ſeconde indigeſtion, au lieu de guérir de la premiere. Mais quand un mariage eſt projeté dans ce pays-là, il n'eſt pas conclu tout de ſuite. *Tſonnontouan* ſe ſoumit, ſans répugnance, à l'ordonnance du Jongleur; il avoit trouvé la fille fort jolie; & comme elle appartenoit au chef d'une nation voiſine de la ſienne, c'étoit une alliance très-ſortable. Les parens, de part & d'autre, ſouſcrivirent à la ſolution. Pendant que le Docteur s'entretenoit pour la concluſion de cette affaire, on fit boire au malade beaucoup d'eau, & manger quelques herbes purgatives; il fut bientôt en état d'aller préſenter ſes hommages à ſa belle maîtreſſe; *Sehatéraſi* la ſouhaita, & le jour fut pris pour conclure & célébrer cette union.

Chapitre 5.

Mariage de Tsonnonthouan. *Soupçon mal fondé que l'on conçut le lendemain contre l'honneur de sa femme. Le mari la justifie avec générosité. Il prend un nouveau* Manitou, *ce qui occasionne une guerre entre les Indiens & les Quakers Anglois.*

Nos Lecteurs trouveront bon que nous ne traduisions que très-peu de choses de la première & de la plus grande partie de ce Chapitre. Des réflexions Angloises, faites sur un fond d'idées Sauvages, sont quelquefois si singulières, que la délicatesse de nos oreilles Françoises en seroit choquée. Apparemment qu'on ne se fie pas tant en Angleterre qu'en France, à l'intelligence des Lecteurs. Entre les cérémonies qui se pratiquent aux mariages Iroquois, il y en a de fort ridicules; on ne peut pas dire sur quoi est fondée une partie d'entre elles; mais la dernière, surtout, est autorisée par de grands & anciens exemples, & a été à la mode autrefois par-tout le monde. Elle consiste, 1°. à s'assurer de l'innocence que la mariée doit

avoir conservé jusques à la première nuit de ses noces; sur cela on s'en rapporte au témoignage de l'époux. 2°. On veut qu'elle ait perdu cette même innocence dans le temps qu'elle a dû la perdre; c'est de quoi l'on demande des preuves visibles. Le lendemain matin des noces de notre Héros, la troupe des Prêtres, Docteurs & Jongleurs, ayant le grand *Chicka-michabou* à sa tête, se rendit à la première loge des mariés. Ils trouvèrent à *Schachéé* l'air modeste, mais non agité, & notre Héros ne leur parut pas triomphant. Le grand Docteur fit là-dessus des questions & des réflexions, auxquelles on répondit d'une manière peu satisfaisante. Il proposa alors quelques cérémonies qui lui auroient été agréables, mais qui parurent indécentes à l'époux, qui chassa aussitôt la troupe respectable de sa cabane, d'une façon très-malhonnête, mais en déclarant avec générosité que si on avoit manqué à quelques formalités dans la cérémonie de ses noces, c'étoit sa faute. Effectivement nous avons vu qu'il relevoit de maladie, & qu'il avoit été assez maltraité de son indigestion. D'ailleurs, chez les têtes rondes, comme nous l'avons

déjà dit auſſi, les idées n'ont pas une certaine conſiſtance, & notre Héros *Tſonnonthouan* lui-même, étoit plus vif que ſolide. Les Jongleurs voulurent ſe fâcher & ameuter la nation contre lui, mais le jeune époux ſut bien leur tenir tête; il fit entrer dans ſon parti les Catawbas, nation de ſa femme, & les Docteurs furent obligés de ſe taire.

Pour faire diverſion à ces fortes querelles, *Tſonnonthouan* réſolut de changer une ſeconde fois de *Manitou*. Il rêva de troupeaux, & entre autres de bœufs ſauvages; il prit pour l'objet de ſon culte le nerf d'un de ces animaux, ſans doute pour s'en ſervir en guiſe de caſſe-tête & d'arme à la guerre. Mais dans tout le territoire occupé par la nation Iroquoiſe, on ne voit point de bêtes à cornes. Pour en trouver, il faut aller juſques dans la Penſylvanie, Province Angloiſe, ſéparée des Iroquois par la nation de Chicachas. *Tſonnonthouan* lia une partie avec les jeunes Catawbas, pour aller conquérir quelques-uns de ces animaux. Ils traverſèrent ſecrètement les forêts, paſsèrent, ſans être vus, à côté des villages des Chicachas, & parvinrent enfin à l'habitation d'un

riche Quaker, nommé *Ezéchiel Soudy*. Ils entrèrent à l'imprévu dans les pâturages où paissoient ses troupeaux, tuèrent deux ou trois taureaux, dont ils emportèrent la peau & les nerfs, emmenèrent des vaches & des veaux qu'ils tuèrent dans les bois, & qu'ils firent boucanner, & se retirèrent chez eux sans être ni reconnus ni poursuivis.

Dès le temps de *Tsonnonthouan*, les Quakers de Pensylvanie avoient déjà perdu une partie des principes & des manières singulières qui les distinguoient autrefois; il n'y avoit pourtant pas quatre-vingt ans qu'ils y étoient établis, & *Guillaume Penn*, leur fondateur, n'étoit mort qu'environ quarante ans auparavant, en 1718; mais la conduite d'*Ezechiel Soudy* fournissoit seule la preuve qu'ils étoient déjà bien dégénérés. Feu son père, *Nathanaël Soudy*, avoit coutume de dire que si on lui demandoit son juste au corps, il donneroit, par-dessus le marché, son manteau. *Ezéchiel* ne pensa pas ainsi; & dès qu'il eut appris qu'on lui avoit détruit une partie de son troupeau, il n'eut garde d'abandonner le reste; au contraire, il médita la plus cruelle vengeance.

Comme de toutes les nations Indiennes il n'avoit de voisine que celle des Chicachas, ce fut à ces pauvres gens qu'il résolut de s'en prendre. Après avoir grondé & battu ses valets, pour n'avoir pas empêché le pillage, il les arma; il amena tous les voisins, alla chercher du secours & des munitions de guerre jusques dans Philadelphie, & fondit enfin sur les malheureux Chicachas. Ceux-ci étonnés de cette irruption, voulurent cependant, avant que de lever contre lui la hache, lui faire quelques remontrances: *Frere*, lui dirent-ils, *quel mal t'avons-nous fait?* = *Vous avez pillé mes troupeaux.* = *Frere*, cela n'est plus faux, & nous le jurons, par notre Manitou, qu'il n'en est rien. = *Ne jurez pas, vous savez que nous autres Quakers nous n'ajoutons aucune foi aux sermens.* = *Pour nous nous faisons des sermens, mais c'est toujours pour affirmer la vérité.* = *Rendez-moi mes troupeaux, ou dédommagez-moi de la perte que vous m'avez causée, sans quoi je mets tout à feu & à sang dans votre pays.* = *Nous ne vous en avons causé aucune; mais quand cela seroit, n'est-il pas contraire à vos principes de venir nous attaquer à main*

donné ; eut Quoi, vous refusez de servir votre patrie, & vous voulez venger vos injures particulières, en répandant le sang humain ! aux Sauvages, point tant de raisonnement, aux Anglois, plus de raison. La conférence finit par un combat, mais les Sauvages, comme plus aguerris, eurent bientôt l'avantage. Plusieurs Quakers, & sur-tout leurs valets, furent assommés & poursuivis jusques dans l'intérieur de leurs habitations. Plusieurs femmes & Anglois furent scalpés, c'est-à-dire, qu'on leur arracha leur chevelure ; mais comme la nation des Chicachas est naturellement assez humaine, on leur coupa la tête avant que de les faire brûler. Nombre d'enfans eurent le même sort, & furent bouillis ou rôtis. *Ezéthiel* fut trop heureux de se retirer à Philadelphie, & d'abandonner le champ de bataille. Les Sauvages continuèrent leurs ravages, & le Gouverneur de la Province fut enfin obligé de leur demander la paix & de la acheter, en leur faisant une ample distribution de mauvaise eau-de-vie.

C'est ainsi que naissent & se terminent toutes les guerres ; mais ce sont quelquefois les plus innocens qui payent les frais.

Dans tous les procès politiques, quelqu'un a tort, mais ce n'est jamais le plus fort. Cependant il faut dire, en l'honneur de la Providence, que la femme d'*Ezéchiel* fut du nombre des scalpés, & que les Sauvages mangèrent quelques-uns de ses enfans, qui probablement auroient été encore plus mauvais Quakers que leur père.

Chapitre 6.

Naissance du fils de Tsonnontouan.

Le nouveau *Manitou* de notre Héros Sauvage, réussit assez bien dans son ménage, quoiqu'il effrayât la jeune *Schatéras*; elle devint enceinte, & mit au monde un fils.

Suivant l'usage généralement reçu chez les Iroquois, le mari se coucha doucement dans son hamac aussi-tôt que la femme fut accouchée, & là, pendant neuf jours, il fut choyé, visité & régalé par tous les compères & toutes les commères de son village & des environs, tandis que la femme, après avoir été laver l'enfant, & s'être lavée elle-même

dans le meilleur le plus prochain, soignoit le poupon, l'allaitoit, faisoit les honneurs de la maison, recevoit & reconduisoit les visites.

Pendant que je voyageois chez les Iroquois, j'ai plusieurs fois observé, avec étonnement, cette méthode; j'ai pris la liberté de leur en parler, & de leur demander quelles pouvoient en être l'origine & la cause; je n'ai jamais pu en tirer d'autre réponse que celle-ci; *c'est un usage établi parmi nous de temps immémorial.* O combien de coutumes sont généralement reçues chez tous les peuples de la terre, dont on ne peut pas rendre d'autre raison!

Chapitre 7.

Chasse de Tsonnonthouan, *tempête, succès malheureux d'une tentative hardie.*

L'on se doute bien que chez les Iroquois les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans; ce sont les loix de la nature que les Iroquois suivent bien mieux que nous autres gens prétendus policés; mais ce que l'on ne sait peut-être pas, c'est que pendant le temps que les mères

nourrissent, les mais s'éloignent d'elles, & prennent communément ce temps pour faire des expéditions de chasse ou de guerre. Conséquemment à cet usage, *Tsonyonchouan*, après avoir eu un nouveau rêve, dans lequel il vit beaucoup de Castors, changea encore une fois de *Manitou*; & ayant pris la peau d'un de ces animaux, résolut d'aller faire une chasse contre eux; après avoir assemblé un groupe de ses voisins & de ses amis, à la tête desquels il se mit, il rencontra avec eux jusques au lac Huron, & y trouva effectivement une nombreuse peuplade de Castors; il la détruisit, & après les avoir tous écorchés, mangés & boucanés, *Tsonnontouan* & ses compagnons allèrent vendre les peaux au marché François de *Michilamakinack*. Ils firent là de très-bonnes affaires; car ils eurent en échange de leurs pelleteries, de l'eau-de-vie, des haches, des couvertures, du tabac, du vermillon pour se peindre, enfin tout ce qui étoit à leur usage. Très-contens de leur expédition, ils retournèrent triompher dans leur patrie; mais ils allèrent pour cet effet traverser le lac Mitchigan, & quand ils y furent embarqués dans leurs

canots d'écorces d'arbres, que les Sauvages, comme l'on sait, trouvent par-tout, en ont bientôt construits. Une tempête affreuse s'éleva, les eaux du lac formoient des vagues aussi considérables que celles d'une mer agitée. Le danger devenant très-pressant, nos bons Indiens eurent recours à toutes les ressources qu'ils employent en pareil cas. Ils invoquèrent *Michabou*, le Dieu des eaux; mais ce fut en vain qu'ils lui sacrifièrent une partie des marchandises qui surchargeoient leurs canots. Ils eurent aussi inutilement recours à leurs *Manitous*; enfin de dépit & de rage ils les jetèrent dans le lac, & alors la tempête diminua, puis s'appaisa. Ils prirent terre bien fatigués, & ayant perdu la plus grande partie de leurs richesses, à l'exception de leur eau-de-vie, qui leur étoit plus chère & plus nécessaire que tout le reste. En se séchant au soleil, qui n'étoit pas encore couché, ils raisonnèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. Le brave *Tsonouthouan* leur remontra qu'ils ne devoient pas reparoître chez eux, ne pouvant donner de grandes preuves de la bonne chasse qu'ils avoient faite; mais que sans hésiter, ils devoient en recom-

mencer une autre. Cet avis ne fit pas fortune dans la troupe, l'expédition avoit été trop pénible & trop longue, pour que la plupart des Indiens ne desirât pas de revoir ses foyers. La seule chose dont ils convinrent, ce fut de dormir sur le sable jusques à la pointe du jour, de se lever alors, de choisir pour *Manitou* le premier objet qu'ils appercevroient, & d'aller ensuite à la chasse aux environs pour leur subsistance de la journée. C'est ce qui fut fait; tous les compagnons de notre Héros s'éveillèrent dès le premier crépuscule, choisirent l'un un *Manitou*, l'autre un autre, & se dispersèrent. *Tsonnonthouan* dormit plus long-temps, & en s'éveillant se trouva seul. Il regarda de tous côtés, & apperçut la peau d'un Buffle assez fraîchement écorché, & apparemment abandonné par quelque Sauvage qui n'avoit pu l'emporter. Il en fit aussitôt son *Manitou*, & s'en affubla, de manière que le mufle & les cornes étoient sur sa tête, que le dos du Buffle descendoit le long du sien, & que la queue traînoit par derrière. Il noua les peaux des pattes sur le devant de son estomac, & après avoir bu quelques traits de sa bouteille d'eau-

de-vie, & avoit pris son fusil, il marcha quelque temps dans cet ajustement bizarre; mais il ne tarda pas à entendre les hurlemens des véritables Buffles. On étoit alors dans la saison où ces animaux sont en rut, & par conséquent très-dangereux; l'ajustement de *Tsonnouthouan* le fit prendre pour un des leurs, & ils coururent sur lui avec d'autant plus d'ardeur, qu'il étoit revêtu de la peau d'une femelle: tout brave qu'étoit notre Héros, il eut peur, & ne trouva d'autre ressource que de grimper sur un arbre, dans l'équipage où il se trouvoit.

Les Buffles Américains furent bien étonnés de voir un de leurs confrères juché ainsi à travers des branches: jamais aucun d'eux n'avoit fait un pareil tour. Après s'être un peu remis de leur surprise, deux des plus hardis s'approchèrent du pied de l'arbre, & tandis qu'ils levoient le nez en l'air pour regarder, le chasseur tira à l'un d'eux un vigoureux coup de fusil qui lui brisa la tête, & le tua; le second se retira, mais ce ne fut pas pour plus de temps qu'il n'en falloit à *Tsonnouthouan* pour recharger son fusil; il revint, & le succès de ce second coup

ſur pareil à celui du premier. Le troupeau s'étant diſperſé, l'heureux chaſſeur deſcendit, rendant grâces à ſon *Manitou*, & ſe trouva poſſeſſeur de trois belles peaux de Buffles avec leurs cornes, & de deux animaux, dont il pouvoit ſe régaler lui & ſes compagnons, qui ne tardèrent pas à le joindre. Ils avoient ramaſſé quelque menu gibier & quelques fruits; mais ils furent dans l'admiration du ſuccès de leur Chef. En ſoupant enſemble gaiement, ils lui demandèrent comment il en étoit venu à bout. *Tſonnonthouan*, en bon Sauvage, en fit tout l'honneur à ſon *Manitou*; & comme il avoit l'eſprit vif, & qu'en mangeant du Buffle & buvant de l'eau-de-vie, l'imagination s'échauffe, à force de ſe vanter d'avoir tué des Buffles en volant, il finit par conclure qu'avec un tel *Manitou*, il pourroit entreprendre de traverſer les airs.

Chapitre 8.

Tſonnonthouan a le ſort d'Icare.

Imbu de cette ſingulière opinion, notre Héros encouragea ſes compagnons à ſe

réunir, pour aller le lendemain faire une guerre générale aux Buffles. Son exemple & ſes ſuccès les y déterminèrent, & la chaſſe fut heureuſe ce jour-là. Mais le lendemain nos Indiens ayant pénétré dans un pays plus difficile, coupé de foſſés, de ravines & d'eſpèces de précipices, un accident fit bien rabattre à notre Héros de l'eſtime qu'il avoit conçue pour ſon *Manitou* : en courant après des Buffles, il en apperçut un qui étoit ſéparé de lui par un ravin aſſez profond, perſuadé que puiſqu'il avoit bien tué des Buffles du haut d'un arbre, il pouvoit voler par-deſſus les foſſés, il ſaute celui-là, quelque large qu'il fût, mais il tomba au milieu, & ſe caſſa la jambe. Les Héros ne ſont point inſenſibles à la douleur, il fit des cris aigus, qui attirèrent ſes compagnons à ſon ſecours. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de précaution qu'ils deſcendirent pour le chercher, & il en fallut encore bien davantage pour le retirer. Enfin on en vint à bout ; la chaſſe fut abandonnée dès ce moment, & *Tſonnonhouan* renonça à ſon *Manitou* qui l'avoit ſi mal ſervi, puiſqu'il n'avoit fait qu'apeſantir ſa chûte. On *huia*,

Héros blessé le mieux qu'il fut possible pour le moment ; on lui lava la jambe avec de l'eau de vie, & on l'entoura avec un morceau de toile rouge, reste des marchandises commerçoit avec des Français à *Michilimakinac*. *Tsonnontouan* se trouva si soulagé après ce pansement, qu'il prit cette toile rouge pour son *Manitou*. Mais comme il étoit tout-à-fait hors d'état de marcher, ses compagnons firent un brancard avec des branches d'arbres, le mirent dessus, & le portant alternativement, reprirent le chemin de la peuplade des têtes rondes, où ils arrivèrent heureusement.

Chapitre 9, premier du tome second.

Tsonnontouan est guéri de sa blessure, grande question de savoir à qui il a obligation de sa guérison.

La protection du *Manitou* d'étoffe rouge ne put cependant conduire notre Héros que jusqu'à la peuplade des *Miamis*, la première que ses compatriotes trouvèrent sur leur chemin ; il souffroit trop, & ils furent obligés de le laisser dans ce lieu.

Héros

où par le plus grand bonheur du monde, se trouvoit alors un Chirurgien Anglois, fameux sur-tout pour la guérison des fractures. Dû le mettre entre ses mains : c'étoit un assez habile homme, & nous pouvons nous en rapporter à son propre témoignage ; car nous lisons dans ce premier chapitre du second volume de l'histoire des *Tsoungarchouan*, que c'est ce Chirurgien même qui est l'Editeur de ces Mémoires. Il se chargea charitablement du blessé ; mais fut d'abord effrayé de l'état où se trouvoit la jambe : elle étoit très-enflée, & paroissoit en fort mauvais état ; il approuva cependant jusqu'à un certain point la lotion extérieure d'eau-de-vie, mais il eût desiré qu'elle fût tempérée par beaucoup d'eau pour préserver de l'inflammation, en même-temps qu'elle empêcheroit la suppuration. Il blâma fort le régime qu'on lui avoit fait observer de boire intérieurement de l'eau-de-vie ; il y substitua un bouillon léger fait de bonnes volailles. Le malade, à la vérité, tomba dans un grand anéantissement ; mais on le soutint par quelques cordiaux, en même-temps le Chirurgien rapprocha les deux os brisés qui étoient le *tibia* & le *fibula*,

& les avoit soutenus pendant quelque temps avec des écliſſes, les assura au moyen du bandage à dix-huit chefs, dont l'admirable invention est due au fameux *Guillaume Cheſelden*, premier Chirurgien du Roi d'Angleterre, *Tsonnonthouan* fut guéri. Pendant le temps de son traitement, il causoit souvent avec son Chirurgien, qui étoit enchanté de l'entendre si bien parler Anglois. Cependant il lui reprocha de ce qu'en parlant de lui à lui-même, il ne se servoit jamais que du mot Anglois *Quack*, qui veut dire Charlatan, ou celui de *Man-slayer*, qui veut dire Bourreau. Le Chirurgien lui représenta qu'il avoit grand tort, puisque tous les soins qu'il prenoit & les opérations cruelles en apparence qu'il faisoit quelquefois, étoient pour sauver la vie. Il finit par lui proposer son propre exemple, l'assurant qu'il venoit de le tirer d'un grand danger. Point du tout, lui répondit froidement *Tsonnonthouan*, c'est mon *Manitou* qui a tout fait, sans lui je ne serois pas guéri. Quoi! s'écria le Chirurgien, eh! qu'ont donc opéré, à votre avis, mes réductions, le régime que je vous ai prescrit, les écliſſes, le bandage à dix-

huit lambeaux, &c? .... Tout cela eût été inutile sans mon *Manitou*, répliquoit toujours *Tsonnonthouan*; je conviens cependant, ajouta-t-il, pour le consoler, que tu as fait de ton mieux, aussi ne suis-je pas ingrat. Viens avec moi jusques dans mon habitation des têtes rondes, & je te traiterai bien: effectivement le Chirurgien l'y suivit, & notre chasseur ayant rejoint ses parens, sa femme & son fils, ils se réunirent tous pour régaler le Chirurgien; ils lui donnèrent des peaux de castors, d'ours, de bœufs sauvages, de buffles, & le renvoyèrent comblé de présens.

Tsonnonthouan, qui sachant déjà lire & parler l'Anglois, avoit appris à l'écrire pendant la retraite forcée à laquelle sa blessure l'avoit contraint, promit à son Chirurgien de lui donner de ses nouvelles dès qu'ils seroient séparés; il tint parole, & c'est cette correspondance qui doit fournir la matière des Chapitres suivans.

Chapitre 10.

Première Lettre de Tsonnonthouan *au sieur B***, Chirurgien Anglois.*

Au très-illustre *Quack*, (Charlatan) & très-excellent *Man-Slayer*, (Bourreau) M. *Benjamin B****, à Boston dans la Nouvelle Angleterre, *Tsonnonthouan* tête ronde souhaite longue vie, santé & prospérité.

Depuis que tu nous as quitté, mon cher ami, je n'ai été occupé que du desir de t'écrire; mais il falloit trouver une occasion de te faire parvenir ma lettre; d'ailleurs je voulois avoir quelque événement important dont j'eusse à te faire part, & quelque question intéressante à te proposer. A présent, mon cher ami, je suis en état de t'apprendre bien des choses. Tu sauras d'abord que me trouvant parfaitement rétabli de ma blessure, j'ai voulu rentrer dans ma cabane & dans tous mes droits auprès de ma chère *Schateratsi*. J'ai voulu de nouveau partager son hamac (lit des Indiens); mais le grand *Chikamichabon* m'ayant représenté que mon fils

fils n'étoit pas encore sevré, ce seroit un crime à moi de vivre avec ma femme comme auparavant ses couches. J'ai été forcé de déférer à son avis ; mais pendant que je prenois patience, je me suis aperçu de deux choses qui, je te l'avoue, m'ont fait de la peine. La première, c'est qu'ayant bien considéré mon fils, j'ai remarqué qu'il n'avoit point la tête assez arrondie, & qu'on avoit négligé de lui donner cette perfection. L'enfant commence à devenir un peu trop fort pour qu'il soit possible de parvenir à présent à sa tête, il me ressemble d'ailleurs parfaitement par les traits de son visage ; la grandeur de sa bouche & la petitesse de ses yeux ; mais ah ! mon cher charlatan, qu'il est cruel d'être chef des têtes rondes, & d'avoir un fils qui ait la tête quarrée. J'aurai bien de la peine à remédier à cela ou à m'en consoler. Un second article qui m'afflige, c'est que je me suis apperçu, & l'on m'a même averti, qu'il y avoit une familiarité très-intime & fort singulière entre ma femme & le respectable *Chikamichabou*. On m'a assuré que pendant mon absence elle passoit les jours & même les nuits dans sa cabane ; j'ai cou-

pris qu'elle l'avoit choisi pour son *Manitou*. J'ai eu peur que mon épouse ne me fût infidelle, & je ne suis pas même encore tout-à-fait rassuré sur cette crainte. Je t'ai ouï dire qu'il y avoit dans ta Nation un assez grand nombre de personnes qui avoient sur cela la même délicatesse que nous autres Iroquois; mais j'ai vu d'ailleurs de mes propres yeux, pendant mon séjour à Boston, beaucoup d'autres Anglois qui surmontent ce préjugé, & qui sont toujours satisfaits de leurs femmes, pourvu qu'elles soient avec eux douces, honnêtes & aimables; or, comme la mienne est dans ce cas-là, & que je n'ai qu'à me louer d'elle, à ce petit soupçon près, je me range de l'avis des Anglois les plus sensés, & je prends, comme eux, le parti de ne point m'en inquiéter.....

Enfin mon fils a été sevré, & je suis rentré dans tous mes droits avec *Schaskaratsé*, mais ce n'a pas été pour longtemps: je me suis bientôt apperçu que ma femme étoit enceinte pour la seconde fois, & le grand Jongleur m'a conseillé de repartir pour de nouvelles expéditions, afin, non-seulement de ne pas troubler

le lait de ma femme pendant qu'elle porteroit ce second enfant, mais même pour ne pas déranger les symptômes de sa grossesse. J'ai eu quelque peine à me résoudre à ce départ, mais *Schatératsi* m'a assuré qu'elle avoit les plus fortes révélations que mon expédition seroit heureuse. Il faut bien s'en rapporter à ces inspirations; & qui peut en avoir plus qu'elle, puisque le grand Prêtre est son *Manitou*?

Chikamichabou, pour achever de me déterminer à partir, m'a fait un présent d'un grand prix, c'est celui de son chien; il s'appelle *Chékiué*; cet animal est doué d'une intelligence merveilleuse; il prévoit les dangers; il a l'odorat si fin, qu'il découvre le gibier à plus de mille pas, & par le frétillement de sa queue & de petits jappemens différemment variés, il apprend à ses maîtres quelle espèce de bêtes ils doivent rencontrer. Il prévoit les orages, les tempêtes, les pluies; & dans le cas où l'on seroit en guerre avec les nations ennemies, il avertiroit de l'approche de leurs partis, & indiqueroit même quel en est le nombre & la force. Tu m'as dit plusieurs fois que vous aviez

en Europe, des sociétés toutes composées de savans & de gens d'esprit, je suis persuadé que le chien de notre grand Jongleur a, à lui seul, autant d'esprit qu'une pareille société toute entière : quel mérite la possession d'un pareil chien ne suppose-t-elle pas dans celui qui en est le maître, sur-tout si c'est le Docteur qui a élevé le chien ; car, en vérité, je serois quelquefois tenté de croire que c'est le chien qui a instruit le Docteur.

Adieu, mon ami, je pars pour mes nouvelles expéditions, & j'ai pris le chien du Docteur pour mon *Manitou*.

Je t'envoie des peaux de martes, de castors & d'ours, & je te prie de m'envoyer en échange de l'eau-de-vie, pour soutenir mon vieux père *Oumonthiou*, & ma mère *Issinague*, du tabac & des couvertures pour eux & pour ma femme, ainsi que des toiles pour *Schatératsi* & mes deux enfans, y compris celui qui est à naître.

Chapitre 11.

Dissertation épisodique sur le génie & la pauvreté des langues Sauvages.

Ce Chapitre est assez long dans l'Ouvrage original, mais nous croyons devoir l'abréger, ou plutôt n'en dire qu'un mot. L'Auteur, après avoir publié une première Lettre de *Tsonnonthouan*, avant d'en donner d'autres, nous fait observer que quoique son Héros parlât & écrivît en Anglois, il avoit cependant conservé les expressions de la langue de son pays; qu'il ne faisoit que traduire, sans s'écarter des idées reçues par les Sauvages; ainsi son style étoit toujours Indien & Barbare, quoique ses mots fussent Anglois. Or, les Indiens ont, sur bien des choses, des idées simples, grossières, ou différentes des nôtres, & ils les rendent avec une naïveté qui doit nous paroître fort étrange. Ainsi nous avons vu que *Tsonnonthouan* appeloit son Chirurgien Charlatan & Bourreau, sans vouloir l'offenser; de même les Sauvages Américains nomment un genre de personnes très-respec-

tables, Jongleurs, comme qui diroit joueurs de gobelets, faiseurs de tours de passe-passe. Nous n'osons pas pousser plus loin l'énumération de ces façons d'exprimer les états & les fonctions des personnes, ils les adoucissent du moins par les adjectifs honorables dont ils les accompagnent; ainsi, nous avons vu qu'écrivant à *Benjamin B****, notre Héros le traitoit de *très-excellent Bourreau*; de même nous avons lu une Lettre de lui à une Dame Angloise qu'il avoit connue à Boston, & qui causoit avec beaucoup de vivacité & de grâces. *Tsoinonthouan* s'étant souvenu d'elle & de son nom, lui écrivit. *A Mademoiselle, Mademoiselle Sara T****, très-aimable perruche verte & rouge, à Boston, dans la Nouvelle Angleterre.* Il faut remarquer qu'elle étoit habillée de ces couleurs quand il l'avoit vue. La Dame ne voulut point recevoir sa Lettre, & défendit à *Benjamin* de lui faire aucune réponse.

Chapitre 12.

Seconde Lettre de Tſonnonthouan. *Son voyage chez les Stuikards.*

Il m'eſt arrivé bien des choſes depuis ma dernière Lettre; mon premier voyage a été chez la nation des Stuikards, fort éloignée de la nôtre; j'y ai été attiré par une députation de ces Indiens, qui, envoyant chercher de tous côtés du ſecours pour la mère de leur chef qui étoit dangereuſement malade, s'étoient, entre autres, adreſſés à moi, ayant entendu dire que j'avois un *Manitou* qui m'avoit tiré d'un grand danger, & m'avoit raccommodé la jambe. Quoique j'euſſe abandonné ce *Manitou* là, je ne laiſſai pas de me rendre à l'invitation des Stuikards, charmé de voir leur pays, & d'éprouver les effets de la protection de mon nouveau *Manitou*, le chien du Docteur. Je ſuivis donc les députés, & j'arrivai heureuſement, après une longue marche, à la peuplade des Stuikards, qui font partie de la grande nation Hurone; je me rencontrai là avec d'habiles gens de toute

eſpèce, appelés pour la même cauſe; *le* premier étoit un Docteur du pays, nommé *Altakallakulia*; l'infirmité de la malade conſiſtant dans un dévoiement & une incontinence d'urine qui l'affoibliſſoient extrêmement, il étoit d'opinion que la cauſe de cette maladie étoit un eſprit malin qui la tourmentoit, & la forçoit de rendre promptement tout ce qu'elle prenoit. En conſéquence il chercha à conjurer ce démon, mais il ne put en venir à bout. L'eſprit paroiſſoit auſſi obſtiné à procurer des évacuations, qu'il étoit tenace à reſter dans le corps de la malade. Un ſecond Médecin du pays des Eskimaux, adoptoit un ſyſtême tout différent. Il croyoit que la maladie provenoit d'un relâchement univerſel de toutes les parties; d'après cela il propoſoit des remèdes échauffans & aſtringens. Un troiſième Docteur paroiſſoit ſur la ſcène, c'étoit *Pégo*, ſurnommé le *Père François*, de l'eſpèce de ceux que nous autres Sauvages appelons robes noires. Il arrivoit du Collége de Québec en Canada. Animé du zèle le plus ardent pour la converſion de ce qu'il appeloit des Idolâtres, il voyageoit, pour cet effet, de nations en na-

tions ; & ne négligeoit aucun prétexte de les prêcher. C'étoit, disoit-on, par ambition, & dans l'espérance de devenir Provincial, & puis Général des robes noires, après avoir fait de si belles conquêtes ; quoiqu'il en soit, il se proposa pour guérir la mère du grand chef ; malheureusement ses remèdes n'eurent aucun succès. Il annonça pourtant, comme un puissant *Manitou*, une certaine quantité de petits grains ronds enfilés qu'il portoit à son côté, & assura qu'ils opéroient les effets les plus merveilleux, faisoient des miracles, & préservoient même des flammes éternelles pour l'avenir. Les Indiens n'en exigeoient pas tant. Ils ne vouloient que voir guérir la mère de leur chef, & c'est ce qu'il ne put pas exécuter ; mais en attendant, le Père *Pégo* faisoit à la peuplade de très-belles harangues dans la langue des Hurons, qu'il possédoit parfaitement, car il étoit très-savant ; il leur parloit d'anciens miracles les plus étonnans & les plus beaux du monde. Les Hurons étoient émerveillés, & se rendoient presque à ses raisons, lorsque j'arrivai avec le chien que j'avois adopté pour mon *Manitou*. Je fis faire à

mon animal des choſes ſi extraordinaires, il donna des preuves d'intelligence ſi ſurprenantes, que, comme ce qui frappe les yeux touche plus que ce qui paſſe par les oreilles, tout le monde abandonna le Père *Pégo*; on me crut le plus habile, à juger de moi par mon chien; du moins il ne fut plus queſtion que de voir qui de *Pégo* ou de moi parviendroit à guérir la mère du grand chef. Les deux autres Médecins furent renvoyés comme des ignorans.

Chapitre 13.

Continuation de la Lettre précédente. Comment finit la maladie de la mère du grand chef des Stuikards.

Mon antagoniſte *Pégo* propoſa des remèdes d'une très-difficile compoſition, & demanda quelque temps pour les préparer. De mon côté, je lui propoſai des épreuves & des cérémonies qu'il ne pouvoit pas ſubir ni pratiquer ſans s'être arrangé pour cela pendant quelques jours; ainſi je lui fournis double prétexte d'obtenir des délais. Nous nous mîmes, cha-

cun de notre côté, à invoquer nos *Manitous*, mais je reconnus bientôt que je n'étois pas le plus fort, ou du moins le plus heureux. Dès le lendemain au soir, au sortir d'une visite que le Père *Pégo* fit à la malade, dans laquelle il examina beaucoup son état & les alimens dont on la nourrissoit, la pauvre femme se trouva beaucoup plus mal, & mourut dans la nuit suivante. Le même jour *Pégo* avoit rencontré mon chien, l'avoit caressé, & lui avoit donné à manger de sa main, & il mourut aussi dans la même nuit. Ainsi je me trouvai avoir perdu tout-à-la-fois mon *Manitou*, & la vieille femme qui avoit été l'objet de mon voyage chez les Stuikards.

Je reconnus bien alors la supériorité du *Manitou* de la robe noire sur tous les autres, d'autant plus que j'eus un songe qui me fit craindre pour ma propre vie, si je ne me soumettois pas aux loix de la robe noire. Je pris donc mon parti.

Chapitre 14.

Suites importantes de la confiance que Tsonnonthouan *prit dans la robe noire.*

J'allai trouver *Pégo : Père*, lui dis-je, car c'est ainsi qu'on le qualifioit, sans que je sache trop pourquoi, ta divinité a tué la mienne, donc elle est la plus forte & la meilleure. Je veux adopter ton *Manitou*, donnes-m'en un pareil à celui que tu portes, je l'invoquerai dans toutes les occasions; il te sert trop bien pour ne pas m'obliger de même. Mon fils, me répondit *Pégo*, c'est une inspiration divine que tu as eue de révérer le chapelet que je porte; je vais t'en donner un pareil; mais il faut que je t'explique la manière dont il doit être invoqué, & ces instructions demandent un temps considérable. Oh bien, je n'ai pas ce temps-là, repris-je; mais comme mon *Manitou* est mort, il faut que j'en aie promptement un autre pour l'invoquer dans mes besoins : ainsi donnes-moi ton chapelet.=Mais, mon fils, pour en faire usage, il faut être Romain.=Eh bien, je suis Romain.=Mais

il faut, pour que tu le ſois, que je te baptiſe: =eh bien, baptiſe-moi. =Mais pour te baptiſer, il faut que je t'inſtruiſe; =eh bien, ne me baptiſe pas, du moins quant à préſent, tu me baptiſeras quelque jour tout à ton aiſe: au reſte, je t'avertis que ſi je me trouve bien de ton *Manitou chapelet*, je le ferai adopter à toute ma nation.=Vous diſpoſez donc d'une nation entière?=Aſſurément, mon père eſt Chef des têtes rondes, & j'aurai immanquablement cette autorité après lui. =Ah! mon fils, que ne me diſiez-vous cela d'abord, je ne vous aurois pas fait tant de difficultés; dès que vous diſpoſez d'une nation, & que vous pouvez la ſoumettre à notre Religion, ou, ſi vous voulez, à notre *Manitou*; car le nom ne fait rien à la choſe, je vous embraſſe de tout mon cœur, & je m'eſtime trop heureux d'être votre ſerviteur & votre ami. Ah! quelle gloire pour moi, j'aurai donc conquis une nation ſauvage toute entière! = Qu'appelez-vous conquis, Père? Eſt-ce que vous prétendez nous ſoumettre par les armes?=Non pas, mon fils, non pas, reprit la robe noire, nous appelons conquérir une nation, lui faire reſpecter no-

tre *Manitou*.=Fort bien ; fort bien. Ah çà, ſi vous voulez me conduire dans votre peuplade, je me munirai d'une ample proviſion de mes *Manitous*, pour en diſtribuer à tous vos Sujets : les hommes & les femmes arboreront tous des chapeles, & nous avons d'autres *Manitous* particuliers pour les guerriers ; je vous ferai connoître en temps & lieu en quoi ils conſiſtent. Vous avez ſans doute des guerriers dans votre nation ? =Sûrement ; & je me flatte de mériter d'être à leur tête. =Fort bien, fort bien, mon fils.

C'eſt ainſi que je me ſuis arrangé avec le Père *Pégo*. Je trouve, mon cher *Benjamin*, dans ce moment, une occaſion pour t'écrire ; un *Traiteur*, (Commerçant) de la nation des *Staikards*, m'avertit qu'il doit aller juſques à Boſton ; je le charge de cette lettre pour toi : je continuerai de ſaiſir tous les moyens de te donner de mes nouvelles, &c....

Chapitre 15 & dernier.

Dernière Lettre de Tſonnonthouan *à* Benjamin B***.

Je t'écris, mon cher ami, du pays & du lieu même où je t'adreſſois mes lettres il n'y a pas long-temps. En y arrivant, j'apprens que tu en es parti pour l'Angleterre Européenne; & c'eſt donc là que je t'adreſſe le récit de mes dernières infortunes. Je t'ai dit que la robe noire avoit grande impatience de me reconduire dans ma patrie, dans l'eſpérance que je l'aiderois à ſoumettre tous mes compatriotes à ſon *Manitou*. Pour moi, je n'étois pas ſi preſſé d'abréger mon voyage, ſachant bien que ma chère *Schateraſi* n'étoit pas encore en état de me recevoir; mais une petite méſaventure arrivée à *Pégo*, hâta notre départ. Il conçut une affection particulière pour la femme d'un de ces Médecins ſur leſquels nous avions eu tant davantage lorſqu'il avoit été queſtion de guérir la mère du grand Chef des *Struikards*; il voulut la ſoumettre à ſon *Manitou*; il ne lui fit pas, comme à moi,

grâce de l'instruction ; & un jour qu'il l'instruisoit en secret, au milieu même de la nuit, & lorsqu'on croyoit son mari absent, celui-ci survint, troubla le tête à tête, se mit en grande colère, assembla toute la peuplade, se plaignit que le Jongleur étranger avoit violé les droits de l'hospitalité, & il n'étoit question de rien moins que de le *brûler au cadre*, * lorsqu'il vint me trouver tout effrayé, me pria de le prendre sous ma protection, & de passer avec lui chez une autre nation. J'y consentis ; & sous la protection de notre commun *Manitou*, nous arrivâmes heureusement chez les Poutamickes, nation déjà soumise aux *Manitous* des François & des robes noires. Après s'être remis de la peur que lui avoit causée sa dernière aventure chez les Struikards ; *Pégo* me présenta à une autre robe noire établie chez cette nation, & à un guerrier François, qui étoit député par ceux de Québec pour distribuer aux Poutamickes les *Manitous* guerriers dont m'avoit parlé *Pégo*. Ils consistoient dans un assez grand morceau de métal d'argent arrondi,

* Cérémonie Sauvage très-cruelle.

au milieu duquel étoit repréſentée la figure d'un homme vu de profil, mais ayant les traits fort beaux & fort nobles. On me dit que c'étoit l'image du grand Chef des François, & que tous ceux qui prenoient ce *Manitou*, étoient obligés de ſervir celui qu'il repréſentoit, au riſque même de leur vie, quoiqu'ils ne l'euſſent jamais vu, & euſſent à peine entendu parler de lui. Nous trouvâmes toute la nation des Poutamickes déjà armée pour le chapelet & pour cette autre choſe que l'on nous dit s'appeler un *écu de ſix francs*. On me perſuada d'engager ma nation d'en faire autant. Hélas! mon ami, j'ai ſuivi ce conſeil; j'ai regagné le lieu de ma naiſſance; j'y ai trouvé ma famille augmentée d'un ſecond fils, & le reſpectable *Chikamichabou* mort, ainſi que mon vieux père *Ounonthiou*, & ma mère *Iſſinague*. J'ai été élu, ſans difficulté, Chef des têtes rondes, & c'eſt au milieu du feſtin même de mon inauguration, & en répandant des flots d'eau-de-vie françoiſe, qui eſt, à la vérité, meilleure & plus ſalutaire que l'eau-de-vie angloiſe; c'eſt alors, dis-je, que j'ai fait diſtribuer par la robe noire une multitude innombrable de cha-

pelets à toute ma nation, & à nos guerriers des *écus de six francs*, qui les ont déterminés à marcher contre vous autres Anglois, accompagnés des guerriers Pottamickes. Pardonnes, mon cher ami, si j'ai levé la hache contre ta nation : les *Manitous* François me paroiſſoient alors si puiſſans, & leur eau de-vie ſi bonne, que je n'ai pu m'y refuſer ; mais j'ai bientôt éprouvé qu'il ne falloit pas plus ſe fier à ces *Manitous*-là qu'aux autres ; quoique nos guerriers ayent montré la plus grande valeur, nous avons été vaincus par les vôtres : j'ai été bleſſé & fait priſonnier ; *Pégo* & l'autre robe noire françoiſe qui marchoient à notre tête, ont été tués & ſcalpés. On dit qu'ils appellent cela être *Martyrs*, & qu'ils s'en retournent fort honorés, à la bonne heure : pour moi, après avoir été guéri de mes bleſſures par d'excellens & favorables Iroquois comme toi, j'ai ramené le reſte de mes guerriers, *têtes rondes*, dans nos habitations, réſolu de demeurer dorénavant en paix avec les Anglois ; j'ai rejeté pour toujours les *Manitous* François ; m'en étant auſſi mal trouvé que des premiers que j'avois reſpectés ; & ayant ap-

pris qu'il y avoit chez vous une espèce de Docteurs qui rejettent toutes sortes de *Manitous* extérieurs & visibles, je me suis rendu à leur opinion; on dit qu'ils s'appellent des *Presbytériens:* je me suis donc fait *Presbytérien.* Bon soir.

Ce fut en 1762 que le Chirurgien *Benjamin B**** reçut cette dernière lettre de *Tsonnonthouan;* depuis ce temps, il n'en a plus entendu parler, & on ne sait ce que ce bon Sauvage est devenu.

Nous ne pouvons que répéter, en finissant cet extrait, ce que nous avons dit en le commençant. Ce Roman Anglois fournit une nouvelle preuve de ce que la liberté de la presse fait hasarder aux Ecrivains de ce pays-là. Ni la Religion, ni les mœurs, ni les Gouvernemens étrangers, ni celui d'Angleterre même, ni les principes de la saine Philosophie, ne sont pas épargnés dans certains Ouvrages Anglois, qui ont cependant quelquefois un grand succès dans ce pays-là. Le Roman de *Tristam Schandy*, qui paroît avoir servi de modèle à celui-ci, est dans ce cas-là; on a cependant osé, depuis peu, le traduire en François, en l'élaguant

beaucoup : nous en avons usé de même, en extrayant *Tsonnonthouan* ; nous n'avons conservé de l'original, que ce qui étoit absolument nécessaire pour faire juger du goût & de la tournure d'un de ces Ouvrages, plus satyriques que romanesques, & qui forment, à vrai dire, un genre à part.

Der Goldene Spiegel, c'eſt-à-dire, *le Miroir d'or*, ou *les Rois de Scheſchian*, *Hiſtoire véritable, traduite du Scheſchianois, Leipſig*, 1772, 2 *volumes in-12*.

Tel eſt le titre d'un Roman politique & moral de M. *Wiéland*, Auteur d'*Agathon*; celui-ci n'a point encore été traduit en François, & peut-être ne le ſera-t-il jamais : nous allons en rendre un compte très-ſuccinct, d'après ce qu'en ont dit les Auteurs du Journal Littéraire de Berlin, dans leur dernier volume de l'année 1772, & la lecture qu'en a faite, d'ailleurs, un de nos coopérateurs, qui entend parfaitement la langue Allemande.

Cet Ouvrage eſt un des derniers de M. *Wiéland*, que nous croyons encore vivant à la Cour de Saxe-Weimar. Il a eu l'honneur de contribuer à l'éducation des Princes de ce pays; & c'eſt probablement dans le temps qu'il étoit occupé de ſoins auſſi intéreſſans, qu'il a compoſé ſon *Miroir d'or*.

Il n'y a aucune intrigue dans ce Roman : il ne contient que deux ſuites, ou plutôt deux galeries

de portraits ; la première, des Sultans des Indes ; la seconde, des Rois imaginaires qui ont occupé le trône de *Scheschian*. Voici comme une de ces chronologies amène l'autre.

M. *Wieland* suppose que *Schah-Riar*, ce fameux Sultan des Indes que *Schehe-sade* trouva moyen d'amuser pendant mille & une nuit, eut pour fils *Schah-Buham*, lequel eut pour successeur *Schah-Dolka*, qui laissa l'Empire des Indes à *Schah-Gébal*. L'Auteur nous fait les portraits de tous ces Sultans, mais il s'attache particulièrement au dernier. C'étoit un Prince difficile à définir ; en supposant qu'il eût un caractère, il étoit, comme ceux de tous les autres hommes, mêlé de bon & de mauvais ; mais ses bonnes qualités ne tournoient point à l'avantage de ses Sujets, parce qu'il n'avoit aucuns principes d'après lesquels il les leur rendit utiles : ses défauts au contraire, & entre autres son ignorance, étoient de vrais fléaux pour ses peuples ; car tel est le malheur des Souverains, que leurs vices font toujours plus de mal que leurs vertus ne font de bien. Il avoit dans son Divan de

ſages & habiles Miniſtres, mais ils étoient vieux, & un peu pédants; ainſi ils l'ennuyoient. Il croyoit gouverner par lui-même, parce que ſouvent il ne déféroit pas à leur avis, & il étoit loin de s'appercevoir qu'il étoit gouverné par des Courtiſans dont il ne ſe défioit pas, parce qu'il connoiſſoit, comme tout le monde, leur incapacité. Il avoit envie de ne point prodiguer ſes tréſors; mais il ne ſavoit pas que la véritable économie conſiſte dans l'ordre. Il n'avoit point de goût, & ne s'en rapportoit pas à ceux qui en avoient; ainſi les beaux Arts n'étoient point encouragés ſous ſon règne. *Schah-Gébal* finit par s'ennuyer horriblement de tout, & tout lui donna de l'humeur: il étoit blazé de bonne heure ſur les trois grands reſſorts qui rendent la vie des hommes agréable & piquante, l'ambition, l'intérêt & l'amour. Bientôt il perdit le ſommeil phyſique pour avoir laiſſé trop long-temps ſommeiller ſon eſprit & ſon cœur. On ne ſavoit plus comment l'amuſer, l'intéreſſer, ni l'endormir; enfin on imagina de lui faire des contes tous les ſoirs, comme on en avoit fait à ſon biſayeul *Schah-Riar*; mais on rendit ceux-ci plus

instructifs que ceux des Mille & une Nuits, qui n'avoient été inventés que pour le plaisir de *Schehérasade*, qui cherchoit à prolonger sa vie; au lieu que ceux adressés à *Schah-Gébal* pouvoient lui être utiles à lui-même. On imagina de lui dire que l'on avoit découvert les Annales du Royaume de *Scheschian*, & qu'on lui en liroit tous les soirs un chapitre pour l'endormir. Il consentit à les entendre, & pendant un assez grand nombre de soirées, la belle *Nurmahal*, la plus spirituelle des Sultanes de son serrail, lui lisoit une histoire *Schéchianoise*, écrite du style le plus fleuri & le plus agréable. Un Philosophe, nommé *Danischmende*, faisoit ensuite sur chaque histoire, des réflexions apparemment très belles & très-justes, mais qui ne manquoient jamais d'endormir le Monarque; & c'est ainsi qu'a été transmise jusques à nous l'histoire des Rois de *Scheschian*.

Ce trône avoit déjà été occupé par un grand nombre de Princes qui avoient eu des succès divers, & dont les caractères avoient été tous différens, lorsque le sceptre passa entre les mains d'*Ogul-Kan*; de

de race Tartare, mais d'un caractère très-doux & très-aimable.

Il devint amoureux d'une jeune & jolie personne nommée *Lilly*, qui possédoit toutes les grâces de la figure, & tous les talens qu'un heureux naturel, & une parfaite éducation peuvent donner. Elle aimoit la parure, la bonne chère, les spectacles, les fêtes, la musique, & protégeoit tous les arts avec ardeur & connoissance. L'Empire crut d'abord qu'une pareille maîtresse alloit tout perdre dans le Royaume de *Schesschuan* : nous sommes ruinés, s'écrioit-on, tous les trésors qu'ont amassés les pères d'*Ogul-Kan*, tout l'argent que *lui* fournissent ses domaines, & le zèle de ses peuples, tout cela va être employé à satisfaire le goût de *Lilly* pour le luxe, & n'y suffira pas.

La maîtresse qui avoit beaucoup d'esprit, & plus de sagesse que n'en annonçoit sa jolie figure, laissa murmurer le vulgaire prévenu contre elle, & s'occupa sérieusement du soin de plaire au Monarque, & de se l'attacher si bien, qu'il ne lui fût plus possible de rompre les liens de fleurs dont elle l'avoit enchaîné. Elle

parvint à rendre la Cour de *Schéschian*, la plus agréable & la plus polie de l'Asie. Les Etrangers y accoururent de toutes parts, & les *Schéschianois* lui eurent l'obligation de connoître mille plaisirs délicats, dont ils n'avoient point encore eu d'idée. Elle fit circuler les trésors que les Rois précédens avoient inutilement entassés; ils se multiplièrent en passant par les mains d'un plus grand nombre de personnes, & en attirant dans le pays les richesses de l'Etranger. Tous les talens furent mis en activité; le goût se perfectionna par l'encouragement & l'émulation. *Ogul-Kan* passa pour avoir la Cour la plus magnifique & la plus belle maîtresse qu'aucun Souverain eût jamais possédée. Les sommes qu'il dépensoit pour *Lilly* ne sortoient point de la Cour d'*Ogul-Kan* ni de ses Etats; c'étoit de l'argent répandu dans le sein même du Souverain; & quand au bout de quelque temps on évalua avec justesse ce que le luxe de *Lilly* avoit coûté aux peuples, il se trouva que c'étoit très peu de chose, eu égard à la masse générale des revenus de l'Etat; car ce qui suffit pour enrichir une simple Particulière, n'est qu'un léger ar-

ticle dans le compte des dépenses d'un grand Empire. D'ailleurs, *Lilly* ne se mêloit point de la politique, du militaire, ni même de l'administration des finances, pourvu qu'elle eût de quoi satisfaire à son goût pour la parure, les talens & les plaisirs. Elle ne gênoit point les Ministres *Scheschianois* sur les mesures & les arrangemens qu'ils prenoient pour économiser d'un côté ce qu'elle pouvoit dépenser de l'autre ; aussi finit-elle par être aimée & estimée de tous les Sujets d'*Ogul Kan*. Sa mémoire leur est encore chère, ainsi qu'aux gens d'esprit & de talens, qui ne parlent d'elle qu'avec respect & admiration.

A *Ogul-Kan* succéda *Axor*, Prince aimable, charmant, mais léger & incapable de réflexion. Il s'en fallut de beaucoup que les maîtresses & les favoris de celui-ci procurassent quelques avantages à ses Sujets ; car il en changeoit souvent, & sembloit en même-temps changer de principes & même de caractère. Il aima une Danseuse nommée *Allabanda*, sous le règne de laquelle tout alla par sauts & par bonds, & les plus hautes dignités devinrent le prix des plus belles cabrioles.

Une Muſicienne lui plut enſuite, & alors l'orcheſtre de ſon concert fut mieux payé que ſon armée. Ayant eſſuyé une longue maladie, il fit d'énormes charités aux Bonzes, & laiſſa mourir de faim tous les pauvres de ſon Royaume, dont le nombre augmenta même de beaucoup par ces libéralités mal placées. Enfin étant devenu vieux, infirme, & toujours de plus en plus foible & léger, il abandonna les rênes du Gouvernement à ſon Médecin & à ſon Apothicaire.

Iſaadiar, fils d'*Azor*, tomba dans un excès oppoſé. Il ne fut pas foible, mais beaucoup trop dur; élevé dans les principes d'une philoſophie qui lui faiſoit regarder les mots de *vertu*, de *probité* & de *délicateſſe*, comme les expreſſions de quelques idées abſtraites, & la plupart du temps fauſſes, il ne ſe fioit à perſonne qu'à un ſeul Miniſtre, nommé *Lobis*, qui le ſéduiſit, ou plutôt le ſubjugua, en lui débitant des maximes tranchantes, & l'entraînant dans des réſolutions tout-à-fait haſardeuſes. Quand elles réuſſiſſoient mal, il ſoutenoit qu'il ſeroit arrivé encore pis ſi l'on eût pris un autre parti. Souvent elles paroiſſoient réuſſir,

parce que la crainte glaçoit les esprits des peuples, & sur-tout ceux des Courtisans ; & que personne, pendant long-temps, n'osa se plaindre tout haut. Mais à la fin, *Isfandiar* & *Ehlis* furent l'un & l'autre les victimes de leur tyrannie. Leur nom est resté en horreur dans l'Empire de *Scheschian*.

Tifan, successeur d'*Isfandiar*, fut un prince parfait ; il fut heureux, & mérita de l'être. Il gouverna son Empire suivant les vrais principes monarchiques, c'est-à-dire, qu'il exigea que ses Sujets lui fussent soumis, & qu'il les fit convenir que leur bonheur dépendoit de leur soumission à ses loix, parce que lui-même se soumettoit à celles de la raison & de l'équité naturelle. Les Rois, disoit-il, n'en doivent point reconnoître d'autres ; mais celles-là leur suffisent, & il suffit à leurs Sujets qu'ils les respectent.

C'est tout ce que nous avons pu extraire de l'histoire des prétendus Rois de *Scheschian*, dont le cadre imaginé par M. *Wieland*, doit lui faire beaucoup d'honneur.

Il n'y a au-dessus d'un pareil Roman que l'his-

notre véritable elle-même, mais elle ne se prête pas toujours aux vues des Auteurs, & ne fournit pas, à point nommé, les modèles & les exemples nécessaires; au lieu que le Roman moral & philosophique est aux ordres de celui qui le compose: & après tout, il vaut encore mieux imaginer de faits, pour appuyer de sages leçons, que d'altérer les vérités historiques connues, & d'en déranger l'ordre respectable.

Parlons, à présent, comme nous l'avons promis, des autres productions de M. *Wieland*, & disons un mot des circonstances de sa vie; malheureusement nous ne sommes pas aussi instruits sur cet article que nous le desirerions. Quelques informations particulières, & des Notices tirées du Journal Etranger, de celui de Berlin, & de quelques Préfaces & Avertissemens, ont été nos seuls guides. Nous nous sommes fait interpréter les derniers de ces Ouvrages, dont quelques-uns n'ont vu le jour que depuis peu. Au reste, on peut les lire tous avec utilité pour les mœurs & les bons principes: la sagesse de l'Auteur lui fait, autant que ses talens, l'estime générale.

M. *Wieland* est né, vers 1732, à Biberach, ville Impériale de la Souabe, & a occupé de bonne heure une place dans

la Magistrature de sa patrie, mais il l'a quittée, encore assez jeune, pour aller s'établir à Zurick, en Suisse, où il a vécu pendant plusieurs années, ayant des liaisons personnelles avec tous les Gens de Lettres qui sont à présent en grand nombre en Suisse, & des correspondances avec ceux des autres parties de l'Europe. Enfin, comme nous l'avons dit, il a été appelé à la Cour de Saxe-Weimar, où peut-être il est encore.

M. *Huber* (dans son Choix de Poésies Allemandes traduites en François, imprimé à Paris en 1766) nous apprend que le premier Ouvrage de M. *Wieland* a été un Poëme en vers rimés Allemands, intitulé *la Nature*, ou *le plus parfait des mondes*. Il est en six Chants, dans le goût de *Lucrèce*. Il parut en 1752. L'Auteur n'avoit pas alors plus de vingt ans.

Il publia ensuite des *Épîtres Morales*, aussi en vers rimés, & un petit Poëme en deux Chants, intitulé l'*Anti-Ovide*, ou l'*Art d'aimer*.

M. *Wieland* s'étant établi à Zurick, y a publié des *Lettres des Morts aux Vivans*, dans le goût de celles Angloises qui portent le même titre.

L'*Épreuve d'Abraham*, Poëme d'abord en quatre Chants, puis réduit en trois. M. *Huber* nous en a donné une Traduction en prose Françoise, tome troisième du Choix des Poësies Allemandes.

Des *Contes Poétiques*, dont une partie a aussi été traduite en François, & comprise dans le Choix de M. *Huber*. *

Un Poëme Épique en cinq Chants, intitulé *Cyrus*. On dit qu'il y a de grandes beautés dans cet Ouvrage, & que l'objet en est politique. M. *Wieland* y représente son Héros comme ayant aboli le despotisme dans l'Asie, & ayant soumis son vaste Empire à une Monarchie, gouvernement mieux réglé, & plus conforme au droit naturel.

Un morceau intitulé *Araspe & Panthée*. On en fait aussi de grands éloges. M. *Huber* le traite de Roman dramatique; il en a traduit un fragment. Le sujet est tiré de la *Cyropédie de Xénophon*, mais il paroît que M. *Wieland* l'a étendu.

Deux Tragédies, dont une intitulée *Jeanne Grey*. Le sujet en est assez connu.

* Comme ce sont proprement de petits Romans en vers, nous pourrons nous en occuper.

La seconde, *Clémentine de Porrete*. Le sujet est pris dans le Roman Anglois de *Grandisson*. Cette dernière est, dit-on, très-intéressante.

Des *Épîtres Morales*. M. *Huber* en a traduit deux, tome quatrième de son Choix de Poésies Allemandes.

Des *Poésies Lyriques & Pastorales*, dont on trouve aussi dans le même Livre des traductions sous le titre d'*Élégies Sacrées*, d'*Hymnes Philosophiques*, & d'*Idylles*.

Tous les Ouvrages dont nous venons de parler, doivent faire partie du Recueil des Œuvres de M. *Wieland*, imprimé en cinq volumes *in*-8°, Zurick, 1765, par les soins de M. *Gesner*, ami de l'Auteur, quoique son émule en poésie.

Depuis douze ans, M. *Wieland* a, dit-on, encore publié des *Contes Comiques*, que nous croyons différens de ses *Contes Poétiques*; un Poëme en trois Chants, intitulé *Musarion*.

L'*Histoire des Grâces*, en prose, mêlée de vers; grande entreprise pour un Allemand, même Poëte. Elle a été imprimée en 1770, à Leipsick; l'édition est belle, & ornée de figures.

Un Opéra d'*Alceste*.

Il a fait, ou commencé, une traduction des Œuvres du fameux Dramatique Anglois, *Shakeſpéar*, qui a été achevée & perfectionnée par un M. *Eſchenbouche*.

Le Roman d'*Agathon*, avec ſa ſuite. Nous en avons rendu compte dans notre dernier Volume.

Un autre Roman dont nous avons deux Traductions Françoiſes; l'une ſous le titre de *Dom Sylvio de Roſalva*; l'autre ſous celui du nouveau *Dom Quichotte*. Nous donnerons à nos Lecteurs quelque idée de ce Roman.

Les Mémoires de Mlle. de Sternheim, en déclarant qu'il n'en étoit pas le véritable Auteur. Ce Roman a auſſi été traduit en François, & il nous arrêtera quelques momens.

Socrate en délire, ou *Dialogue de Diogène de Synope*, Dreſde, 1772, 1 vol. Cet Ouvrage a été traduit en François, à ce que nous croyons, par un M. de Mauvillon. Il n'eſt pas romaneſque, mais philoſophique, & contient des choſes aſſez ſingulières.

La Sympathie des Ames. Ce livre a auſſi été traduit en François.

Idris, Poëme héroï-comique.

Un autre du même genre, intitulé ; *Le nouvel Amadis.* *

Le Miroir d'Or ; c'eſt le Roman politique & moral que nous venons d'extraire.

Enfin il a la plus grande part au Journal intitulé : *Le Mercure Allemand*, qui a commencé en 1773 à Léipſick ; l'on y trouve les premières parties d'un Roman ſatyrique & critique, intitulé : *Les Abdérites*, que M. *Wiéland* a enſuite continué & fait imprimer à part. Il n'a point été traduit, & nous allons d'abord en parler, d'après les extraits du Journal littéraire de Berlin, & ceux que nous en avons fait faire *ſur* l'original.

Enſuite nous reviendrons ſur une partie des autres productions de M. *Wiéland.*

Nous trouvons qu'en 1774, il a encore fait imprimer à *Weimar* un Poëme en quatre Chants, intitulé : *L'Amour accuſé.* C'eſt tout ce que nous en ſavons. L'Auteur y prend la qualité de Conſeiller Aulique de la Cour de *Saxe-Weimar.*

* Nous avons ces deux Ouvrages ſous les yeux, dans leur langue originale.

Les Abdérites, hiſtoire vraiſemblable, par M. Wiéland, Dreſde, 1774.

Nous avons été obligés de faire d'aſſez grands changemens aux extraits fidèles & littéraux qui nous ont été fournis de cet Ouvrage de M. *Wiéland*. C'eſt un Roman ſatyrique & critique, par conſéquent il doit avoir la prétention d'être plaiſant, & les plaiſanteries Allemandes ſont d'un tour ſi éloigné de notre gaieté Françoiſe, qu'il eſt impoſſible de les tranſporter littéralement de l'une dans l'autre. Nous pouvons aſſurer néanmoins que nous avons parfaitement conſervé l'eſprit de l'Auteur & la marche de l'Ouvrage, ſi toutefois on peut dire qu'il y ait une marche dans un Roman où il n'y a point d'intrigue.

Abdère étoit une belle Ville ſituée dans l'Ionie, partie très-agréable de l'Aſie Mineure; les habitans originaires d'Athènes, en étoient ſortis ſous le règne de *Codrus*, pour aller peupler l'Iſle de Théos; mais ayant été enſuite chaſſés de cette Iſle par le grand Roi de Perſe *Cyrus*, ils avoient paſſé dans la terre ferme, y avoient conſtruit la Ville d'Abdère,

& y vivoient sous un Gouvernement assez doux, dont la forme étoit mêlée d'Aristocratie & de Démocratie.

Ce qu'il y avoit de plus remarquable dans Abdère, étoit le caractère de ses habitans; ils avoient conservé quelque chose de l'urbanité Athénienne, mais ils portoient à l'excès la légèreté dont le peuple d'Athènes étoit accusé. Ils n'étoient ni généralement bêtes, ni vraiment méchans, ni tout-à-fait fous; mais c'étoit le plus inconséquent de tous les peuples: ils avoient le desir de se distinguer dans tous les genres, & ils n'avoient aucune justesse dans l'esprit: heureusement qu'ils étoient placés au milieu des Colonies Grecques de l'Asie, qui rendoient toutes hommage au Roi de Perse, & ne cherchoient point à se détruire les unes les autres; si les Abdérites eussent entrepris une guerre, ils s'en seroient mal tirés comme de tout le reste, & eussent été perdus. La suite de leur histoire l'a prouvé; car assez long-temps après la mort de *Démocrite*, Abdère ayant été attaquée, elle fut détruite; mais revenons au temps où vivoit ce Philosophe. Les Abdéritains ne faisoient pas toujours tout sans réflexion;

mais quand ils craignoient d'agir étourdiment, ils faisoient encore pis; ils réfléchissoient beaucoup sur ce qu'ils avoient à faire, & après avoir considéré l'affaire sous toutes ses faces, ils finissoient par adopter le plus mauvais parti.

Voici un trait d'étourderie de leur part, qui est cité par beaucoup d'Auteurs. Ils voulurent faire construire au milieu de leur grande place une magnifique fontaine, & ils employèrent les plus habiles Sculpteurs de la Grèce pour travailler aux ornemens de cet édifice. Il leur arriva d'Athènes des rochers de marbre de couleur, des nayades de marbre blanc, des Dauphins dorés; tout cela rassemblé au milieu d'un grand bassin, devoit faire le plus bel effet du monde pour la décoration de la place d'Abdère. Mais ils n'avoient point d'eau pour remplir le bassin; la rivière, qui étoit à l'autre extrémité de la Ville, couloit sur un terrein beaucoup plus bas que celui de leur place, & les pompes n'étoient pas alors inventées. Les peuples voisins se moquèrent d'eux, & en eurent encore par la suite de fréquentes occasions.

Ils avoient acheté de *Praxitèle* une

Vénus d'ivoire de cinq pieds de haut ; c'étoit le chef-d'œuvre de cet Artiste : toutes les parties en étoient travaillées avec une délicatesse infinie. Ils comptoient bien que les Etrangers accourroient de toutes parts pour voir cette pièce rare & unique, & que ce seul objet de curiosité feroit circuler l'argent dans leur Ville. Jusques-là ils pouvoient avoir raison ; mais ils délibérèrent long-temps & sérieusement sur le lieu où ils devoient poser cette Statue, & l'avis qui l'emporta, fut de la placer au faîte du Temple le plus élevé de la Ville, afin qu'elle fût vue de plus loin ; mais l'on peut juger de l'avantage qu'il y avoit pour une sculpture délicate, à être considérée de cette distance.

Le principal Magistrat de la ville présidoit aussi aux cérémonies de Religion : on l'appeloit *Nomophilax* ; il étoit chargé d'entonner dans les grandes fêtes, les Hymnes en l'honneur des Dieux. Quand il avoit la voix belle & juste, les Hymnes en étoient mieux entonnées ; mais quand même il l'auroit eu fausse & cassée, au premier mot près, la musique de l'Hymne pouvoit être parfaitement bien exécutée. Les Abdéritains ne raisonnèrent pas ainsi ;

ils pensèrent que la principale qualité du *Nomophilax* devoit être de bien chanter. En conséquence, ils choisirent les plus habiles Musiciens de leur Ville pour leurs premiers Magistrats; ils établirent même un concours, où étoient admis tous ceux qui se piquoient d'avoir de belles voix; mais, comme cet avantage se perd avec l'âge, ou qu'un gros rhume peut en priver, dès que le Magistrat éprouvoit l'un ou l'autre de ces accidens, il perdoit sa place. Il résulta de cet usage que tout, dans Abdère, fut subordonné à la musique. Les délibérations & les plaidoieries se faisoient sur le ton d'une espèce de récitatif que les Avocats ou les opinans animoient plus ou moins, suivant que la cause ou l'objet paroissoit le mériter. La Sentence ou décision se prononçoit par le *Nomophilax* avec l'harmonie, les cadences & les roulemens qui caractérisent une belle ariette. Communément quand un jugement étoit bien chanté, on le trouvoit toujours admirable, quoiqu'au fond il fût souvent très-inique. Les loix générales étoient répétées en chœur par le peuple, & on avoit soin de les composer sur un mode assez agréable

& assez facile pour que tout le monde pût les chanter dans les rues. Assurément on pouvoit bien dire que c'étoit à Abdère que règnoient les talens.

Au milieu d'une Ville dont les habitans étoient si ridicules, naquit un grand homme & un excellent Philosophe, (c'étoit *Démocrite*) tant il est vrai que le climat & l'éducation n'influent pas toujours sur le caractère des hommes. Né avec de grandes dispositions à la sagesse, *Démocrite* avoit senti de bonne heure que ce n'étoit pas dans sa patrie, où le goût étoit absolument gâté, & où tout étoit livré à l'erreur & à l'inconséquence, qu'il pouvoit former son cœur & son esprit. Parvenu à l'âge de vingt ans, & maître de la portion du bien de son père qui lui étoit échue, il la destina à se faire un fonds pour voyager, & employa à ses courses vingt autres années. Il parcourut la Grèce, l'Egypte, l'Ethiopie, & parvint jusques aux Indes, où il étudia la doctrine des *Brachmanes* & des *Gymnosophistes*; il fit la comparaison des façons de penser des différens peuples, de leurs usages, de leurs caractères; & d'après cet examen, il se forma des prin-

cipes de morale, de politique & de conduite. A peu-près à l'âge de quarante ans, il revint dans Abdère. La curiosité est très-compatible avec l'étourderie & l'inconséquence; ainsi dès qu'il fut de retour, il fut entouré de ses compatriotes, qui lui demandèrent ce qu'il avoit vu & ce qu'il avoit appris dans ses voyages. Il se mit d'abord à sourire au lieu de les satisfaire; ensuite, j'ai vu, leur dit-il, que par-tout la Nature étoit à peu-près la même, & les hommes à peu-près semblables. Les nuances de leurs couleurs extérieures n'y mettent aucune différence; & celles de leurs caractères se réduisent à peu de chose: j'ai observé de même le cours des astres sur l'un & l'autre hémisphère; il est régulier, à quelques éclipses & quelques aberrations près. Les êtres qui composent notre petit monde ont également une marche prescrite; mais les éclipses & les aberrations y sont plus fréquentes. Voilà ce que j'ai remarqué. Les habitans d'Abdère entendant ce propos trop sublime pour eux, se mirent à se moquer de *Démocrite*. Il est lunatique, dirent-ils; la multitude des objets, celle des connoissances, les fréquens passages

d'un climat à un autre, ont brouillé la cervelle. *Démocrite* les laissa dire, & sourit. Cependant les femmes ne pouvoient s'empêcher de continuer à l'interroger. Quel est de tous les pays que vous avez parcourus, lui demandoient-elles, celui où vous avez trouvé les femmes les plus belles & les plus tendrement aimées? J'ai trouvé, répondit-il, l'empire de la beauté répandu par-tout le monde; le triomphe de votre sexe sur le nôtre est toujours sûr; vous êtes destinées à éternifer la Nature, par la voie charmante des plaisirs: aussi toute la terre vous élève des temples; vous inspirez par-tout les mêmes desirs. Ah! *Seigneur Démocrite*, s'écria alors une Dame d'Abdère, vous êtes galant; quand vous n'auriez fait que ce progrès dans vos voyages, vous en auriez toujours rapporté quelque chose de bon. Enfin, quelle est de toutes les femmes que vous avez vues, celle qui vous a paru la plus parfaite? C'est, dit-il, la Princesse des *Garamantes*: personne dans la compagnie ne connoissoit ce pays-là, mais on voulut savoir un peu plus de détails sur cette beauté; on pressa si fort *Démocrite* qu'il en fit le portrait. Elle est,

dit-il, d'un taille élevée & bien prise, elle a la peau très-douce, & du noir le plus parfait. . . . Qu'appelez-vous noir, dit alors une Dame, c'est donc une Négresse? Mais peut-on être belle quand on est noire? La couleur n'y fait rien, répondit *Démocrite*, la personne dont je vous parle est une Reine de l'intérieur de l'Afrique, elle doit être noire; & plus la nuance de sa couleur est foncée, plus elle doit être regardée comme belle. Elle a le nez très-épaté, les lèvres grosses & vermeilles. . . . . Allons donc, finissez, Seigneur *Démocrite*, vous nous faites le portrait d'une personne horrible. . . . . Point du tout, Madame, je vous soutiens qu'elle est très-belle, puisqu'elle posède dans un degré éminent tout ce qui constitue la beauté chez les peuples au milieu desquels elle est née, & sur lesquels elle doit régner; aussi a-t-elle été l'*Hélène* de l'Afrique intérieure. Les Ethiopiens & les Abyssins se sont fait pour elle une guerre sanglante; des millions d'hommes se sont donné la mort les uns aux autres pour ses yeux blancs, ses cheveux crépus ont été placés dans le Ciel, & érigés en constellation, tant il est vrai

que la beauté varie suivant les goûts, les opinions & les pays. Oui, Mesdames, inspirer constamment & généralement des desirs; c'est être belle; avoir une conversation agréable, enjouée & qui plaise à tous ceux qui peuvent vous entendre, c'est avoir de l'esprit: gagner toutes les batailles que l'on donne, & prendre toutes les Villes que l'on assiège, quand ce seroit contre toutes les règles de la tactique, c'est être grand Général, faire sa fortune au jeu, c'est bien jouer, & ainsi du reste. C'est la continuité des effets qui constate la bonté des principes.

Démocrite eut beau dire, les Dames d'Abdère, sur-tout celles qui se piquoient d'être blanches & d'avoir de beaux cheveux, déclarèrent *Démocrite* fou & impertinent, & demandèrent même hautement justice des sottises qu'il venoit de leur dire. Laissez-moi le soin de cette affaire, dit un jeune Sénateur qui étudioit alors le goût du chant pour être *Nomophylax*; il m'est aisé de faire chanter ce Philosophe sur un autre ton; je vais le dénoncer à l'Aréopage. Effectivement dès le lendemain, le Sénat étant assemblé, *Gryllus*, fils de *Cynisçus*, (c'étoit le nom

du Sénateur) accusa *Démonax* d'avoir rapporté de ses voyages des sentimens également faux & singuliers, & une façon de penser qui ne tendoit à rien moins qu'à troubler l'Etat & à déranger l'harmonie de la République. Il avoit proposé son avis avec un prélude de flûtes douces, mais il fut soutenu par un si grand nombre de hautbois, clarinettes & cors de chasse, qu'à la fin on ne s'entendoit plus dans le temple de Thémis, où se tenoit l'assemblée. Cependant le *Nomophilax* parvint à calmer le bruit, & après avoir recueilli les avis en sourdine, il prononça à intelligible voix, (car il avoit une haute-contre) une loi qui fut bientôt promulguée & répandue par les trompettes dans tous les carefours de la Ville : elle portoit qu'*il étoit défendu aux Abdéritains de sortir de leur pays pour voyager, si ce n'étoit du côté d'Athènes & de Corinthe.* On étoit sûr qu'ils ne perdroient pas dans ces deux Villes le goût de frivolité qui leur étoit naturel ; car on avoit grand soin de les munir en partant de lettres de recommandation pour les disciples de *Leys*, & les élèves de *Phryné*.

Démocrite entendit chanter cette loi, & en rit beaucoup : elle ne pouvoit le regarder ; car ses voyages avoient été entrepris & finis avant qu'elle eût été promulguée.

Mais il y avoit un article secret de la délibération, dont *Démocrite* ne tarda pas à être instruit. Il étoit question de l'examiner & de le juger comme un fou dangereux. Il ne fut point alarmé de ce projet, & il n'en alla pas moins passer quelque temps dans une maison de campagne qui lui étoit restée de la succession de son père, & qui étoit située à peu de distance de la ville d'Abdère. Pendant tout le temps qu'il y fut, différentes personnes allèrent le voir, plus par curiosité, que par estime. On le pressoit toujours de questions, auxquelles il ne répondoit que comme il vouloit, se moquant des gens à proportion du ridicule qu'ils faisoient paroître : plusieurs ne recevoient de lui qu'un éclat de rire & un haussement d'épaules.

Parmi ces curieux, l'Aréopage fit glisser un Philosophe d'Athènes qui avoit fait le voyage d'Abdère, parce que quelques jeunes Abdéritains qu'il accompagnoit,

s'étoient chargés de sa dépense. Il offrit aux Magistrats de leur rendre bon compte des opinions & de la façon de penser de *Démocrite*. Je connois, leur dit-il, toutes les sectes Athéniennes, je saurai bientôt vous dire pour laquelle il penche; on lui laissa ce soin: *Démonax* (c'étoit le nom du Philosophe) alla donc visiter *Démocrite*, & l'interrogea sur toutes les connoissances philosophiques qu'il pouvoit avoir acquises pendant ses voyages. Il lui demanda ce qu'il pensoit des différentes sectes entre lesquelles on se partageoit dans la Grèce, dans l'Asie, & même dans les pays plus éloignés. *Démocrite* répondit à toutes ces questions en riant; & lâchant quelques traits malins & plaisans sur chacune de ces opinions philosophiques; car tout ce que *Démocrite* avoit conservé du caractère des Abdéritains, c'étoit un ton de gaieté & de plaisanterie assez léger. Vous n'adoptez donc aucun de nos systèmes, continua *Démonax*? Non, en vérité, répondit *Démocrite*; cela me fait croire, continua l'Athénien, que vous en avez un particulier: on dit effectivement que vous avez en tête certains atômes. = Il est vrai que j'ai quelques idées

idées pareilles. = Expliquez-les moi, je vous prie, & discutons ensemble. = Non, Seigneur Philosophe, ne discutons point ce qu'il est très-inutile de discuter. Il y a des questions délicates & embarrassantes que nous pourrions agiter pendant long temps, sans que la société, ni nous-mêmes y eussions rien à gagner; ne les approfondissons point, ou du moins n'y réfléchissons qu'en secret pour nous-mêmes; d'ailleurs, tenons-nous-en aux idées généralement reçues, & qui suffisent au commun des hommes pour leur repos & leur tranquillité. = Vous croyez donc tout ce que le vulgaire adopte? = Oui, Monsieur le Philosophe, je le crois, n'en parlons plus. Cela étant, répliqua *Démonax*, vous êtes un sot; je ne crois pas l'être, répliqua doucement, & toujours en riant, le sage *Démocrite*; mais comme je pourrois sortir de la modération prescrite aux vrais Philosophes, croyez-moi, retirez-vous.

Démonax fit son rapport à l'Aréopage d'Abdère, qui se confirma de plus en plus dans l'opinion où il étoit sur le danger des voyages. A quoi sert-il donc, disoient les Abdéritains, de voyager & d'étudier,

si l'on n'est pas en état après de rien apprendre aux autres, & si l'on ne peut leur faire part d'aucune idée neuve? Le petit Conseiller voulut de plus prouver que le séjour de *Démocrite* à Abdère, pouvoit être pernicieux; mais la sagesse de ses réponses à *Démonax*, empêcha que l'opinion de *Grylus* ne fît tout-à-fait fortune. Tout ce qu'il obtint fut qu'on consulteroit le plus habile Médecin de la Grèce, pour savoir si la folie de *Démocrite* étoit un dérangement d'organes naturel ou accidentel, & si cette maladie ne pouvoit pas être contagieuse. On convint donc d'écrire au fameux *Hyppocrate* dans l'Isle de Cos; on lui manda, sans plus de détail, que la République avoit à le consulter sur une affaire très-grave, & on lui envoya un bâtiment pour le transporter à Abdère. Le disciple d'*Esculape*, sans vouloir pénétrer le secret des Abdéritains, & espérant qu'il n'étoit mandé que pour guérir le *Nomophilax* de quelque enrouement, se rendit à l'invitation, d'autant plus volontiers qu'il avoit appris que *Démocrite* étoit de retour dans sa patrie. *Hyppocrate* l'avoit connu dans ses voyages, & avoit conçu pour lui la plus haute estime & la plus sincère amitié;

ne cherchoit que l'occasion de renouer connoissance, & de l'engager à raisonner fond avec lui sur toutes les parties de la Philosophie, & sur-tout sur la Physique, qui est la base de la Médecine. Il partit donc ; & ayant été reçu avec distinction, dès le lendemain matin de son arrivée, il fut introduit au Sénat. A son débarquement il avoit demandé des nouvelles de *Démocrite*, & on lui avoit répondu qu'il étoit dans sa maison de campagne à quelque distance de la Ville. Mais quel fut l'étonnement d'*Hyppocrate*, quand le *Nomophilax* lui déclara que le Sénat d'Abdère l'avoit fait venir pour le consulter sur la maladie de *Démocrite*, & qu'il étoit question de savoir si sa folie étoit d'un genre contagieux. Le Médecin demanda d'abord s'il y avoit à Abdère plusieurs citoyens du nom de *Démocrite* ; on lui assura qu'il n'y en avoit qu'un, qui avoit voyagé pendant vingt années..... Alors *Hyppocrate* jeta un grand cri, puis se reprenant : *pardon*, dit-il, *j'oubliois que je suis dans Abdère*.... Il demanda à voir le malade & à converser avec lui, & promit de dire ensuite son avis, & sur l'infirmité, & sur le genre des remèdes

convenables ; il ajouta qu'il seroit peut-être nécessaire qu'il emmenât avec lui leur Citoyen pour le traiter à son aise & avec méthode dans son Isle de Cos ; on y consentit, & le petit Sénateur *Gryllus* même en fut d'avis, étant charmé de voir s'éloigner de la Ville un homme qui avoit eu le malheur de déplaire aux jolies femmes. *Hyppocrate* alla donc chez son ami & se présenta d'abord à lui que comme venant le visiter. *Démocrite* en fut enchanté, & ils passèrent ensemble deux jours, qui ne leur parurent que des instans ; ils approfondirent tous les objets de l'étude des Philosophes ; celui d'Abdère ne cacha rien à son ami de sa façon de penser sur toutes les parties de la Philosophie ; celui de Cos, grand observateur & scrutateur de la nature, appliqua ses expériences aux principes de *Démocrite* ; d'ailleurs, toutes leurs conférences finissoient par rire de l'extravagance des idées, & de l'absurdité des systêmes reçus & adoptés dans le monde. Enfin, le matin du troisième jour, le Médecin dit à son malade : *Mon ami, je vais bien vous faire rire ; savez vous pourquoi, par l'ordre de qui je suis ici depuis trois*

jours ? Alors il lui expliqua quelle avoit été la cause de son voyage ; ils en rirent en effet ; mais il falloit prendre un parti, & voici celui auquel ils se déterminèrent. *Hyppocrate* fit venir, jusques au rivage le plus prochain, le bâtiment qui l'avoit amené de Cos à Abdère ; il s'y embarqua avec son ami, & ils voguèrent vers l'Archipel ; en même-temps le Médecin fit dire à l'Aréopage, qu'il lui rendroit incessamment bon compte de la maladie & du malade dont le soin lui avoit confié. Ils arrivèrent à Cos, où ils établirent l'un & l'autre dans une agréable habitation, près de l'Temple d'*Esculape*. Raisons ici & vivons-y ensemble, dit *Hyppocrate*, vous me serez utile pour m'éclairer sur les principes de Physique, de Méchanique & d'Hydrostatique, sur lesquels est fondée ma connoissance du corps humain, tant en santé qu'en maladie : d'ailleurs, vous égaierez & mes leçons & mes traitemens : la joie & le repos de l'esprit entrent pour beaucoup dans le régime que je prescris ; vous les procurerez à mes malades. *Démocrite* témoigna quelque regret d'être obligé de renoncer à sa patrie. « Ah ! mon ami, lui répondit

» *Hyppocrate*, il eſt bien plus dangereux
» de ſe trouver le ſeul homme raiſonna-
» ble au milieu d'un peuple de fous, que
» d'être ſeul ſouparmi les ſages ». *Démocrite* goûta ces raiſons, & s'établit près d'*Hyppocrate*. Quelques Auteurs mal informés, ont dit que ce ſage Philoſophe ſe creva les yeux pour ne point voir les ſottiſes de ſes compatriotes; mais ils s'abuſent, il ne faut point s'aveugler pour cela; il n'y a qu'à détourner la tête, & s'occuper de ſes études au lieu de ſe livrer à une ſociété pervers ou ridicule: la lecture tient lieu de tout, on y peut étudier le genre humain ſans le voir, juger du paſſé & du préſent, & faire des conjectures ſur l'avenir, ſans craindre les contradictions & la réſiſtance.

Il n'étoit plus queſtion que d'annoncer aux Abdéritains le jugement qu'*Hyppocrate* avoit porté de leur compatriote. Voici ce qu'il leur écrivit par le retour de leur vaiſſeau.

« *Hyppocrate* au Sénat de la Républi-
» que d'Abdère, ſalut & ſanté. Après
» avoir bien examiné l'état du ſage *Dé-*
» *mocrite*, le ſeul Philoſophe qu'ait pro-
» duit votre ville, je ſuis d'avis que c'eſt

» vous, & non pas lui, qu'il doit être
» question de guérir & de purger ; ainsi
» nous Prêtre & descendant d'*Esculape*,
» après avoir invoqué ce Dieu, & inspi-
» rés par lui, nous vous conseillons d'en-
» voyer six vaisseaux dans l'Isle d'Anti-
» cyre, pour s'y charger d'ellébore ; c'est-
» là que croît le meilleur & le plus effi-
» cace pour la guérison de la folie : on
» en trouve aussi dans la Galatie ; il est
» moins cher, mais d'une moindre qua-
» lité, & nous voulons que vous ne de-
» vez rien épargner pour avoir du meil-
» leur. Quand vous serez abondamment
» fournis de cette drogue, vous en ferez
» la distribution entre vous, chacun sui-
» vant vos besoins. Nous pensons que le
» vénérable *Nomophilax* doit en avoir
» seul, pour sa part, une balle, chaque
» Sénateur du premier rang plusieurs li-
» vres, ceux du second rang une livre,
» les Dames autant ; mais pour que cel-
» les-ci le trouvent plus agréable, on le
» leur servira infusé dans une liqueur
» douce & délicieuse à boire. Le reste
» sera partagé entre le commun des ci-
» toyens, à proportion de leur mérite.

» Adieu, *Démocrite* vous souhaite le bon » jour ».

Le Sénat d'Abdère fut d'abord pétrifié à la lecture de cette lettre; de l'étonnement il passa à la fureur, & pendant plusieurs heures il ne fut question que de projets de vengeance : on vouloit aller piller l'Isle de Cos, enlever *Hyppocrate* & *Démocrite*, les ramener dans la ville d'Abdère, pour les livrer au dernier supplice; mais la délibération fut si tumultueuse, que l'on ne convint de rien, & qu'enfin le *Nomophilax* s'étant aperçu que l'heure à laquelle on avoit coutume de dîner dans Abdère, étoit passée depuis long-temps, il ouvrit l'avis d'aller se mettre à table, & de remettre la décision à un autre jour. Les Sénateurs y déférèrent unanimement, & rentrèrent chez eux, où leur famille & leurs parasytes (car il y en avoit beaucoup dans Abdère) les attendoient depuis long-temps. On leur demanda la cause de ce long retardement, ils promirent tous de l'expliquer après le dîner, & tinrent parole. Quelques Abdéritains furent d'abord frappés & indignés de l'audace d'*Hyppocrate*,

mais bientôt la légèreté naturelle des têtes de ce pays, les engagea à s'occuper de toute autre chose. On trouva plaisante la distribution des doses d'ellébore que le Médecin de Cos avoit imaginée ; on calcula quelle somme cette belle cure coûteroit à la République ; quel impôt il faudroit mettre sur chacun pour la recouvrer, & on fut curieux de savoir comment on parviendroit à rendre cette boisson agréable pour les Dames ; enfin, on voulut perfectionner le tarif à proportion du mérite vrai ou prétendu des différens citoyens. Les raisonnemens qui portoient sur toutes ces petites circonstances, occasionnèrent mille plaisanteries ; & comme le peuple d'Abdère étoit naturellement gai, on fit de petits vers, des chansons qui jetèrent des ridicules sur les Sénateurs, bien plus que sur le conseil d'*Hyppocrate*. Enfin, on finit par faire un Drame bouffon en musique, intitulé l'*Isle d'Anticyre*, qui fit oublier une belle Tragédie d'*Euripide*, qui, depuis quelque temps, faisoit tourner la tête aux Abdéritains rassemblés dans leur théâtre.

L'on peut bien juger que l'on n'envoya point de vaisseaux à Anticyre, mais que

les Abdéritains soutinrent leur caractère aussi long-temps que subsista leur ville & leur gouvernement.

Mémoires de Mademoiselle de Sternheim, *publiés par M.* Wiéland, *en Allemand, vers* 1771, *traduits de l'Allemand en François par Madame de* L. F. *demeurante en Hollande en* 1772, *imprimés à la Haye en* 1773, 2 *vol. in*-12.

Nous allons parler de ce Roman, quoiqu'il soit traduit en François, parce que dans l'ordre alphabétique nous n'en aurions pas si-tôt l'occasion, & que, d'ailleurs, il peut être lu avec quelque plaisir dans notre langue, par les Dames Françoises. Le style de la traduction nous a paru assez bon, la morale en est très-pure, & les sentimens du principal personnage infiniment honnêtes. Les mœurs de la noblesse Allemande du second ordre, y sont bien peintes. Malheureusement les réflexions y sont par trop multipliées & allongées. L'Héroïne réfléchit & moralise sans cesse, & ne nous fait pas grâce d'une seule de ses pensées. L'Auteur même y joint souvent les siennes propres. Les faits sont noyés dans tout

cela, mais il y a un ordre de Lecteurs qui n'aiment pas les histoires où les événemens sont trop rapprochés. Nous conseillons à ceux-là de lire en entier ce Roman-ci, dont le véritable Auteur est Madame *de la Roche*, femme d'un Conseiller Intime de l'Électeur de Trèves. M. *Wiéland* déclare, dans une Lettre préliminaire, qu'il n'en est que l'Éditeur; on y reconnoît pourtant bien sa manière.

Nous ne voulons point donner un Extrait qui dispense de lire cet Ouvrage; nous allons seulement tracer, en peu de mots, le plan de celui-ci, & d'une Anecdote Allemande de la même Madame *de la Roche*, qui achève de remplir le second volume de la traduction des *Mémoires de Sophie de Sternheim*.

Le père de *Sophie Sternheim* étoit parvenu, après de longs services, au grade de Colonel, & avoit fait une fortune qui l'avoit mis à portée d'épouser une Demoiselle Allemande dont la mère étoit Angloise. Ils achetèrent une assez jolie terre dans la Westphalie, & s'y établirent. C'est-là que naquit *Sophie*, & que son père mourut lorsqu'elle n'avoit encore que quinze ans. Un an après elle perdit sa mère, &

au bout de deux ans le Baron de *P....* son oncle maternel, qui habitoit dans son voisinage. Il ne lui resta donc plus qu'une parente assez proche, que l'on nommoit la Baronne *de Loebau*; elle étoit établie à la Cour de ****, où son mari étoit revêtu d'une charge assez considérable. Le Baron & la Baronne vinrent chercher Mademoiselle *de Sternheim* dans sa petite terre, & l'engagèrent à s'établir avec eux, & à laisser le soin & l'administration de son bien au Ministre du lieu, qui étoit un très-honnête homme. *Sophie* ne connoissant pas le caractère de ses parens, les suivit volontiers; elle fut très-bien reçue à la Cour du Prince de ****, & y trouva, entre autres personnes de distinction, deux jeunes Anglois de qualité, dont l'un s'appeloit *Seymour* & l'autre *Derby*. Le premier étoit doux, aimable, sage & délicat. Le second, violent dans ses désirs, mais sachant cependant dissimuler ses desseins, & les moyens qu'il prenoit pour les satisfaire. L'un & l'autre s'enflammèrent pour la beauté de *Sophie*, mais chacun d'eux l'aima conformément à son caractère. *Seymour* se contentant de la regarder

avec admiration, n'osa se déclarer; & cependant ses sentimens ayant été devinés par la jeune personne, il parvint à toucher son cœur; mais cet amour mutuel resta dans le silence, par un effet de la timidité & de la délicatesse de ceux qui le ressentoient. Ce silence ne dura que trop long-temps; car, comme nous le verrons, il donna le temps d'éclater à des projets qui causèrent beaucoup de chagrins à Mademoiselle *de Sternheim*. *Derby* cacha aussi pendant quelque temps son amour; il s'y prit même d'abord plus adroitement que *Seymour*: il chercha à séduire *Sophie* en flattant tous ses goûts, & paroissant penser comme elle. Il louoit la piété, la vertu, la bienfaisance, parce que c'étoient là les qualités favorites de sa maîtresse. Le Prince, de ***, Souverain du pays, témoignant beaucoup de considération à Mademoiselle *de Sternheim*, elle se servoit de son crédit naissant, ce dont elle ne sentoit pas le danger, pour obtenir beaucoup de petites grâces, & le soulagement d'un grand nombre de malheureux. *Derby* lui en fournissoit les moyens & les occasions; & quoiqu'elle ne le trouvât nullement

aimable, il avoit, par ce moyen, gagné, jusqu'à un certain point, sa confiance.

Pendant ce temps le Baron & la Baronne de *Loeban*, de concert avec un Comte & une Comtesse de S..... formèrent un projet indigne de tout autre que des plus vils courtisans; ce fut celui de donner pour maîtresse au Prince la jeune & innocente *Sternheim*. Ils s'étoient très-bien apperçus qu'il la trouvoit charmante; ils lui promirent leurs bons offices pour la séduire. La trame fut ourdie de manière que le Prince fit une déclaration à *Sophie* au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Elle la reçut avec hauteur, & s'en plaignit à la Baronne, qui tâcha de la calmer & de la rassurer. Peu de temps après, elle fut invitée à un bal; elle n'étoit pas en état d'y paroître avec éclat. Le Prince lui fit présent d'une parure très-riche; & comme elle lui fut donnée par la Baronne sa tante, elle ne s'apperçut pas d'abord de quelle main elle venoit; mais on eut soin de le publier. *Seymour* qui l'apprit comme toute la Cour, ne douta point que *Sophie* n'eût succombé aux séductions, & partit pour l'Angleterre, confus &

désespéré de s'être attaché à elle. Quant à *Derby*, ce fut lui qui fit avertir la jeune personne que tout le monde étoit instruit que ce présent ne venoit point de sa tante, mais que c'étoit un appât que le Prince tendoit à sa vertu. Notre sage héroïne, effrayée des motifs de ce cadeau, & voyant qu'elle étoit trahie par ses propres parens, chercha aussi-tôt à fuir une Cour si dangereuse. Ce fut en vain qu'elle proposa à la Baronne de la renvoyer dans sa terre : celle-ci n'y voulut pas consentir. *Derby* se présenta dans ce moment, il lui offrit sa main, l'assurant qu'il seroit charmé de partager avec elle une grande fortune qu'il possédoit en Angleterre. La pauvre fille eut le malheur de le croire. Le perfide Lord l'engagea à s'échapper un soir & à se rendre dans une maison de campagne écartée, où un domestique de *Derby*, déguisé en Prêtre Luthérien, leur donna la bénédiction nuptiale. *Sophie* se crut mariée, & ses parens la cherchèrent par-tout; son ravisseur rentroit dans la Ville tous les jours, & ne paroissoit pas se douter du lieu où elle étoit, & où il alloit la trouver; mais bientôt rappelé en Angleterre par ses parens, qui lui pro-

poſoient la main d'une riche héritière, il quitta la malheureuſe *Sophie*, & eut la cruauté de la faire avertir qu'elle n'étoit point ſon épouſe, & qu'il avoit uſé de ſupercherie pour la poſſéder. Mademoiſelle de *Sternheim* déſeſpérée, ne ſavoit plus que devenir, elle n'oſoit retourner ni à la Cour du Prince de * * *, ni dans ſa propre terre; enfin elle apprit qu'une fille du Miniſtre de ſa paroiſſe étoit mariée dans une petite ville, & elle s'y rendit en ſecret. Cette honnête perſonne qui avoit épouſé un homme raiſonnable, fut enchantée de retrouver Mademoiſelle de *Sternheim*; & elles vécurent enſemble dans la plus grande union, mais dans une médiocrité ſi grande, qu'elle tenoit preſque au mal-aiſe. Les deux époux cachèrent ſoigneuſement le nom & l'état de celle qu'ils avoient reçue chez eux, & la firent paſſer pour une jeune veuve Saxone. Bientôt elle fit connoiſſance avec la Dame du village, qui s'appeloit Madame *Hill*, veuve riche, & qui avoit une ſœur mariée en Angleterre, nommée Madame *Summers*. Madame *Hill* mena *Sophie* aux eaux de Spa, & Madame *Summers* s'y étant trouvée, ſa

sœur ne put s'empêcher de la reconduire jusques chez elle. *Sophie* l'y suivit, & s'établit avec les deux sœurs dans une campagne très-agréable, appartenante à la Dame Angloise. Un homme d'un certain âge, mais d'un grand mérite, nommé le Lord *Rich*, se trouva voisin de cette campagne; il devint amoureux de notre charmante héroïne, & lui proposa sérieusement & de bonne-foi, d'en faire sa femme. Mademoiselle de *Sternheim* l'eût épousé sans aucune répugnance, si elle n'avoit pas eu trop présente à l'esprit sa malheureuse aventure avec le perfide *Derby*; mais elle refusa ce Lord de si bonne grace & si honnêtement, qu'il ne put lui en savoir mauvais gré, & qu'il continua à la voir fréquemment.

Un jour *Derby*, dont la femme étoit parente de Madame *Summers*, passant dans le voisinage, rendit une visite à cette Dame, & reconnut chez elle la malheureuse *Sophie*, qu'il avoit si indignement séduite. Feignant une incommodité subite, elle se retira, se gardant bien d'expliquer la cause de sa fuite; mais le Lord reprenant pour elle, non des sentimens délicats qu'il n'avoit jamais eus, mais

concevant de nouveaux desirs libertins, employa pour l'enlever une seconde fois le même valet qui lui avoit déjà rendu ce service en Allemagne. Ce fut tout-à-fait par surprise & par violence qu'il y réussit ; cependant ni Madame *Sumner*, ni Madame *Hill*, ni Mylord *Rich*, ne purent découvrir ce qu'elle étoit devenue. Sur ces entrefaites, *Seymour* arriva chez son frère le Lord *Rich*, & trouva tout en alarmes au sujet de l'enlèvement de *Sophie*. Le récit qu'on lui fit de la figure & des qualités aimables de cette jeune personne, lui rappella celle qu'il avoit connue en Allemagne ; il croyoit qu'elle s'étoit laissée séduire par le Prince de * * *, mais ayant appris que *Derby* étoit soupçonné de l'avoir enlevée, & se rappelant certaines circonstances, il reconnut enfin l'innocence de Mademoiselle de *Sternheim*, & la perfidie de son ancien compagnon de voyage ; il se joignit à son frère pour chercher ce qu'étoit devenue cette aimable fille. Enfin le hasard la leur fit découvrir chez une honnête Dame nommée Madame *Duglass*. *Derby* avoit d'abord fait conduire *Sophie* dans un de ses châteaux, où il préten-

doit lui faire violence; mais elle s'en étoit échappée pour se jeter entre les bras de cette Dame qui sans la connoître, l'avoit reçue avec compassion & humanité. Bientôt elle avoit découvert qu'elle étoit sa parente, par la grand-mère de *Sophie*, qui, comme nous l'avons dit, étoit Angloise. Elle vivoit donc chez cette Dame avec tranquillité & résignation aux ordres de la Providence, lorsque les deux frères la reconnurent, & engagèrent Madame *Duglass* à la ramener avec eux chez Madame *Summers*. Ce fut-là qu'ils renouvellèrent leurs prétentions à la main de *Sophie*; car ils en étoient tous deux amoureux. Mais l'aîné, comme le plus vieux, sentit bien que, dans cette occasion, il falloit qu'il fît le sacrifice à son cadet, d'autant plus que *Sophie* avoua qu'elle l'aimoit depuis long-temps. Le Lord lui céda son titre, & lui assura tous ses biens. La nouvelle Milady vécut heureuse avec son mari, son beau-frère & Mesdames *Summers* & *Duglass*. Cependant elle voulut faire encore un voyage en Allemagne pour y reconduire Madame *Hill*. Elle rendit riche & heureuse la jeune femme du Ministre qui l'avoit si bien reçue dans sa disgrâce.

& elle céda au bon Ministre de *Sternheim* le petit bien dont il avoit eu soin depuis son départ du lieu de sa naissance ; mais elle se garda bien de retourner à la Cour de ***, & ne voulut jamais revoir la Baronne de *Loeban*.

A la fin du second volume de la traduction de l'Histoire de Mademoiselle *de Sternheim*, on trouve une Anecdote Allemande, que le Traducteur assure être aussi de la façon de Madame *de la Roche*, mais il paroît que M. *Wieland* n'y a point mis la main, car on n'y a point trouvé de ces longues réflexions qui remplissent & allongent les Ouvrages de l'Auteur Allemand. Les faits y sont exposés avec clarté, & l'intrigue très-simple n'en est pas moins intéressante, & se dénoue avec facilité, & à la satisfaction du Lecteur sensible. Il nous semble que cette petite Histoire fourniroit le sujet d'un Drame dans le goût du *Père de Famille* & autres, qui étoient à la mode il y a quelque temps.

Mademoiselle de *Bleinheim*, née en Hollande, fille unique d'un père fort riche & d'une Demoiselle Allemande, qui n'avoit eu presque aucun bien, resta or-

pheline de bonne heure, sous la conduite d'une tante, sœur de sa mère, femme honnête & respectable, veuve sans enfans, & qui n'avoit d'autre fortune que les pensions viagères qu'elle tenoit de la générosité de sa sœur & de son beau-frère. Cette tante, que l'on appeloit Madame d'*Arnim*, entretenoit souvent sa nièce d'une troisième sœur nommée Madame *Peltin*, qui avoit été mariée en Allemagne, & qui avoit laissé une famille fort mal à son aise, composée de six enfans, dont deux garçons. Heureusement que l'aîné de ceux-ci étoit un jeune homme sage & bien élevé, qui, par sa conduite & son économie, faisoit subsister sa famille, & qui méritoit très-fort d'être soulagé dans ses soins pénibles.

Mademoiselle de *Bleinheim* étant parvenue à l'âge de prendre elle-même son parti, & de disposer de son bien, s'occupa de ses cousins & de ses cousines, & fit part à sa tante de la résolution où elle étoit de partager sa fortune avec eux, & de les adopter, pour ainsi dire. L'on juge bien que cette idée fut fort du goût de Madame d'*Arnim*; mais la nièce exigea qu'elle ne la communiquât pas d'abord en

entier à la famille des *Peltins*. Elle vouloit les éprouver & les bien connoître avant que de se déclarer; car elle ne les avoit jamais vus. Il fut donc arrangé que Madame d'*Arnim* écriroit à ses neveux & nièces qu'elle vouloit faire un voyage en Allemagne exprès pour les voir, qu'elle passeroit quelque temps avec eux & chez eux, qu'elle ne leur seroit point à charge, ne devant mener avec elle qu'une jeune femme-de-chambre, & ayant d'ailleurs ménagé sur sa pension viagère de quoi leur faire quelque bien. Malgré cette dernière observation, Madame d'*Arnim* fut reçue dans la famille des *Peltins* comme un Ange tutelaire. L'on se doute bien que la jeune femme-de-chambre qu'elle mena avec elle, étoit Mademoiselle *de Bleinheim* elle-même, qui avoit pris le nom de *Lidy*. Elle parut à toute la famille, comme elle l'étoit en effet, très-jolie & très-aimable. On fit compliment à Madame d'*Arnim* sur le choix qu'elle avoit fait d'une si charmante Suivante; elle répondit qu'en effet elle l'aimoit beaucoup, & la traitoit comme sa propre fille: elle fut donc reçue sur ce pied dans la maison. L'on peut bien juger au reste,

que l'on demanda beaucoup de nouvelles de Mademoiſelle *de Bleinheim*; on ſavoit qu'elle étoit belle, & on jugeoit par ſes lettres qu'elle avoit de l'eſprit & de la ſenſibilité. La tante & la fauſſe Suivante étoient convenues de ce qu'elles avoient à dire. Elles la dépeignirent comme une perſonne douce & honnête, mais pareſſeuſe, & qui, probablement, s'établiroit bientôt, & vivroit tranquillement en Hollande.

Tandis que la Demoiſelle s'appliquoit ſecrettement à connoître le caractère de ſes couſins & couſines, l'aîné d'entre eux devint ſérieuſement amoureux d'elle. Sa paſſion le rendoit d'autant plus malheureux, que, quoiqu'il ne regardât la jeune *Lidy* que comme une ſimple ſoubrette, il étoit perſuadé qu'elle avoit trop de vertu pour conſentir à être ſa Maîtreſſe, & que, d'un autre côté, cette jeune perſonne n'ayant point de fortune, & la ſienne étant des plus médiocres, il ne pouvoit raiſonnablement ſonger à l'épouſer. Il ſe bornoit aux attentions les plus aſſidues & les plus reſpectueuſes, & la couſine qui s'en appercevoit bien, lui en ſavoit au fond beaucoup de gré; mais elle ne

croyoit pas qu'il fût encore temps de se déclarer, lorsqu'un événement hâta l'éclaircissement. Un jeune Gentilhomme Allemand, nommé le Baron de *Golsen*, fréquentoit la Maison des *Peltins*; il trouva *Lidy* jolie, & ne la croyant qu'une simple soubrette, il le lui déclara avec la vivacité d'un jeune homme, & la hauteur d'un noble Germanique. Il fut reçu avec le juste orgueil d'une fille honnête & bien élevée, qui n'est pas accoutumée à se laisser brusquer. Le Baron ayant voulu s'obstiner, la Demoiselle appela à son secours. Madame d'*Arnim* & toute sa famille y accoururent : au milieu des reproches qu'elle fit à l'insolent Baron, il lui échappa de se faire connoître pour Mademoiselle *de Bleinheim :* dès que ce secret fut découvert, toute la famille fut aux pieds de la cousine qui les avoit surpris d'une manière si agréable. Après avoir excité leur admiration, elle n'avoit garde de ne pas mériter leur reconnoissance; elle avoua qu'elle étoit touchée de l'amour respectueux de son cousin, & l'épousa, après avoir pris sur son bien de quoi établir avantageusement ses quatre belles-sœurs,

belles-sœurs, & mettre le dernier des garçons sur le chemin de la fortune. Toute la famille réunie avec la bonne tante d'*Arnim*, passa des jours longs & heureux.

Ceux qui croiront avec raison ne devoir pas s'en tenir aux deux petits extraits que nous venons de donner des Mémoires de Mesdemoiselles de *Sternheim* & de *Bleinheim*, pourront aisément se procurer le Livre même : il vient d'être mis en vente à un rabais considérable, chez Robustel, Libraire, Cloître des Jacobins, rue S. Jacques. Les deux Volumes en feuilles ne coûtent plus que 40 sols.

Les Aventures merveilleuses de Dom Sylvio de Roſalva, *ou le nouveau* Dom Quichotte, *par l'Auteur d'*Agathon (*M.* Wieland) *traduites en François ſous le premier titre, Dreſde & Paris*, 1769, 2 *vol. in*-12; *& ſous le ſecond*, Bouillon, 1770, 4 *parties, en un grand volume in*-8°.

M. *Wieland*, dans une eſpèce de Préface, de (apparemment ſans trop d'envie qu'on le croie) qu'il n'eſt que l'Editeur de cet Ouvrage, & que le véritable Auteur eſt *Dom Ramir de Z....* ci-devant Secrétaire d'Ambaſſade d'Eſpagne en Allemagne; mais nous lui ferions tort d'ajouter foi à cette innocente ſupercherie. On reconnoît avec plaiſir, dans cet Ouvrage, le ton philoſophique & badin de M. *Wieland*: les plaiſanteries ſont ici beaucoup plus légères que dans les autres Ouvrages du Poëte Allemand. Le ſujet l'a heureuſement favoriſé, & M. *Wieland* y eſt plus libre & moins circonſpect ſur les matières de galanterie que dans ſes autres Ouvrages. Cependant il preuve qu'il ne ſort jamais des bornes d'une cer

saine honnêteté, & que rien n'empêche qu'il ne puisse être lu par toutes les femmes, c'est que Madame *Dussieux*, femme également aimable & estimable, l'a traduit dès les premières années de son mariage; c'est la seconde traduction de l'Ouvrage, & nous ignorons absolument quel est l'Auteur de la première. Les faits sont les mêmes dans l'une & dans l'autre, mais ils sont beaucoup mieux rendus & mieux écrits dans la traduction de Madame *Dussieux*.

En général, l'Ouvrage est une imitation du *Dom Quichotte* de *Michel Cervantes*, dans laquelle M. *Wieland* paroît avoir eu dessein de corriger de la manie des Gestes de Fées, comme l'Auteur Espagnol a voulu faire revenir sa nation sur le goût des Romans de Chevalerie. Il a imité la marche de *Cervantes*, & *Don Sylvio* est ici calqué sur *Don Quichotte*, & *Biribi* sur *Sancho*. Nous n'osons pas dire que le mérite de la copie égale celui de l'original, mais du moins y trouve-t-on beaucoup d'agrémens; & comme nous conseillons à nos Lecteurs de lire tout entière, sur-tout dans la traduction de Madame *Dussieux*, nous n'en donnerons ici qu'un extrait abrégé.

Il y avoit dans le Royaume de Valence, un Gentilhomme nommé *Dom Pedro de Roſalva*, poſſeſſeur d'un vieux château ruiné, dans lequel il élevoit un fils auquel on avoit donné le beau nom de *Dom Sylvio*. Une ſœur de *Dom Pedro*, nommée *Dona Menzia*, étoit chargée de l'éducation de ce jeune homme depuis la mort de ſa mère, & elle acquit encore bien plus d'empire ſur lui, lorſque *Dom Pedro*, en mourant, lui remit tous ſes droits ſur ce fils, qu'on avoit lieu de croire unique, quoiqu'il eût une ſœur qui avoit diſparu étant encore en nourrice.

La bonne tante étoit ſi nubile, qu'elle avoit même déjà paſſé l'âge de l'être; l'on pouvoit croire qu'elle n'avoit jamais eu d'amans heureux, puiſqu'elle avoit toujours été laide; mais ce n'étoit pas du moins faute d'avoir le cœur diſpoſé à la tendreſſe; car elle avoit lu tous les Romans qui peuvent porter les feux de l'amour juſques dans les ames les plus inſenſibles : la *Diane de Montemajor*, la *Céleſtine*, &c. Elle connoiſſoit même les Ouvrages François de ce genre, traduits en ſa langue, comme l'*Aſtrée*, *Cyrus*, *Pharamond*, &c..... Elle les avoit fait

lire à *Dom Sylvio*, qu'ils avoient beaucoup ennuyé, parce qu'il ne comprenoit rien aux beaux sentimens & aux belles phraſes dont ils étoient remplis. Elle l'avoit fait paſſer de cette claſſe de Romans à ceux de Chevalerie, du temps de *Charlemagne* & de la Table-ronde; ils l'avoient un peu plus intéreſſé. Les faits de guerre qu'ils rapportent, étoient plus capables de frapper un jeune homme dont le cœur n'étoit pas formé; il ne s'étoit cependant pas ſenti grande envie d'imiter ces preux Chevaliers qui pourfendoient des géants, mais qui pouvoient auſſi être pourfendus. Ce qui parût plus agréable au jeune *Sylvio*, ce furent les Contes de Fées, dont il trouva un aſſez bon nombre dans la Bibliothèque de feu ſon père. Ils étoient imprimés *in*-12, & par conſéquent faciles à porter à la promenade; il ſe mit à les lire tous, à les étudier, même à les apprendre par cœur. La tante s'en apperçut, & lui en fit des reproches. « Feu votre père, lui diſoit-elle, » ne faiſoit aucun cas de ces livres, & » j'en penſe comme lui; ce ſont de pures » niaiſeries qui n'intéreſſent point le cœur, » n'inſtruiſent, ni ne forment l'eſprit. »

Le neveu ne pensoit pas ainsi; ces Contes l'enchantoient : il y voyoit la nature non-seulement embellie, mais surpassée, & il ne pouvoit pas se persuader que des idées aussi délicieuses n'eussent de fondement que dans l'imagination des Auteurs. Il fit arranger dans son jardin un petit cabinet de verdure, dans lequel il alloit souvent rêver à ces Contes merveilleux; il prétendoit avoir imité la retraite de la Fée *Gracieuse* : un banc de gazon très-frais, qu'il avoit soin de faire arroser, formoit le fond, & le tour étoit composé de tilleuls élagués, de manière à donner de l'ombre. C'étoit-là que pendant la chaleur du jour, il alloit faire sa méridienne. Il y rêvoit souvent qu'une Fée favorable lui révéloit qu'il étoit destiné à être l'amant heureux d'une belle Princesse, mais que cette beauté étoit persécutée par la Fée *Fanfreluche*, qui la cachoit tantôt sous une forme, tantôt sous une autre; de sorte qu'il auroit bien de la peine à la reconnoître; mais elle l'assuroit qu'enfin, après bien des recherches, des travaux & même des batailles contre des géants & des monstres, à la vérité fantastiques, il la trouveroit, & s'en feroit aimer. Dans

un de ſes derniers rêves, il apprit que la forme ſous laquelle ſa Princeſſe enchantée étoit le plus ſouvent déguiſée, étoit celle de papillon aux aîles coloriées & brillantes: cette inſpiration le détermina à courir après tous les beaux papillons du pays. Dès que la grande chaleur étoit paſſée, il ſortoit dans les champs avec un petit barbet qui lui étoit attaché & qu'il avoit appelé *Pinpin*, du nom de l'épagneul de la Fée *Gracieuſe*. Il alloit à la chaſſe aux papillons, il en trouvoit de toutes les couleurs; ſon chien en mangeoit quelques-uns; mais *Sylvio* en attrapoit auſſi, & les mettoit dans une petite boëte tapiſſée de feuilles qu'il portoit à ſon côté; il les emportoit chez lui, & en faiſoit une collection, dans l'eſpoir que les Fées voudroient bien un jour leur rendre leur première forme; mais cela n'étoit point encore arrivé, lorſqu'il rencontra un papillon bleu, le plus beau du monde. Il eut bien de la peine à le ſaiſir; enfin il le prit ſain & entier. Le conſidérant avec attention, il trouva à cette petite bête l'air ſi humilié & en même-temps ſi intéreſſant, qu'il en eut pitié. Oh! pour le coup, dit-il en lui-même, voici ſûrement une Prin-

ceſſe enchantée ; on n'a point cette phyſionomie & cette contenance-là, quand on n'eſt qu'un papillon ordinaire. L'inſecte continuant à l'intéreſſer, il le lâcha, & lui donna la volée ; mais s'en repentant un inſtant après, il voulut encore le ſuivre & le ratrapper. Il s'étoit caché derrière un buiſſon, & *Sylvio* en approchoit, lorſqu'il vit ſortir de ce même buiſſon ſon chien *Pinpin* jouant avec quelque choſe de brillant ; il ſe le fait apporter, & reconnoît que c'eſt un braſſelet dont la chaîne étoit de grenats, & la plaque d'une ſeule turquoiſe. Cette reſſemblance avec la couleur du papillon le frappa d'abord ; mais il fut bien plus ſurpris lorſque la plaque du braſſelet, ſecouë par *Pinpin*, s'étant ouverte, il vit ſous la turquoiſe le portrait d'une femme charmante. Ah ! s'écria-t-il tout haut, quoique perſonne ne pût l'entendre : *Divine Fée, ma protectrice, voici donc la Princeſſe à laquelle je dois préſenter mes hommages. Je jure par* Démogorgon, *d'aller la chercher par toute la terre.* Enſuite ayant mis un genouil en terre & baiſé reſpectueuſement le portrait, il l'attacha à ſon bras par-deſſous ſa chemiſe, & revint

dans son château rempli de l'enthousiasme d'une passion naissante. On peut bien juger que *Sylvio* n'en étoit pas moins régulier à faire sa méridienne dans son bosquet, mais il la commençoit toujours par adresser ses vœux à la Dame de ses pensées, & comme il tenoit le portrait en main lorsqu'il s'endormoit, il le laissoit souvent échapper pendant son sommeil.

Il y avoit dans la basse-cour du château un jeune gros payſan qui servoit, suivant l'occasion, de garçon de labourage, d'aide aux maçons, de terrassier, de jardinier; c'étoit lui qui avoit aidé *Sylvio* à former le bosquet enchanté : il alloit voir quelquefois si rien n'y manquoit, & en voyoit souvent revenir son maître, disant qu'il avoit eu les plus belles visions du monde de châteaux superbes, de jardins délicieux, &c..... *Fi donc, Seigneur*, répondoit *Pédrilla, il n'y a pas un brin de cela dans votre bosquet, nous n'y avons planté que des ormes & des charmilles. Mais je te dis*, répliquoit Sylvio, *que j'ai vu tout cela en songe. = Oh! en songe, cela eſt différent; mais tout ce que l'on voit comme cela, & rien, c'eſt la même chose.* Une autre fois il le voyoit

chasser aux papillons : *Que voulez-vous faire de ces petites bêtes*, lui disoit-il ? = *Mon ami, ce sont peut-être des Princesses enchantées.* = *Bon, des Princesses, je les ai vu chenilles.* Enfin un jour il le trouva dormant, & vit à côté de lui le brasselet ouvert ; *Pédrillo* s'approche, considère le bijou ; il n'avoit jamais rien vu de pareil. Il se frottoit les yeux pour voir s'il ne se trompoit pas, lorsque *Sylvio* s'éveilla. Seigneur, lui dit le bon paysan, j'avoue que pour le coup vous avez pris un beau papillon. Quand je t'ai dit, répondit *Sylvio*, que ces papillons pouvoient être des Princesses enchantées, tu as cru que je me moquois de toi ; regardes, lui dit-il, en lui montrant le portrait. Ma foi oui, dit le bon homme, voici bien une Princesse, du moins en peinture. Quelle est jolie ! Alors le jeune Gentilhomme conta à son valet l'aventure du papillon bleu changé en brasselet, & la lui tourna si bien, qu'il ne lui fut pas possible de douter de la métamorphose. *Mais vous voilà bien avancé, Seigneur*, continuoit Pédrillo, *vous ne tenez votre maîtresse qu'en peinture, j'aimerois autant pour vous qu'elle fût restée papillon*

= Du moins cela m'a fait connoître ſes charmes. = Oh, cela eſt vrai; mais il me ſemble, Seigneur, qu'il ne ſuffit pas de ſavoir comment elle a le nez tourné, ſi on ne vient à bout de lui en dire deux mots. J'eſpère bien auſſi la trouver, répliqua Sylvio, *& ſi tu veux m'accompagner dans mes recherches, nous courrons les terres & les mers pour la découvrir. = Par Saint Jacques, reſtez chez vous, mon cher maître; ſi le portrait vous eſt arrivé par miracle, la Princeſſe peut bien vous venir trouver auſſi de la même manière, cela lui ſera plus aiſé que ſi vous allez courir après elle, ſans ſavoir de quel côté vous devez la chercher.*

Malgré ces juſtes remontrances, *Sylvio* s'obſtina à faire la recherche de ſa Princeſſe; & *Pédrillo*, qui étoit le meilleur homme du monde & qui lui étoit attaché, conſentit à le ſuivre, ſi après y avoir bien réfléchi & avoir attendu pendant quelque temps ſa Princeſſe chez lui, il n'abandonnoit point le projet de vouloir la chercher. Il y perſiſta ſi bien, qu'il ne tarda pas à entreprendre ſon voyage, il y fut même déterminé par une propo-

ſition que lui fit ſa tante, mais qu'il n'eut garde d'accepter.

Il y avoit dans la petite ville de Xelvas, la plus voiſine du château de Roſalva, une jeune fille aſſez riche, que l'on nommoit *Dona Mergelina*; ſon père n'étoit qu'un ſimple Bourgeois, mais opulent pour le pays où il vivoit. Elle étoit fière de ſes richeſſes, parce qu'elle ne pouvoit aſſurément pas l'être de ſa figure; car c'étoit la plus hideuſe petite créature qu'eût jamais produite l'Eſpagne. Elle n'avoit que quatre pieds deux pouces de hauteur, mais ſa groſſeur étoit plus conſidérable; d'ailleurs elle étoit très-haute de caractère, ſi elle ne l'étoit pas de taille; elle aimoit la parure & la dépenſe, & croyoit que ſon bien ne pouvoit pas mieux être employé que pour ſon propre plaiſir. Avec tous ces défauts, *Dona Menpia* ne crut pas pouvoir procurer un plus grand avantage à ſon neveu, que de lui donner cette jolie perſonne pour épouſe. Elle crut qu'elle ſeule pouvoit le mettre en état de rétablir le château de Roſalva, qui depuis pluſieurs générations, étoit tout-à-fait détruit d'un côté,

& étayé de l'autre. Elle ménagea donc cette bonne fortune à *Dom Sylvio*, fit plusieurs voyages à Xelvas, vit le Marchand *Rodrigue*, oncle de la prétendue, employa quelques Moines qui avoient du crédit dans la famille, & enfin disposa si bien les choses, qu'il ne fut plus question que d'une entrevue. Le jour en fut arrêté ; *Dona Menzia* en prévint son neveu ; mais sans vouloir lui découvrir toute l'étendue de ses projets, elle se contenta de lui annoncer qu'un certain jour elle recevroit grande compagnie, & qu'il ne devoit pas manquer à se mettre du meilleur goût qu'il lui seroit possible. *Dom Sylvio* demanda si dans la compagnie qu'elle attendoit il y avoit des Dames? Sans doute, répondit-elle, & de très-aimables. Notre jeune homme, qui ne rêvoit que Fées & Princesses, soupçonna aussitôt qu'il y en auroit quelqu'une mêlée dans cette compagnie. Il se trompoit beaucoup ; car après avoir fait la toilette la plus recherchée & avoir endossé son bel habit de satin verd, doublé & tailladé de taffetas couleur de rose, il ne vit arriver d'autre Dame que *Dona Mergélina* & une Duègne qui l'accompagnoit. Ah ! dit en lui-même le mal-

heureux *Dom. Sylvio*, ſi ce ſont-là les Princeſſes que j'attends, elles ſont bien transformées. Cependant la galanterie lui étoit ſi naturelle, qu'il ne manqua pas de faire des politeſſes, particulièrement à la Demoiſelle de *Xelvas*. Celle-ci les reçut avec dignité, & notre jeune homme ne s'en inquiéta pas beaucoup. On ſervit à la compagnie des eaux glacées, c'eſt-à-dire, de l'eau dans laquelle on avoit écraſé quelques groſeilles, & que l'on avoit enſuite deſcendue dans le puits pour la rafraîchir. *Sylvio* en fit les honneurs, & reconduiſit les Dames juſques à leur voiture. Dès qu'elles furent éloignées, ſa tante lui parla ſérieuſement & voulut lui faire entendre qu'il devoit s'attacher à *Mergélina*. Mais ſa propoſition fut bien plus mal reçue qu'elle ne devoit s'y attendre. Le jeune homme ne fut ébloui ni de la beauté, ni de la richeſſe de la jeune Demoiſelle; il refuſa obſtinément ſa main. *Malheureux*, lui dit la tante étonnée, *comment rétabliras-tu tes affaires ſans le ſecours de ce parti? Cela ne m'inquiete nullement*, reprit notre nouveau Dom Quichotte; *je me crois deſtiné à de plus hauts partis; des Princeſſes, = Quelle folie! = Le pou-*

voir des Fées. = *Miſéricorde! la tête a tournée à mon neveu.* Le reſte de la converſation ne fut que reproches & qu'injures de la part de la tante. Le neveu les ſupporta en Héros; mais ne voulant point s'y expoſer davantage, dès le ſoir même il prit ſon parti, & s'étant levé à la pointe du jour, il alla chercher *Pédrillo* dans la baſſe-cour; ils prirent enſemble en peu de momens leurs meſures pour s'enfuir, & les exécutèrent avant que *Dona Menzia* fut éveillée. *Pédrillo* avoit conſeillé à ſon maître de ſe pourvoir de tout l'argent qu'il pourroit emporter, & même des proviſions néceſſaires pour un voyage dont on ne pouvoit pas prévoir la durée. Mais, partie par généroſité, partie par impuiſſance, ce qu'ils emportèrent fut très-peu de choſe. *Hâtons-nous, mon ami,* diſoit le nouveau Chevalier, *craignons les embûches de la Fée* Fanfreluche. *Oui Seigneur,* répondoit le nouvel Ecuyer, *craignons que* Dona Menzia *ne courre après nous; pour moi, je crains bien autant la groſſe* Maritorne, *votre gardeuſe de vaches. La drôleſſe ne voudroit pas que je la quittaſſe d'un pas, elle nous pourſuivra dès qu'elle me verra échappé.* &

elle a les bras & les poings auſſi gros & auſſi forts que les miens ; ſi elle ne peut me ramener, elle m'aſſommera. Ne crains rien, répliqua gravement Sylvio, *nous ſommes ſous la protection de la Fée* Rayonnante, *& ſon chien fidèle, qui nous ſuit ou nous précède, ne manquera pas de nous conduire aux lieux qu'habite la Princeſſe* Mirabelle ; *c'eſt le nom de celle que j'adore.* = *Qui peut vous avoir dit cela ? D'ailleurs, je ne vois ici que votre chien* Pinpin, *il vous ramenera plutôt à la maiſon pour dîner, qu'il ne nous conduira par-tout ailleurs ; mais puiſque vous voulez aller, allons ; que Dieu nous conduiſe & le bienheureux Saint Jacques.*

Nous paſſons ici quelques petites aventures qui nous ont paru peu intéreſſantes, & qui remplirent la première journée du voyage de notre Héros. Il dormit ſur l'herbe aſſez tranquillement, le climat & la journée le permettant. Le lendemain ils déjeûnèrent d'un bon pâté, d'une bouteille de vin de Canaries, & de quelques autres proviſions que *Pédrillo* avoit apportées, & ils en eurent encore de reſte pour plus d'un repas.

En traverſant un bois ils rencontrent

une Bohémienne, qui attrape à *Sylvio* quelques pièces pour lui dire sa bonne ou mauvaise aventure; après lui avoir bien regardé dans les yeux & dans la main, elle hasarde de ces choses qui ne signifient rien, & qu'on peut entendre comme on veut. Le jeune Chevalier errant les interprêta suivant ses propres idées, & il en conclut qu'il étoit aimé de la Princesse *Mirabelle*, qu'on la lui disputoit, qu'il avoit des jaloux & des rivaux, mais que la Fée *Rayonnante* le protégeoit, qu'il la posséderoit, & qu'il en avoit un sûr garant dans le portrait qu'il portoit depuis quelque temps à son bras, & qu'il plaça alors sur son cœur, enveloppé dans une bourse de satin. La Bohémienne partit, après leur avoir fait tous les Contes qu'elle voulut, & n'alla pas loin pour rencontrer *Pinpin*, qui se traînoit avec peine à la suite de son maître : elle le déroba, suivant l'usage des personnes de sa profession. *Dom Sylvio* & *Pédrillo* cherchèrent inutilement le petit chien; le maître courut aussi en vain après des papillons bleus qu'il rencontra sur son chemin, persuadé que sa maîtresse étoit toujours sous cette forme;

enfin les provisions du château servirent encore, le second soir, au Chevalier & à l'Ecuyer, pour faire un assez bon souper, après lequel ils se couchèrent, & dormirent jusqu'au lendemain matin, *Sylvio* rêvant de Fées & d'enchantemens, & *Pédrillo* de *Maritorne*.

Il étoit encore de bonne heure; *Pédrillo* accoutumé à être plus matinal que son maître, étoit seul éveillé, lorsque deux Bergères galamment vêtues, & telles que l'on nous dépeint celles des bords du Lignon dans l'Astrée, passèrent auprès du buisquer où nos chercheurs d'aventures s'étoient endormis. Le bon paysan, en les regardant, fit un cri qui n'éveilla pourtant pas son maître, mais qui fit tourner la tête aux deux belles, & leur fit remarquer *Sylvio*, dont la jeunesse & la beauté attirèrent leur attention. Elles s'arrêtèrent pour le regarder d'abord d'assez loin; mais ensuite la curiosité, & peut-être un commencement d'intérêt les faisant agir, elles s'approchèrent tout doucement pour le considérer. De son côté, *Pédrillo* ne douta point que ce ne fussent-là les Nymphes, ou même les Fées dont son maître lui avoit

parlé si souvent. Il en fut encore d'autant plus convaincu, qu'en s'approchant d'elles il crut voir, dans la plus parée des deux, de la ressemblance avec le portrait que *Sylvio* lui avoit montré. En même-temps il trouva que la seconde étoit une petite brune très-piquante & fort à son gré. Par Saint-Jacques, s'écria-t-il, ou je me trompe bien, ou c'est-là la Princesse que mon maître adore, & que les Fées nous envoyent; mais qu'elles sont bonnes! Elles ont pensé à tout le monde: ne voilà-t-il pas qu'elles m'ont choisi aussi une petite Nymphe fort drôlette. Si la Princesse devient papillon bleu, la mienne sera peut-être papillon puce; mais vaille que vaille, nous ferons toujours à deux de jeu, *Don Sylvio* & moi. Cependant il s'approcha effrontément des Dames, & fut cause qu'elles s'écartèrent un peu de l'endroit où dormoit le jeune Chevalier, mais ce ne fut que pour demander à l'Ecuyer qui s'approchoit en faisant de grandes révérences, s'il appartenoit à ce Gentilhomme qui dormoit: oui, mes Princesses, répondit sans hésiter l'effronté *Pédrillo*, j'ai l'honneur d'être vassal, jardinier, écuyer & confident du Seigneur

Dom Sylvio de Roſalva, que vous voyez couché ſur le gazon. C'eſt un aimable Gentilhomme, poſſeſſeur d'un vieux château, qu'il ne tiendra ſans doute qu'à vous de rebâtir quelque jour, avec le ſecours de la Fée *Fanfreluche* votre tante. A ces mots les deux Demoiſelles ſe mirent à éclater de rire; & s'étant éloignées encore davantage pour ne pas réveiller *Sylvio*, elles traversèrent aſſez vîte la plaine, & gagnèrent un autre boſquet qui n'étoit pas éloigné. Elles y trouvèrent deux palfreniers de livrée, qui tenoient en main des mules ſur leſquelles elles montèrent. Elles partirent, & l'Écuyer payſan les ſuivit tant qu'il put, avec reſpect & le chapeau bas: Excuſez, Meſdames, leur crioit-il, ſi j'ai eu l'audace de vous reconnoître, & l'imprudence de vous le dire. Après tout, je ne ſais ſi c'eſt pour cela que vous vous enfuyez, ou ſi c'eſt parce que vous craignez de redevenir papillons, mais à la bonne heure, mon maître & moi nous ne ceſſerons d'aller à la chaſſe de vos charmes.

Il faut apprendre à nos lecteurs quelles étoient ces deux prétendues Bergères: l'une étoit la maîtreſſe, l'autre la ſou-

brette, & la première; ſans être Princeſſe, étoit une femme de qualité du Royaume de Valence, qui étoit auſſi noble qu'aimable. On l'appeloit *Dona-Félicia de Cordena*; elle avoit été mariée à l'âge de ſeize ans, à un vieux Seigneur qui n'avoit pas pu ſupporter pendant plus de deux ans l'excès de ſon bonheur, & l'avoit laiſſée veuve ſans enfans à l'âge de dix-huit ans. Elle s'étoit retirée avec ſes frères dans le Château de *Lirias*, & il n'y avoit pas plus d'un an qu'elle y demeuroit, lorſqu'allant de bon matin faire une promenade, ſuivie de *Laure*, ſa fidelle Confidente, elle fit la rencontre de nos deux aventuriers. Telle étoit celle que *Pedrillo* prenoit pour une fée. Si elle ne l'étoit pas réellement, au moins avoit-elle tous les talens & toutes les grâces qui les diſtinguent; elle étoit belle & adroite comme une fée, chantoit & danſoit comme elles, &c.....: avec ces avantages, elle étoit recherchée de tout ce qu'il y avoit dans la Province de Cavaliers jeunes & aimables: tous ſe diſputoient l'honneur de lui rendre hommage, mais aucun ne réuſſiſſoit à lui plaire. Celui qui paroiſſoit avoir ſur elle les plus

fortes prétentions, étoit le Comte *Ferdinand de Mazora*, qui n'étoit pas plus heureux que les autres, parce que *Félicia* n'avoit encore trouvé parmi ses soupirans personne qui fît autant d'impression sur elle, que *Sylvio* endormi; elle ne put s'empêcher de l'avouer à sa fidelle *Laure*, dès qu'elles furent seules. Elle avoit très-bien retenu son nom, & se rappelloit d'avoir souvent entendu parler dans son enfance de *Don Pedro de Rosalva*, dont le Château n'étoit qu'à quelques lieues de *Lirias*. Mais par quel hasard son fils se trouvoit il là, & que vouloient dire les contes de Fées, de Princesses & les ridicules complimens que son Valet leur avoit debités? Elles se perdoient en conjectures là-dessus, & avançoient toujours du côté du Château de *Lirias*. Laissons-les pour un moment sur cette route.

Enfin, Seigneur, dit *Pedrillo* à son Maître à l'instant de son reveil, vous ouvrez donc les yeux? Avez-vous fait de beaux rêves? Certainement, répondit *Sylvio*; mais il ne me convient point d'en faire part. Oh! bien Seigneur, reprit le Valet, quant à moi, j'ai bien mieux fait que de rêver; j'ai vu, oui j'ai vu de mes

deux yeux votre Princesse, non point sous la forme d'un papillon bleu, mais en chair & en peau très-blanche, en habit de bergère à la vérité, mais avec des grâces qui annonçoient bien la nièce de la fée *Fanfreluche*..... Oh! pour cela, par exemple, je le crois, parce que je peux bien dire que je l'ai vu, aussi-bien qu'une soubrette charmante qui lui sert de Demoiselle suivante. Elles sont allées, je ne sais où, peut-être se transformer en papillon: c'est de quoi j'ai pourtant tâché de les empêcher par mes remontrances; mais cela ne dépend peut-être pas d'elles.

Que je suis charmé de t'entendre parler ainsi! Mais de quel côté ont-elles tourné leurs pas? — Ma foi, Seigneur, je n'en sais rien: des Salamandres sont venus les enlever (c'étoient les Palfreniers qui étoient habillés de rouge & de différentes couleurs); elles sont montées sur leurs hacquenées, & peut-être actuellement voltigent-elles en papillons sur quelques-uns des arbres que l'on voit là-bas là-bas..... Mais montrez-moi un peu ce portrait que vous gardez si précieusement..... Eh! vraiment oui, c'est elle-même, c'est votre Princesse que j'ai vue, Seigneur.

Malgré sa passion, ou si l'on veut sa folie, *Sylvio* ne pouvoit s'imaginer que la prétendue Princesse, que représentoit son portrait, se fût trouvée effectivement là. Il crut donc que *Pedrillo* étoit fou: cependant ils se mirent en chemin pour continuer leur route. Ils n'eurent pas fait une demi-lieue, qu'ils entendirent du bruit sur un chemin creux dans lequel *ils* alloient entrer. *Sylvio* étoit naturellement brave; d'ailleurs, il étoit disposé à combattre des géants & des monstres, & il avoit dans la tête qu'il en viendroit aisément à bout, parce que ce ne devoit être que des êtres fantastiques. *Pédrillo* n'étoit pas né poltron, ainsi ils coururent tous deux au bruit, & apperçurent bientôt sept hommes qui attaquoient trois jeunes cavaliers. Le nombre n'étoit pas égal, & ces derniers étoient prêts à succomber lorsque notre jeune Héros survenant, l'épée à la main, & son suivant avec un gros bâton d'épine noueux, dont il savoit très-bien se servir, ils rappelèrent la fortune du côté des plus foibles. Un des attaquans fut tué, deux grièvement blessés, les quatre autres prirent précipitamment la fuite. *Sylvio* cherchoit des yeux celui qu'il

qu'il venoit de délivrer, & vouloit lui témoigner qu'il étoit charmé de lui avoir rendu ce service, & recevoir ses remerciemens; mais il l'apperçut qui couroit vers un objet dont le salut l'occupoit encore plus que le desir de témoigner sa reconnoissance à son libérateur. Cet objet étoit une Dame qui paroissoit évanouie entre les bras d'une de ses femmes, à quelque distance du champ de bataille. *Sylvio* y courut lui-même, & trouva une jeune & aimable personne qui, ouvrant tendrement & languissamment les yeux, s'écrioit: quoi c'est vous, cher *Dom Eugénio!* n'êtes-vous point blessé? Non, chère *Hyacinthe*, lui répondit-on, j'ai été heureusement délivré par la valeur.... A ces mots *Hyacinthe* retomba dans son évanouissement. *Eugénio* & *Sylvio* se réunirent pour l'en retirer une seconde fois, & y parvinrent au moyen de quelques eaux spiritueuses. Notre jeune Chevalier rendit alors aux charmes d'*Hyacinthe* toute la justice qui leur étoit due, & elle auroit fait impression sur son cœur, s'il n'avoit pas été préoccupé de la beauté de sa Princesse, & s'il ne s'étoit pas ap-

perçu qu'*Eugenio* & *Hyacinthe* s'aimoient tendrement.

Cependant les deux autres cavaliers qui étoient avec *Eugénio* quand il avoit été attaqué, se rapprochèrent; ils avoient reçu quelques légères blessures dans le combat; on fit avancer des voitures, dont les assaillans avoient forcé *Hyacinthe* de descendre, on y fit rentrer cette Dame, sa suivante, & les deux blessés; *Eugénio*, *Sylvio* & *Pédrillo* les escortèrent sur les chevaux de ceux qu'ils avoient mis en fuite, & on se hâta de gagner une auberge qui n'étoit qu'à environ une demi-lieue de là.

Nous passerons sous silence les offres ridicules de l'hôte Espagnol, de faire faire bonne chère à toute la compagnie, & l'énumération impertinente de tous les grands Seigneurs qui avoient logé chez lui. Il n'avoit qu'un assez petit nombre de provisions très-communes, & d'assez mauvais lits, mais on s'en accommoda comme on put, la belle *Hyacinthe* & les blessés ayant grand besoin de repos. On soupa, tant bien que mal, & on passa la nuit dans cette auberge; mais le soir, la soubrette, curieuse comme toutes les filles de

ſon eſpèce, eut envie de ſavoir quel étoit le cavalier qui les avoit délivrées d'un ſi grand péril. Pour cet effet, elle chercha *Pédrillo*, l'attaqua de converſation, & lui fit toutes ſortes de queſtions. L'Écuyer l'avoit déjà regardée, & l'avoit trouvée jeune, vive & fraîche. Ma belle enfant, lui répondit il, il ne tient qu'à moi de vous ſatisfaire, mais en même-temps je vous avertis que c'eſt un très grand ſecret; que vous en faire part, c'eſt vous donner une grande preuve d'amitié, & que je ne peux vous le confier que dans quelque endroit écarté où perſonne ne puiſſe nous voir ni nous entendre. La ſoubrette fit quelque difficulté, mais enfin elle conſentit à ſuivre *Pédrillo* dans une eſpèce de galetas qui étoit derrière la chambre où couchoit *Dom Sylvio*. Là parlant bas: ah çà, lui dit le gros payſan, il faut que vous commenciez par me dire quelle eſt votre maîtreſſe; car encore faut-il ſe connoître les uns & les autres. La ſoubrettre y conſentit, après avoir fait promettre à l'Écuyer qu'il ſeroit bien ſage, ce qu'il fit, tout en prenant quelques libertés. Ma maîtreſſe, dit-elle, s'appelle *Hyacinthe*; elle a été enlevée à ſes

parens si jeune, qu'elle ne les a jamais connus; ce fut une Bohémienne qui s'en empara, & lui apprit à chanter & danser avec un succès (qu'elle dût sans doute bien plutôt à ses dispositions & à ses grâces naturelles, qu'aux leçons de cette femme). A l'âge de douze à treize ans, le Directeur d'une troupe de Comédiens ambulans, l'acheta pour ainsi dire de la Bohémienne, & la plaça dans sa troupe, où elle parvint bientôt à jouer les principaux rôles, & se fit aimer & admirer par-tout où elle suivit la troupe dans laquelle elle étoit entrée; à Burgos, à Grenade, à Séville, à Madrid même, elle y reçut des applaudissemens capables de faire tourner la tête; mais *Hyacinthe* est aussi modeste & aussi honnête qu'elle est belle. Ce n'est qu'à Valence qu'elle a trouvé quelqu'un qu'elle a cru digne de toucher son cœur; & c'est ce *Dom Eugenio* que vous avez délivré des mains de ses rivaux jaloux; car vous saurez que ma maîtresse ayant consenti de renoncer au théâtre pour s'attacher à *Dom Eugenio*, & partant avec lui de la ville de Valence dans le château de *Lirias*, où ils doivent se marier, *Dom Fernand de Zamora*, amoureux à

la folie de ma maîtresse, a sans doute apoſté pour l'enlever, des gens que vous avez mis en fuite. A préſent, continua la ſoubrette, dites-moi donc quel eſt votre maître? Oh, répondit *Pédrillo*, patience; n'allons pas ſi vîte. Ce que j'ai à vous dire eſt bien plus curieux que ce que vous m'avez appris, par conſéquent il me faut du retour pour ce trait-là. La ſuivante ſe récria à l'injuſtice, & ſe défendit, mais à petit bruit, parce qu'elle avoit peur d'être entendue de la chambre voiſine. Enfin *Pédrillo* lui conta tout ce que nos Lecteurs ſavent déjà de la naiſſance de *Don Sylvio*, de ſes ſingulières préventions en faveur des Fées & du merveilleux portrait qu'il avoit reçu comme par miracle. Dès que la ſoubrette en eut entendu parler: non, dit-elle, je ne conſentirai à rien que je n'aie vu & que je ne poſſède ce merveilleux portrait. *Pédrillo* fit ſentir toute l'impoſſibilité où il étoit de s'en emparer; mais elle s'y obſtina ſi fort, qu'il fut obligé de le lui promettre, afin de faire ceſſer la diſpute.

La ſcène ne ſe paſſa pas à voix aſſez baſſe, pour que *Sylvio*, qui étoit dans la chambre voiſine, n'en entendît pas quel-

ques mots prononcés par la fille dont la voix lui étoit inconnue. *Je veux avoir absolument ce Portrait*, disoit-elle: Eh bien! *vous l'aurez*, lui répondoit-on, mais d'une voix déguisée qu'il ne reconnut pas pour celle de *Pédrillo*. Notre Chevalier qui avoit toujours la tête remplie d'enchantemens & de féerie, ne douta *pas* que ce ne fût deux esprits aëriens qui formoient le projet de lui enlever le portrait de sa Princesse. Après y avoir réfléchi pendant quelque tems, il appela, à plusieurs repriſes, son Valet, qui, s'étant bien fait payer de sa confidence, se rendit enfin à la voix de son maître. *Est-ce toi qui parloit là-dedans?* lui dit *Sylvio*. *Non Seigneur*, répondit effrontément l'Ecuyer de nouvelle fabrique: le Chevalier en conclut que c'étoit sans doute quelque enchanteur & quelque maligne fée qu'il avoit entendu comploter ensemble pour lui ravir son cher portrait. Seigneur, répondit *Pédrillo*, cela pourroit bien être: dites moi, je vous supplie, les enchanteurs prennent-ils toute sorte de formes? Sans doute, répliqua notre Chevalier. Eh-bien! Seigneur, cette Auberge est pleine d'enchanteurs, & ils se sont déguisés en

puces : car je vous garantis qu'il y en a dix mille eſcadrons dans la chambre d'où je ſors. Ah ! fuyons ce ſéjour maudit : ils finiroient par nous jouer de trop mauvais tours ; votre Portrait ni votre perſonne ne ſeroient peut-être point en ſûreté avec eux. *Sylvio* goûta le conſeil, & il fut réſolu qu'ils partiroient à la pointe du jour, & avant que la compagnie fût éveillée : après tout, dit *Sylvio*, il eſt généreux de ſe dérober à leurs remercîmens. L'Écuyer ne demandoit pas mieux, & ſon Maître l'obligea plus qu'il ne le croyoit : ils continuèrent leur route, & la recherche de la Dame au Portrait, & des papillons bleus.

Mais quittons-les pour un moment, & voyons ce qui ſe paſſoit à *Lirias*. Dona *Felicia* y étoit arrivée, & avoit été fort étonnée de n'y point trouver ſon frère ; mais elle ſavoit qu'il avoit une intrigue à Valence, & on lui fit entendre que c'étoit ce qui l'avoit fait ſortir de ſon Château, & qu'il y ramèneroit peut-être bientôt l'objet de ſa tendreſſe. Elle l'attendit aſſez tranquillement, mais elle penſoit toujours à *Dom Sylvio de Roſalva* ; elle vouloit le connoître & ſavoir quel pouvoit être le

fondement des choſes extraordinaires qu'avoit dites ſon Valet. Elle fut bientôt à portée d'en être inſtruite, & cela par l'effet d'un ſingulier haſard. Il y avoit dans le Château de *Lirias* un Valet bleſſé, pour lequel on avoit envoyé chercher un Chirurgien qui habitoit à quelques milles, & juſtement à moitié chemin de *Lirias* à *Roſalva* : il étoit cauſeur comme un barbier Eſpagnol, ou, pour mieux dire, comme un barbier, de quelque pays qu'il ſoit. En allant rendre compte à *Dona Felicia* de l'état de ſon Valet, il entendit prononcer le nom de *Sylvio*. Je connois ce Seigneur, dit le Barbier; je fréquente le Château de *Roſalva* : j'y coupe, j'y tranche, j'y taille. On lui demanda quelques détails ſur la perſonne du jeune Cavalier Eſpagnol, & il ne ſe fit pas prier pour dire tout ce qu'il en ſavoit : il peignit la figure & le caractere de *Dona Menzia*, celui de ſon neveu, la folie qui étoit entrée dans la tête de cet infortuné jeune homme, le projet que l'on avoit eu de lui faire épouſer *Dona Mergelina*, la figure ridicule de cette héritière, & le parti qu'avoit pris le Seigneur de *Roſalva* de s'enfuir plutôt que de s'unir à cette

perſonne. Tout cela fut écouté avec intérêt par *Dona Felicia*; elle plaignit *Sylvio* plutôt qu'elle ne le blâma: elle ſe flatta que le Portrait qu'il adoroit n'étoit qu'un être chimérique, & deſiroit de le voir dans l'eſpérance de faire elle-même ſa conquête.

Retournons à notre Chevalier, ayant laiſſé *Eugenio* & *Hyacinthe* dans l'Auberge. Il y avoit preſque déjà une journée toute entière qu'ils couroient les champs, lorſque *Pédrillo*, appercevant un beau papillon bleu: ma foi, Seigneur, dit-il à ſon Maître, je crois que voilà votre Princeſſe qui a repris ſa métamorphoſe. Le pauvre *Sylvio* le crut, & ſe mit à courir après le papillon. Une jeune & groſſe Payſanne qui ramaſſoit des fleurs dans les champs, le regarda d'abord, ſe prit à rire, & le prévint en attrapant l'inſecte; puis d'un air gauſſeur: *Mon beau Seigneur, je tiens ce papillon que vous cherchez; que me donnerez-vous pour l'avoir?* A ces mots, *Sylvio* égaré, tournant la tête vers *Pédrillo*: *Ah! mon ami*, lui dit-il, *que je reconnois bien à ce trait la malice des enchanteurs! Perfide Fée Potironne, ennemie mortelle de* Rayonnante, *de* Fan-

freluche & de Mirabelle ! *Tu veux donc m'enlever encore l'objet de mes vœux ? Mais rends-la moi sur le champ, ou reçois la mort de ma main.* En même-temps il court sur la pauvre & innocente Payſanne, & l'eût percée de ſon épée, ſi par bonheur pour elle deux Payſans, dont l'un étoit l'amant de cette belle, ne ſe fuſſent trouvés à portée de venir la ſecourir : ils le firent ſi efficacement, qu'étant les plus forts, ils renverſèrent le Cavalier & l'Ecuyer, les battirent & les laiſsèrent preſque morts ſur la place. Pour comble de chagrin, ils arrachèrent au héros de notre Roman la boëte au Portrait qu'il conſervoit ſi précieuſement.

De nos deux héros bleſſés, le premier qui reprit ſes ſens & ouvrit les yeux, après que les ennemis ſe furent retirés, ce fut *Pedrillo* ; & la première parole qu'il proféra, ce fut pour envoyer au diable les fées, leur pouvoir & leur protection. A quoi ſert, s'écrioit-il, d'être protégé par la Fée *Rayonnante*, ſi l'on eſt volé par la Fée *Caraboſſe*, & battu comme plâtre par quelque autre Fée & je ne ſais quels enchanteurs que je n'ai pas l'honneur de connoître ? Après ces exclamations, il

s'apperçut que ſon Maître avoit perdu connoiſſance, & ne donnoit même aucun ſigne de vie. Alarmé de le voir dans cet état, il n'imagina point de meilleure reſſource, que d'avoir recours à une bouteille de vin de Madère & à deux pains blancs qu'il avoit emportés le matin de l'Auberge: il en fit boire un trait à *Sylvio* dans la taſſe d'argent qu'il portoit toujours avec lui. Ce confortatif le rappela à la vie; mais ſa première penſée ayant été de chercher le Portrait de ſa Princeſſe, & ne l'ayant point trouvé, il retomba dans le déſeſpoir & dans l'anéantiſſement. Ah! malheureuſes Fées, dit encore *Pédrillo*, & il ſe mit à vomir un nouveau torrent d'injures contre elles. Cependant il ne négligea pas de ranimer une ſeconde fois ſon Maître par le même moyen, après en avoir uſé pour lui-même. Alors ne voulant pas achever de le déſeſpérer par ſes plaintes: Seigneur, lui dit-il, ſi vous avez été battu, & ſi vous avez perdu votre Portrait, conſolez-vous par le ſouvenir des malheurs qui ſont arrivés à tant d'autres: quand je me rappelle l'hiſtoire de *l'Oiſeau bleu* que vous m'avez contée tant de fois, je ne peux plus plaindre

perſonne : ce ne ſont rien que vos chagrins en comparaiſon de ces infortunes. Allons, allons, Seigneur, déjeûnons bien, & prenons des forces pour gagner le bois que je vois à un bon quart de lieue d'ici : là vous ferez un petit ſomme, & il n'y paroîtra plus. Le Chevalier, accablé, ne laiſſa pas que de ſuivre le conſeil de ſon Ecuyer : il déjeûna, gagna le bois & s'y endormit, non d'un ſommeil léthargique, mais d'un aſſez bon ſomne : il fit même un très-beau ſonge. Il lui ſembla que la Fée *Rayonnante* le conduiſoit dans ſon Palais de Rubis, d'Emeraudes & de Turquoiſes ; qu'il y trouvoit ſa Princeſſe plus belle encore que ſon Portrait, &c.... *Pédrillo* de ſon côté, rêva des choſes moins brillantes, mais auſſi agréables. Enfin, ils ſe réveillèrent tous deux ſatisfaits de leurs ſonges, qu'ils ſe racontèrent avec plaiſir. Encouragés par un nouveau déjeûner, ils continuèrent leur route qu'ils ne ſuivirent pas long-temps ſans ſe trouver à la petite porte d'un parc bien planté, bien percé, & au bout duquel on voyoit un Château conſidérable & d'une belle architecture. Ils y entrèrent, ſuivirent l'allée qui s'offroit à eux, & arrivèrent à ce Château.

Les premières pièces qu'ils rencontrèrent étoient contigües à une volière pleine de toute sorte d'oiseaux dont le plumage & le chant étoient également variés. Dans ce premier appartement plusieurs perroquets voltigeoient sur les corniches & sur les fenêtres : dans un second, de petits chats se jouoient, des chattes se promenoient peu inquiètes de leur nourriture, qui étoit toute disposée & arrangée dans des assiettes fort propres aux quatre coins de la chambre ; enfin, dans la troisième pièce, ils ne trouvèrent plus qu'une seule chatte blanche, très-belle, qui avoit l'air d'attendre la maîtresse du logis : cette pièce d'ailleurs, étoit magnifiquement ornée & meublée de piles de carreaux sur lesquels les Dames Espagnoles ont coutume de s'asseoir. Mon ami, dit alors *Dom Sylvio* à son Ecuyer, nous sommes sûrement ici dans le Palais de la Fée à la chatte blanche : tu vois qu'elle a de l'empire sur les animaux ; ses charmes lui assurent sans doute aussi des droits sur le cœur des hommes. .....

Dans ce moment la porte s'ouvre, & l'on voit entrer une beauté dont l'éclat frappe *Sylvio*, d'autant plus qu'il recon-

noît en elle l'original du Portrait qu'il avoit poſſédé. *Félicia* (car c'étoit elle-même) n'eſt pas moins étonnée de revoir dans un lieu où elle ne l'attendoit pas, le même jeune homme qu'elle avoit vu, quelques jours auparavant, endormi dans un boſquet. Sa ſuivante étoit avec elle, *Pédrillo* la reconnoît, & c'eſt-là *ce que* l'on appelle une véritable ſcène de ſtupéfaction. Après avoir été quelque temps des deux côtés ſans ouvrir la bouche, *Dom Sylvio* rompit le ſilence, en ſe jetant aux pieds de la Dame qui lui apparoiſſoit, & lui demandant ſérieuſement ſi elle étoit ou la Fée ſa protectrice, ou la Princeſſe même dont il avoit poſſédé le portrait. *Félicia* eût été encore plus embarraſſée de lui répondre, ſi elle ne s'étoit rappelé les propos ſinguliers de *Pédrillo*, qui lui avoient fait juger, dès le premier moment qu'elle avoit vu *Sylvio*, qu'il étoit entiché de quelque opinion extraordinaire. Elle lui répondit donc avec douceur & bonté, qu'elle n'étoit point Fée, mais une ſimple mortelle; en même-temps elle le pria de s'aſſeoir, & s'aſſit elle-même ſur une pile de carreaux; ſa chatte blanche ſe mit ſur ſes

geneux ; *Laure* & *Pédrillo* se tinrent à l'écart, en soubrette & écuyers discrets. La Dame dit alors au jeune homme avec honnêteté & modestie qui elle étoit, lui apprit que c'étoit dans le château de *Lirias* qu'il se trouvoit, voulut lui persuader qu'il n'y avoit dans tout cela ni magie ni enchantement, & fit enfin ce qu'elle put pour le faire revenir de ses erreurs ; mais ce fut toujours en vain : il ne cessoit de la traiter de Princesse, de lui parler de Fées & d'enchantemens, de lui soutenir qu'il l'avoit long-temps poursuivie pendant qu'elle étoit métamorphosée en papillon bleu ; enfin la conversation se soutenant sur ce ton d'extravagance, devenoit très-embarrassante pour *Dona Félicia*, qui ne savoit plus comment s'en tirer, lorsqu'on entendit entrer un carrosse dans la cour du château, & que *Laure* vint annoncer à sa maîtresse que c'étoit *Dom Eugénio*, son frère, qui arrivoit de Valence avec ses deux amis *Dom Gabriel* & *Dom Rodrigue*, & une Dame très-belle, que l'on jugeoit être celle dont *Eugénio* étoit amoureux. *Félicia* quitta aussi-tôt *Sylvio* pour aller au-devant de son frère, mais ce ne fut qu'après l'avoir

prié à souper, & engagé à rester quelque temps dans le château.

Le frère & la sœur se revirent avec grand plaisir, & celle-ci trouva sa future belle-sœur fort aimable; elle l'embrassa, & dès qu'ils furent entrés dans le sallon, elle voulut leur présenter *Dom Sylvio*; mais *Eugenio* ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il le reconnut pour un homme à qui il avoit les plus grandes obligations. *Félicia* en fut étonnée; pour faire cesser cette surprise, il falloit donner bien des explications qui occupèrent la compagnie du château de *Lirias* pendant toute cette soirée, & même le lendemain. Nous allons mettre nos Lecteurs au fait de tous ces éclaircissemens.

Félicia savoit bien que son frère devoit amener de Valence à *Lirias* une Dame aimable; elle étoit même instruite qu'il en étoit amoureux, & qu'il vouloit l'épouser: en la voyant, elle la trouva digne, par sa figure, d'inspirer de tendres sentimens; mais elle ne savoit ni le nom de cette beauté, ni quelle étoit sa condition; & c'est ce qu'il y avoit de plus délicat à lui apprendre. *Dom Gabriel* qui avoit beaucoup d'esprit & de prudence, se

chargea de lui dire que cette charmante perſonne ſe nommoit *Hyacinthe*, qu'elle étoit ci-devant la principale Actrice du théâtre de Valence, mais qu'elle renonçoit à cet état pour répondre à la paſſion d'*Eugénio* qui vouloit l'épouſer. L'on juge bien que le premier mouvement de *Félicia* fut d'être très-piquée de ce que ſon frère vouloit contracter une ſemblable alliance; la fierté naturelle à une Demoiſelle Eſpagnole en étoit choquée. Elle forma auſſi-tôt le projet d'aller vivre ailleurs, & ſes ſentimens naiſſans pour *Dom Sylvio* entrèrent peut-être pour quelque choſe dans ce plan. Mais *Dom Gabriel* l'engagea bientôt à changer d'idée, en la priant d'écouter tranquillement l'hiſtoire d'*Hyacinte* qu'elle alloit lui conter elle-même, en l'aſſurant que ce ſeroit avec tant de vérité, qu'elle viendroit à bout de la perſuader comme elle avoit fait ſon frère: effectivement *Hyacinthe* fit le récit du peu qu'elle ſavoit de ſa naiſſance, en convenant que ſes parens lui étoient abſolument inconnus, qu'elle leur avoit été enlevée à l'âge de trois ans, dans une Province d'Eſpagne qui étoit peut-être la même que celle où elle ſe trouvoit. La

ſeule idée qui lui reſtoit, étoit celle d'un grand château, mais en aſſez mauvais ordre, dans lequel habitoient ſes parens. Une Bohémienne qui paſſoit par là, avoit trouvé moyen de l'eſcamoter, & l'avoit forcée de la ſuivre pendant pluſieurs années dans toutes les courſes vagabondes qu'elle avoit faites en Eſpagne. Elle ne s'étoit occupée à lui inſpirer aucun principe de morale; mais au contraire, elle avoit pris grand ſoin de ſa ſanté, de ſa beauté, de ſa taille, de ſes grâces & de ſes talents naturels, & lui avoit appris à chanter & à danſer. Il étoit aiſé de juger quelle eſpèce de profit elle comptoit retirer d'une éducation qui lui avoit tant coûté. Dès qu'elle fut nubile, elle s'apperçut que la Bohémienne écoutoit avec plaiſir les éloges que lui donnoient certains Seigneurs bien mis qui paroiſſoient la trouver aimable, & vouloir, pour ainſi dire, la marchander. Mais leurs propoſitions, s'ils en avoient faites, n'avoient point encore eu de ſuite, lorſque paſſant par le château d'une Dame d'un certain âge, celle-ci propoſa des arrangemens, & voulut engager la Bohémienne à lui remettre cette jeune perſonne. Mais elle

n'étoit pas assez riche pour fournir la somme que demandoit cette coquine, qui soutenoit, d'ailleurs, qu'elle étoit la tante d'*Hyacinthe*. Ce ne fut qu'avec des larmes que la jeune personne s'éloigna de cette Dame. La fausse tante la conduisit à Tolède. Ce fut-là que ses mauvais desseins sur l'innocente *Hyacinthe* éclatèrent enfin. Elle l'obligea à se trouver à un soupet qu'elle lui annonça comme devant être une fête charmante ; le lieu de la scène étoit dans une petite maison bien ornée, & située à la porte de la ville ; on leur fit la meilleure chère du monde, & jusques à la fin du repas on se contenta de louer & d'admirer la beauté & les talents de la petite Bohémienne. Mais au dessert les galanteries devinrent plus fortes, & furent poussées enfin jusques à l'indécence. Heureusement le plus grand Seigneur de la compagnie, qui étoit le Marquis de *Villa Hermosa*, imposa silence au plus hardi, en paroissant prendre la pauvre fille sous sa protection. La tante la lui abandonna si bien qu'elle disparut, ayant sans doute fait avec le Marquis un accord avantageux. *Hyacinthe* resta seule dans cette maison, avec une vieille concierge & les

valets nécessaires pour la servir. Le lendemain le Marquis revint lui faire des offres fl.neuses, mais à des conditions qui parurent si honteuses & si humiliantes à la jeune personne, qu'elle se révolta, & reçut très-mal le Marquis. Ce Seigneur voulant la séduire avec douceur, consentit enfin à la laisser tranquille pendant deux jours, que la concierge du château fut chargée d'employer à la persuader : il s'en fallut bien qu'elle y réussit. Quoiqu'*Hyacinthe* n'eût reçu aucune leçon de morale ni de vertu, ces sentiments étoient naturellement gravés dans son cœur, & elle employa toute la journée & la nuit suivantes à pleurer & à gémir d'avoir été enlevée à des parens, qui étant nobles & distingués, se feroient fait un devoir de protéger son innocence. Enfin elle se ressouvint de la Dame qui lui avoit témoigné des bontés quelque temps auparavant, & se rappela de quel côté il falloit aller pour retrouver son château. Elle prit courageusement le parti de se rendre chez elle, &, pour cet effet, elle sauta par une fenêtre assez basse, passa par-dessus un mur, & marcha tant qu'elle eut de force, sans pouvoir aller

plus loin qu'une petite Ville où elle fut forcée d'entrer dans une hôtellerie pour s'y reposer. Elle avoit peu d'argent pour payer la dépense qu'elle y fit. Mais par bonheur elle s'y rencontra avec une troupe de Comédiens, dont la Directrice étoit une femme de bonne mine, & dont le premier abord prévenoit en sa faveur. Cette honnête Actrice & son mari eurent pitié de la jeune infortunée, & partie par l'effet d'une compassion, dont toute ame un peu honnête est susceptible, partie pour leur propre intérêt, ils jugèrent, après avoir entendu d'*Hyacinthe* même le récit de ses malheurs, qu'ils ne pouvoient mieux faire que de s'en charger, & de faire tourner à leur profit ses grâces naturelles & ses talens à demi cultivés. Enfin ils vinrent à bout de la décider à rester avec eux, d'autant plus facilement, qu'ils lui apprirent que la Dame qu'elle alloit chercher n'habitoit plus le château où elle l'avoit vue, mais qu'elle étoit allée demeurer dans une Province plus éloignée. *Hyacinthe* les suivit donc à Séville, où elle débuta avec un succès & des applaudissemens qui n'avoient jamais eu d'exemples. Ses charmes

n'y firent pas moins de bruit que ſes talens ; mais elle fut également modeſte ſur les uns & ſévère à l'égard des autres. Cependant elle procura une eſpèce de fortune à la troupe, qui de Séville paſſa à Cordoue, de Cordoue à Grenade, & de Grenade à Valence. Ce fut-là qu'*Hyacinthe* fut le plus fortement applaudie, & le plus vivement attaquée. Mais ſon *cœur* ne parut touché d'aucun autre hommage que de celui de *Dom Eugenio*, parce qu'il fut le ſeul qui, rendant autant de juſtice à ſes vertus qu'à ſes charmes, lui fit des propoſitions qu'elle pouvoit accepter avec honneur & décence, c'eſt-à-dire, celle de l'épouſer. *Eugenio* s'y détermina, d'autant plus volontiers que ce qu'il apprit de la manière dont elle avoit été enlevée, lui perſuada que ſa naiſſance étoit illuſtre, & qu'elle découvriroit tôt ou tard ſes parens. *Hyacinthe*, auſſi touchée de cette preuve d'eſtime que de l'amour du Seigneur de *Lirias*, conſentit à le ſuivre juſques dans ſon château ; le jaloux *Dom Fernand* voulut l'enlever en chemin ; mais le brave *Dom Sylvio* délivra les deux amans du plus grand péril qu'ils euſſent jamais couru. Telle eſt l'hiſtoire d'*Hyacinthe*, qu'elle

raconta elle-même à *Félicia* : elle toucha vivement tous ceux qui n'en savoient pas déjà toutes les circonstances. Mais *Sylvio* y prit plus d'intérêt qu'aucun autre. Sa sœur qui avoit été perdue à peu-près à l'âge où *Hyacinthe* avoit été enlevée par la Bohémienne, lui revint à l'esprit. Seigneurs & Dames, s'écria-t-il, si je n'avois pas lieu de croire que ce sont des puissances qui en savent bien plus long que les Bohémiennes, qui m'ont ravi une sœur unique que j'avois, je croirois la retrouver aujourd'hui dans la personne de la charmante *Hyacinthe*; mais je suis trop assuré que ce sont les Fées qui ont privé mon père & ma mère de ce cher enfant, qui eût fait le charme de leur vieillesse. Lorsque ce malheur est arrivé, je commençois déjà à goûter les contes, que l'on appelle communément de *ma mère l'Oye*. Depuis ce moment, je me suis bien convaincu que ce sont des histoires très-véritables, & la rencontre miraculeuse que j'ai fait d'un portrait admirable..... (A ces mots, sa phrase fut interrompue par un grand soupir) a achevé de m'en convaincre.

Cette belle réflexion de *Sylvio* en fit

faire par la suite à toute la compagnie; mais dans le premier moment elle excita un rire universel. Il n'y eut que le seul *Dom Gabriel* qui conserva son sang froid; il ne voulut point se moquer du Héros de notre histoire, présumant que tout cela pouvoit finir par d'importans éclaircissemens; il voulut flatter la folie du jeune Seigneur de *Rosalva*, pour s'assurer sa confiance. Seigneurs & Dames, dit-il donc à la compagnie, il ne faut point se moquer ni des Fées, ni des Enchanteurs, ni de ceux qui y croient: si vous saviez l'histoire du Prince *Biribin Ker*, elle rectifieroit vos idées à cet égard. On ne manqua pas de lui demander aussitôt quelle étoit cette histoire; je vous la conterai volontiers demain, leur dit-il; pour ce soir, Mesdames, allez vous reposer. On suivit son conseil; & le lendemain, la narration de ce conte servit à récréer les esprits, & à préparer à de nouveaux éclaircissemens.

Nous renvoyons l'histoire de *Biribin Ker* à la fin de cet extrait, pour n'en pas interrompre le fil, & pour annoncer plus tôt le dénouement dont nos Lecteurs ont

ont peut-être d'autant plus d'envie d'être nstruits, qu'ils en devinent sans doute léjà la plus grande partie.

Lorsque ce conte fut fini, vous voyez, Mesdames, ajouta *Dom Gabriel*, qu'il ne faut pas se moquer du pouvoir des ées; quand ces Déesses bienfaisantes ne procureroient que le plaisir de faire des rêves agréables, elles nous rendroient encore un grand service; mais vous verrez quelle est leur puissance. Le Seigneur *Dom Sylvio* lui-même en sera convaincu par tout ce que j'entrevois que nous apprendrons bientôt, tant au sujet de l'enlèvement de sa sœur, que du portrait de la Princesse *Papillon bleu*. Effectivement, en fort peu de jours on apprit bien des choses; car 1°. *Laure* étant allée se promener dans le village, trouva entre les mains d'un paysan le bracelet de turquoise qui contenoit le portrait de *Dona Félicia*. Elle le reconnut parfaitement pour celui que sa maîtresse avoit perdu dans une chasse qui l'avoit entraînée auprès d'un buisson peu éloigné du château de *Rosalva*; & après l'avoir racheté à très-bon marché, du Manant qui avoit fait cette conquête

fur *Dom Sylvio*, elle le reporta auſſitôt à la Dame même, & elles concertèrent enſemble la manière dont elles devoient le faire reparoître. Ce fut *Dom Gabriel* qui s'en chargea. Dès le jour même, au milieu du Sallon d'aſſemblée : Seigneur, dit-il à *Sylvio*, il eſt bien vrai que les Fées vous favoriſent, & je crois que ſi elles vous ont fait perdre votre ſœur, elles vous la feront retrouver ; car après vous avoir procuré heureuſement un portrait, & vous en avoir privé, elles vous le rendent aujourd'hui, & je vous le préſente de nouveau de leur part. *Sylvio* fut auſſi enchanté que ſurpris, & *Pédrillo* faillit de joie de cette retrouvaille ; mais on prit occaſion de la parfaite reſſemblance qui étoit entre la prétendue Princeſſe & *Dona Félicia*, pour faire revenir le Chevalier de ſon erreur. Il adoroit la ſœur d'*Eugenio*, & c'étoit préciſément parce qu'il la trouvoit admirable, qu'il ne pouvoit ſe perſuader que ce fût une mortelle. Enfin en lui expliquant toutes les circonſtances dans leſquelles ce portrait avoit été fait & perdu, on vint à bout de l'éclaircir. C'étoit lors du mariage de *Dona Félicia*, qu'il avoit été peint pour ce

oux, avec qui elle avoit passé si peu de mps; après sa mort, *Félicia* l'avoit reris, & avoit jugé à propos de le porter lle-même.

Pédrillo acheva de désabuser son Maître, en l'assurant qu'il trouvoit *Laure* une erite personne très-réelle, très-existante, t même très-vive; que ce n'étoit point lu tout une Fée subalterne, mais une oubrette Espagnole bien conditionnée; t qu'il étoit persuadé qu'à l'épreuve, il erroit que *Félicia* étoit de même une eune Dame charmante, mais ni Fée ni rincesse. Il lui remontra de plus qu'il toit très-dangereux de se mettre des chiières dans la tête quand on pouvoit poséder des réalités, & que c'étoit faire omme le chien de la fable, qui avoit uitté le morceau qu'il tenoit pour l'omre après laquelle il avoit couru. Enfin, otre Chevalier ne tenoit plus à ses idées le féerie que par le côté le moins intéessant pour son cœur: c'étoit celui de 'enlèvement de sa sœur, qu'il vouloit tourours attribuer aux Fées; mais ce point 'éclaircit comme le reste, & voici comment.

Pédrillo arrive tout essoufflé & courant à son Maître : bonne nouvelle, Seigneur, s'écrie-t-il, *Pinpin* est retrouvé ; c'est encore un de nos trésors que les Fées nous rendent : je viens de le rencontrer dans l'avenue du Château ; il a un nez, ce barbet-là, qui le dispute à ceux de tous les chiens-de-chasse : aussi-tôt qu'il m'a senti, il a couru à moi, frétillant de la *queue*, & aboyant de joie : il m'a caressé & je l'ai pris dans mes bras ; mais, Seigneur, tandis que je vous l'amenois, j'ai découvert la Fée *Caraboſſe* qui nous l'avoit enlevé. Vous ne devinerez pas qui c'est ; & pour ne pas vous faire languir, je vous dirai que c'est cette bohémienne qui vous a dit votre bonne aventure le second jour de notre voyage ; vous lui avez donné la pièce, & la coquine par-dessus le marché a pris notre chien : c'est bien là le trait d'une méchante Fée ! Ma foi, je n'ai pas hésité à vous l'amener ; vous verrez avec ces Messieurs & ces Dames ce que vous voulez faire de cette sorcière-là ; je l'ai laissée dans le vestibule entre les mains des laquais de la maison.

Dom Sylvio fut satisfait d'avoir retrouvé

on chien ; mais *Dom Gabriel*, concevant que ceci pouvoit encore mener à de grands clairciſſemens, demanda qu'on fît entrer la bohémienne : on le ſatisfit, & la belle *Hyacinthe* s'évanouit dès qu'elle l'apperçut, reconnoiſſant celle qui l'avoit élevée. Le lecteur intelligent ſuppléera aiſément à ce que nous ſupprimons ici de la ſcène qui s'enſuivit. La vieille ſorcière convint que c'étoit dans le Château de *Roſalva* qu'elle avoit enlevé la Demoiſelle, & produiſit une chaîne & de petits bijoux qu'elle avoit trouvés ſur elle, & qu'elle avoit toujours conſervés depuis.

Pour que rien ne manquât à cette admirable découverte, on entendit entrer dans la cour du Château une chaiſe à l'antique, & en très-mauvais état. Hélas! s'écria *Sylvio*, dont le retour à la raiſon n'étoit pas encore parfait, voici le char de quelque Fée ennemie qui s'annonce par le ſifflement de ſes ſerpens & le claquement des écailles de ces monſtres ; mais c'étoit au contraire la cariole de ſa tante *Dona Mencia*. La bonne Demoiſelle avoit appris par le Barbier *Blas* (qui, auſſi preſſé de parler & de dire des nou-

velles d'un côté que de l'autre, avoit couru au Château de *Rosalva*) que son neveu, dont elle étoit si inquiète, venoit d'arriver au Château de *Lirias*, & elle y étoit accoutuë. L'on présume aisément qu'elle mit la dernière main aux éclaircissemens & aux reconnoissances : elle se rappela très-bien la coquine de *bohémienne*, les petits bijoux & même les traits de l'aimable *Hyacinthe*, qu'elle embrassa comme sa nièce.

Enfin, le Roman est conclu à la satisfaction générale. *Sylvio*, absolument *guéri* de sa folie, est jugé digne d'épouser la belle *Dona Félicia*, dont le cœur étoit déjà disposé en sa faveur. *Don Eugenio*, devenu ainsi son beau-frère, l'est encore par son mariage avec la charmante *Hyacinthe*, bien & duement reconnue pour *Dona Seraphina de Rosalva*, enlevée à l'âge de trois ans. *Dona Mencia* est au comble de sa joie de cette double alliance, d'autant plus que l'on prend des mesures pour rebâtir le Château de *Rosalva*, dans lequel *Don Sylvio*, son épouse & leur tante doivent retourner. *Don Eugenio* & *Dona Seraphina* restent à *Lirias* pour être

à portée de voir leurs parens, & le sage *Dom. Gabriel* fut toujours l'ami de la famille entière. La Bohémienne fut renvoyée avec un présent qu'elle ne méritoit pas ; mais dans ce moment l'on ne devoit ni ne vouloit faire que des heureux. *Pédrillo* épouse *Laure*, & est élevé à la dignité de maître-d'hôtel : il avoit trop d'esprit naturel pour ne pas faire fortune dans ce poste.

Hiſtoire du Prince Biribinker, *Conte épiſodique du nouveau* Dom Quichotte.

Lorſque nous avons trouvé le Conte du Prince *Biribinker* dans le nouveau *Dom Quichotte* de *M. Wiéland*, où il remplit plus de cent pages, nous avons ſenti d'abord que, pour ne point interrompre le fil de l'extrait du Roman, il falloit renvoyer cet épiſode à la fin; mais quand nous l'avons lu dans la vue de l'extraire à part, il nous eſt venu de nouveaux ſcrupules auxquels nous croyons bien faire de céder. Nous avons déjà dit que les plaiſanteries & les gaietés Allemandes étoient difficiles à tranſporter dans notre langue, comme réciproquement le ton de la facétie Françoiſe, paſſe difficilement dans un Ouvrage Allemand. De l'un & de l'autre côté, les Ouvrages conſervent toujours le goût de terroir.

C'eſt ſur-tout dans le genre un peu libre que les François excellent. Ils ont plus que toute autre Nation, l'art de gazer certains tableaux, qu'eux ſeuls peuvent offrir à la meilleure compagnie qui

en seroit révoltée, s'ils lui étoient présentés par toutes autres mains que par les nôtres. Le Conte du Prince *Biribinker* est dans ce genre. *M. Wiéland* est Allemand: il a voulu imiter *Tanzaï* & *Angola*; il s'est rapproché de quelques idées des Auteurs de ces deux Contes, mais il n'a pas saisi leur ton. Le premier traducteur, qui sûrement n'est pas François, a traduit littéralement le Conte Allemand: le second a fort adouci les détails hasardés par *M. Wiéland*; mais son succès nous apprend à nous-mêmes qu'il faut souvent renoncer au pénible travail de présenter sous une forme honnête, des histoires qui au fond ne le sont pas. Nous avons trouvé que, tout bien considéré, il n'y avoit ni morale, ni conclusion d'aucune espèce à tirer de l'histoire du Prince *Biribinker*; & qu'ainsi nous étions dispensés de la donner, de quelque manière que ce fût. C'est avec regret que nous appliquons à l'Auteur d'*Agathon* ces deux vers du fameux *Desfreaux* contre *Molière*:

« Dans ce sac ridicule où *Scapin* s'enveloppe,
» Je ne reconnois plus l'Auteur du *Misantrope* »

Au reſte, ceux qui, malgré ce que nous venons de dire, ou qui, à cauſe de cela même, voudront connoître ce Conte, le trouveront dans ſon intégrité, tome II des *Aventures merveilleuſes de Dom Sylvio de Roſalva*, dont il forme tout le livre ſixième.

Il y a encore quelques Ouvrages *de M. Wieland*, dont nous pourrons rendre compte. Tels ſont ce qu'il appelle ſes *Contes poétiques*; mais nous nous réſervons le plaiſir de revenir encore dans un autre de nos volumes ſur cet eſtimable & aimable Auteur. Les Poëmes romaneſques d'*Idris* & du *nouvel Amadis*, nous ont paru dignes d'être connus en France; mais il faut que nous les faſſions traduire pour en donner des extraits auſſi étendus & auſſi agréables que nos lecteurs le peuvent deſirer. Nous eſpérons que ce travail ſera fini pour notre volume du mois de Novembre prochain.

Suite de l'Extrait du Novelliére Italiano.

Dès notre Volume de Juin 1777, nous avons commencé à donner l'Extrait de ce *Recueil* de tous les Auteurs Italiens qui ont écrit des *Nouvelles Romanesques* dans le temps qu'on nomme en Italie *le bon siècle de la Littérature*; nous en avons continué l'examen dans nos Volumes de Septembre de la même année, & dans celui du premier Avril de celle-ci, & nous sommes parvenus à extraire deux volumes, qui font la moitié du *Recueil* entier. Il nous en reste autant à faire, & nous allons continuer; mais nous comptons que ces deux derniers volumes tiendront moins de place dans les nôtres, non que nous ayons moins à lire, à examiner & à rechercher pour composer nos Extraits, mais parce que nous traduirons encore moins de *Nouvelles* des Auteurs dont nous allons parler, que nous n'en avons traduit de *Boccace* & des premiers Nouvellistes Italiens, attendu que non-seulement les derniers sont moins bons, mais qu'ils n'ont fait qu'imiter & souvent ré-

péter ce que les premiers ont dit. Presque toutes les *Nouvelles* écrites en Italie au seizième siècle, sont, ou d'un tragique très-noir, mais rarement intéressant, ou d'une liberté cynique & de mauvaise compagnie. Sans être cependant bien plaisantes, nous ne voulons nous arrêter sur aucune de ces deux espèces de Nouvelles & Contes; les uns révoltent, les autres dégoûtent.

Nous croyons l'avoir déjà dit, ce que l'on appelle en Italie *le bon siècle*, (parce que c'est le temps où la langue Italienne a été écrite avec le plus de pureté, & a acquis toute la perfection dont elle peut être susceptible) cette époque ne l'emporte sur les autres que relativement aux mots, aux phrases & au style; car d'ailleurs les idées, les connoissances & le goût, se sont bien perfectionnés depuis en Italie comme dans le reste de l'Europe. Il est un autre mérite qu'aucune autre nation ne peut disputer à l'Italie; c'est elle qui nous a donné les premières leçons de goût & de littérature; mais depuis que les Italiens ont fait passer dans notre langue les grâces & la délicatesse de la leur, depuis

qu'ils nous ont appris à composer des Ouvrages agréables, nous avons si bien profité de leurs leçons, que nous les avons infiniment surpassés. Il y a deux cens ans qu'ils étoient nos modèles & nos maîtres : honorons-les aujourd'hui comme un jeune homme honore ceux qui lui ont donné les premières instructions dans son enfance ; mais osons dire avec un juste orgueil national, que nous rougirions actuellement de n'être que leurs égaux, en fait de goût & de littérature agréable.

Le premier Auteur Italien dont il est question dans le troisième volume du *Novelliéro*, est *Jean-Baptiste Giraldi*, Auteur des *Hécatommithi*, qui ont été imprimés pour la première fois en 1565, à Montréal en Sicile, en deux volumes *in-octavo*, & pour la seconde à Venise, en 1566, en un gros volume *in-quarto*. Cette seconde édition est la plus estimée & la plus complette. Dès 1584, ce Recueil de Nouvelles fut traduit en François par *Gabriel Chapuis*, qui a donné la version de tant d'autres Ouvrages Italiens & Espagnols. L'Auteur étoit Gentilhomme Ferrarois, & Secrétaire d'*Hercule Se-*

mond d'Eſt, *Duc de Ferrare*; il mourut en 1573, aſſez âgé, étant né au commencement du ſeizième ſiècle. Il a compoſé pluſieurs autres Ouvrages, tous également connus & aſſez eſtimés en Italie. Premièrement, il a fait une eſpèce d'hiſtoire de ſon pays, ſous le titre de *Commentaires de Ferrare*. Il les écrivit d'abord en Latin, & ils ont été traduits en Italien par *le Dominichi*, & imprimés en 1556. Il publia enſuite un Recueil de Poéſies galantes, ſous le titre de *Fiammes*. Elles ſont aſſez eſtimées, & la bonne édition eſt de Veniſe, 1584, poſtérieure à la mort de l'Auteur.

Son Théâtre eſt compoſé de ſix Tragédies, dont la principale eſt l'*Orbèque*. Le ſujet de chacune de ces Pièces eſt tiré des *Hécatommithi*; par conſéquent, donner l'extrait ou la notice de ces Tragédies, c'eſt donner celui des Nouvelles, & c'eſt ce que nous ferons dans un moment, car nous avons toutes ces Pièces ſous les yeux.

Giraldi eſt auſſi l'Auteur d'une eſpèce de Paſtorale intitulée *Églée*, qu'il fit repréſenter dès 1544 à Ferrare, pour *Hip-*

cule Second; mais nous n'en connoissons que le titre, ainsi que celui d'un Ouvrage didactique sur la manière de composer des Romans, des Tragédies & des Comédies, qui fut imprimé à Venise en 1554. Enfin, nous avons de lui un Poëme épique en vingt-six Chants, intitulé *l'Ercole*, imprimé à Modène en 1557. Il n'y en a que cette seule édition; c'est un Ouvrage rare, mais dont nous croyons que le mérite intrinsèque est fort médiocre; sans doute que ce fut pour honorer son maître, *Hercule d'Est*, qu'il imagina de prendre *Hercule* pour le Héros de son Poëme; mais cette flatterie n'eut pas un grand succès; le Poëme n'a aucune réputation, & nous ne nous sommes pas crus obligés de le lire, pour nous assurer de son peu de mérite. Les deux seuls exemplaires que nous ayons vus, sont imprimés sur papier bleu; c'est tout ce que nous y avons trouvé de remarquable. Cette sorte de papier a été autrefois à la mode en Italie; on en a encore voulu essayer de nos jours, mais peu de gens ont trouvé cette plaisanterie bonne; effectivement elle ne sert qu'à rendre la

lecture plus difficile, l'encre ne marquant pas auſſi bien ſur le bleu que ſur le blanc.

L'Auteur du *Novelliéro Italiano* ne nous a donné l'extrait que de cinq Nouvelles des *Hécatommithi*. Il les a priſes indiſtinctement dans les différentes Décades; nous allons dire un mot de celles-là & de quelques autres, mais nous ne nous arrêterons un peu que ſur la Nouvelle & la Tragédie d'*Orbèque*. Quoique le mot *Hécatommithi* n'annonce que cent Nouvelles, l'Ouvrage entier en contient cependant cent-dix, parce qu'il y en a dix dans l'Introduction qui précède la première Décade: on ſuppoſe, dans cette Introduction, qu'une compagnie de dix Gentilshommes ſe trouve embarquée avec des Dames, pour paſſer de Rome à Marſeille, après le ſac de cette dernière ville par les troupes de *Charles V*, commandées par le Connétable *de Bourbon*, en 1527, & que chaque paſſager du vaiſſeau raconte une hiſtoire. Nous ne dirons un mot que de deux des dix premières Nouvelles de l'Introduction; la première eſt l'hiſtoire d'un jeune Sici-

bien, qui devient si éperduement amoureux d'une courtisane, que non-seulement il mange avec elle tout son bien, mais que n'étant plus en état de l'entretenir, il consent, pour ne la pas quitter, à devenir son valet, heureux d'obtenir, par grâce, quelques faveurs secrettes de cette fille, dans les instans où ses amans plus riches la laisseroient maîtresse de disposer de son temps à sa volonté. Bel exemple de séduction!

La seconde est celle d'un Ferrarois, à qui une courtisane de Padoue refusoit obstinément ses faveurs, quoiqu'elle l'aimât beaucoup. Elle lui avoua enfin la véritable raison de son refus; c'étoit parce que sa santé étoit fort altérée, quoiqu'il n'y parût pas. Le Ferrarois touché de la générosité de cette fille, la mit dans un couvent, paya sa dot, & en fit une bonne Religieuse.

Les deux premières Nouvelles rapportées dans le *Novelliero*, sont tirées de la première Décade; l'une est un trait de générosité d'*Hercule d'Est*, premier du nom, Duc de Ferrare, qui refusa des offres très-avantageuses que lui faisoient

les ennemis de ſon couſin *Borſo d'Eſt*. Apparemment que les bons procédés étoient fort rares dans ce temps, puiſque *Giraldi* a jugé à propos de tranſmettre celui-ci à la poſtérité.

L'autre eſt un jugement très-connu, & qui, je crois même, eſt attribué à *Sancho Pança*. Un homme avoit *perdu* ſa bourſe; on la lui rapporte; il ſoutient devant le Juge qu'elle devoit contenir 50 ſequins de plus que la ſomme qu'il avoit vraiment perdue, & le Juge, pour punir ſa mauvaiſe foi, laiſſe la bourſe à celui qui l'avoit trouvée, en déclarant au Plaideur que celle qu'on vouloit lui rendre n'étoit par conſéquent pas la ſienne.

La première Nouvelle de la ſeconde Décade eſt une grande hiſtoire, dont cependant *Giraldi* n'a point fait une Tragédie, quoiqu'elle en fût auſſi ſuſceptible que les autres ſujets qu'il a traités. Une Princeſſe, héritière d'un Royaume en Eſpagne, étoit libre de diſpoſer de ſa main & de ſa couronne; elle vouloit épouſer un jeune homme aimable, mais ſans naiſſance, nommé *Pompée*. Les grands Seigneurs de

ſon Royaume en ſont tous offenſés, & un d'entre eux, nommé *Diégo*, amoureux de ſa Reine, ſe bat avec *Pompée* & le tue. Cette Princeſſe déſolée, promet alors d'épouſer celui qui lui apportera la tête du meurtrier. *Diégo* s'étoit évadé & réfugié en France; les Prétendans à la main de la Reine le cherchent en vain. Au bout de quelques années, un Roi de Portugal qui aſpiroit auſſi à épouſer la Reine, vient l'aſſiéger dans ſa ville de Tolède; elle étoit prête à ſuccomber, lorſqu'un Chevalier inconnu, bien déguiſé & ne parlant que François, paroît dans les environs, à la tête d'une nombreuſe troupe de volontaires, avec leſquels il s'étoit ſignalé dans pluſieurs guerres. La Reine aſſiégée, implore ſon ſecours; le Général s'offre à la délivrer du Roi de Portugal, à condition qu'elle l'épouſera; elle ne demanderoit pas mieux, mais elle eſt forcée d'oppoſer la promeſſe qu'elle a faite de ne donner ſa main qu'à celui qui lui apporteroit la tête de *Diégo*. Le Chevalier répond qu'à cela ne tienne, & qu'il la lui apportera; effectivement il combat le Roi de Portu-

gal, le tue, fait lever le siège de Tolède, & il se présente à la Princesse comme son libérateur. Elle ne le reconnoît pas, & insiste sur la condition qu'elle s'est imposée; alors le vainqueur se découvre, c'est *Diégo* même : on lui laisse sa tête, & on accepte sa main; il est couronné, & *Pompée* oublié.

Le sujet de la seconde Nouvelle de la seconde Décade, est l'histoire d'*Orbèque*, que nous réservons pour la fin de cet article.

Celui de la troisième est celle d'*Altilé*, la seconde des Tragédies de *Giraldi*.

Lurcon, Roi de Tunis, avoit un fils naturel qu'il faisoit élever avec soin, & qu'il avoit confié à un Gentilhomme de ses sujets, nommé *Braï*. Mais le Souverain s'étant ensuite marié & ayant eu un fils légitime, il voulut faire périr l'autre. *Braï* ayant pitié de cet enfant, le vendit à des Marchands d'Esclaves, qui le transportèrent en Egypte. Là, s'étant attaché au Soudan, il parvint aux premiers grades militaires, & se distingua sous le nom de *Norino*. Le Soudan l'ayant envoyé au secours de *Laman*, Roi de Da-

mas, celui-ci, à qui il rendit de grands services, le mit à la tête de ses armées. *Laman* avoit une sœur que l'on appeloit *Altilé;* elle devient amoureuse de *Norino*, & l'épouse secrètement. C'est à ce moment que commence la Tragédie. Un rival, jaloux du bonheur de *Norino*, avertit le Roi de Damas que sa sœur s'abandonne à un aventurier & à un soldat de fortune, & le Monarque en est si offensé, qu'il condamne les deux coupables à la mort. *Altilé* & *Norino* doivent être brûlés sur la place publique de Damas. Par bonheur ce même *Brai*, qui a été autrefois chargé d'élever le fils naturel de *Lurcon*, & ensuite de le faire mourir, arrive à Damas. Il reconnoît cet enfant dans la personne de *Norino*, & il est d'autant plus charmé de cette découverte, que le vieux Roi *Lurcon* ayant perdu son épouse & son fils légitime, & restant sans postérité, desire ardemment de retrouver son fils naturel pour lui laisser sa couronne. Ces éclaircissemens sauvent la vie aux deux amans, & les font monter sur le trône de Tunis. Une pareille intrigue ne pourroit pas faire le sujet

d'une Tragédie Françoiſe, mais elle eſt très-ſuffiſante pour un Opéra Italien ; car il n'en faut pas davantage pour amener de belles ariettes.

La quatrième Nouvelle de la même Décade, contient une hiſtoire que nous croyons avoir déjà vue ailleurs, & qui eſt peut-être extraite dans un autre volume : elle eſt infiniment tragique. *Octave, né* à Fano, dans l'Etat du Pape, aime *Julie.* Ses parens l'engagent à voyager, & il va à Naples avec un de ſes amis. Celui-ci revient dans ſa patrie quelques mois après ſeul, ayant perdu ſon compagnon de voyage, ſans pouvoir dire comment. Sur cela on le ſoupçonne, on l'accuſe d'avoir tué *Octave*, & on le condame même à mort ſur des préſomptions très-légères. Il ſubit ſon ſupplice, & *Julie*, bien perſuadée que ſon amant n'exiſte plus, tombe dans le déſepoir, & s'empoiſonne. *Octave* revient ſain & ſauf de ſon voyage, trouve que ſa maîtreſſe & ſon ami ont été les victimes d'un mal-entendu, & ſe donne auſſi la mort.

La neuvième Nouvelle de cette Décade fournit des ſituations tout-à-fait tra-

giques & assez singulières ; mais cette histoire, qui est embrouillée, seroit difficile à rendre en peu de mots ; & nous renvoyons à l'original même, ou à la vieille traduction de *Chapuis*, ceux qui voudroient en prendre une parfaite connoissance, & en tirer parti.

La première Nouvelle de la troisième Décade, a encore fourni à *Giraldi* le sujet d'une Tragédie intitulée : l'*Arénopia*. C'est le nom d'une Reine d'Irlande, fille d'un Roi d'Ecosse : son époux l'aima d'abord beaucoup, mais ensuite il la négligea pour une maîtresse, & enfin voulut la faire périr. La malheureuse Reine, qui étoit grande & forte, pour se dérober à la fureur de son mari, se déguise en cavalier, & cherche à regagner l'Ecosse. Un indigne Chevalier chargé de la poursuivre, l'atteint & la combat ; la Reine le tue, mais elle est blessée. Elle se réfugie dans le château d'un Gentilhomme, qui ayant été témoin de la fin du combat, la reçoit chez lui, & la traite bien ; mais sa femme accueillant également le faux Chevalier, le Gentilhomme en devient bientôt jaloux, & veut l'écarter de sa

maiſon ; il prend le prétexte de la guerre que le Roi d'Ecoſſe vient de déclarer à celui d'Irlande, par rapport à ſa fille, & lui propoſe d'aller avec lui au ſecours de ſon Souverain naturel ; le guerrier y conſent. Dès qu'ils y ſont arrivés, ils ſont vainqueurs. *Arénopia* fait des merveilles, & ſauve la vie à ſon hôte, qui découvre dans cette occaſion que c'eſt une femme qu'il a retirée chez lui, & que cette femme eſt la Reine d'Irlande, qui vient de combattre pour ſon ingrat mari contre ſon père, qui vouloit venger l'inſulte qu'elle avoit reçue. Bientôt tout s'éclaircit, & la Reine *Arénopia* raccommodée avec ſon époux, jouit de la plus grande conſidération.

La ſeptième Nouvelle de cette Décade a fourni à *Shakeſpear* le ſujet de ſa fameuſe Tragédie intitulée : *Othello*, ou *le Maure de Veniſe*. L'on ſait que cette Pièce eſt le chef-d'œuvre du prince des Poëtes Anglois : c'eſt auſſi la plus belle des Nouvelles de *Giraldi* ; il n'y en a aucune dans les *Heccatomithi* de plus tragique, ni de plus intéreſſante.

Nous ne dirons rien des Nouvelles de la

la quatrième Décade ; mais la première de la cinquième a encore été mise au théâtre par *Giraldi*, sous le titre *de la Selène* ; c'est le nom de l'héroïne de la Tragédie. *Selène* est, de son chef, Reine d'Egypte, & a épousé *Rodoban*, Roi de Perse. Elle en a eu deux enfans, un fils & une fille : un perfide Ministre de *Rodoban* lui inspire des soupçons injurieux à la Reine. Il la croit adultère, & veut la faire mourir ; elle se retire dans ses propres Etats. Le Roi de Perse porte la jalousie au point qu'il promet une des meilleures villes de Perse à qui lui apportera la tête de sa femme. Le conseil d'Egypte de son côté promet deux Villes à ceux qui leur apporteront les têtes de l'époux de leur Reine, & de son fils, qui s'est rangé du parti de son père, la fille étant restée attachée à la mère.

Au bout de quelques années, le père & le fils se ressouvenant de *Selène*, veulent absolument la revoir ; ils se hasardent à passer en Egypte, & font dire qu'ils apportent les têtes du père & du fils. On les présente à la Reine, qui fré-

mit d'horreur en apprenant qu'elle va voir les meurtriers de ce qu'elle a de plus cher. On les lui présente ; & cette situation singulière produit une très-belle scène. *Selene* reconnoît son époux & son fils, elle se justifie, ils se réunissent, & le perfide *Gryppon* (c'est le nom du Ministre) est pendu.

La huitième Nouvelle de cette cinquième Décade est encore une histoire assez tragique & assez intéressante, mais très-embrouillée ; le principal Héros s'appele *Cesar Gravina*.

Les trois premières Nouvelles de la sixième Décade, sont des traits d'héroïsme des Princes de la maison d'*Est*, que *Giraldi*, leur fidele courtisan, a voulu faire passer à la postérité ; l'un regarde *Alphonse III*, & les deux autres *Hercule II*, Ducs de Ferrare. *Alphonse* étoit brouillé avec le Pape *Léon X* ; c'étoit *Dom Fabrice Colonne* qui lui avoit rendu ce mauvais office, & avoit engagé le Pape à envoyer des troupes contre le Duc. Il commandoit, mais il fut battu & fait prisonnier par *Alphonse*. Ce Prince auroit pu tirer une vengeance éclatante de

brice, mais il se contenta de l'engager à traiter de la paix avec le Pape. *Colonne*, heureux d'en être quitte à si bon marché, ménagea un accommodement, & tout fut pacifié.

Avant qu'*Hercule II* fût Duc de Ferrare, il avoit eu querelle avec un gentilhomme qui s'étoit battu avec lui, & l'avoit blessé. Celui-ci voyant son ennemi sur le trône, & craignant son pouvoir & sa vengeance, vouloit s'enfuir & vendre tous les biens qu'il avoit dans ses Etats; mais *Hercule* le rassura, le traita bien, & en fit même son favori, disant qu'il avoit éprouvé sa valeur.

La troisième histoire ressemble tout à fait à celle de la continence de *Scipion*: on a aussi attribué un pareil trait d'héroïsme au Chevalier *Bayard*.

La cinquième nouvelle de cette sixième décade, est un petit Conte assez plaisant. Un bon homme très-pauvre, demandoit ardemment à Dieu de lui envoyer de quoi soulager sa misère, & sur-tout marier ses deux filles, qui commençoient à lui être à charge. En passant par un sentier qui menoit d'un hameau à une

Egliſe, qui étoit un lieu de dévotion fort fréquenté, il voit à terre une groſſe bourſe de cuir, la ramaſſe, l'ouvre, & trouve qu'elle eſt remplie de pièces d'or. Dieu ſoit béni, s'écrie-t-il; voici le ſecours que je demandois au Ciel depuis ſi long-temps. Il court auſſi-tôt à l'Egliſe rendre grâces au Ciel: avant d'y entrer, il voit le peuple ameuté & occupé à ſéparer deux aveugles qui ſe battoient comme des enragés. Il s'informe du ſujet de leur querelle: ils ſe diſputent, lui dit-on, parce que chacun d'eux prétend que l'autre lui retient une bourſe de cuir remplie d'or, & il y a à parier, ajoute-t-on, que l'un la donnant à l'autre, l'aura laiſſé tomber. Ce ſont des gens qui demeurent dans ce hameau voiſin, & qui viennent ſans guide à l'Egliſe, connoiſſant le chemin..... Mais, continua celui qui répondoit au bon homme, il me ſemble que vous tenez une bourſe pareille à celle qu'ils ont perdue: il faut la leur rendre. Le bon homme le refuſa obſtinément, diſant que c'étoit un ſecours qu'il avoit obtenu du Ciel par ſes inſtantes prières. Enfin, le Public & le Juge même s'en

étant mêlés, on reconnut que c'étoit la bourse des aveugles ; mais on jugea que ces mendians l'ayant gagnée par leurs quêtes, la meilleure maniere dont ils pussent l'employer, étoit en la partageant entre les deux grandes filles du bon homme, qui consentirent à les épouser, d'autant plus volontiers que les aveugles avoient encore d'autres trésors. Ainsi le bon homme fut débarrassé de ses deux filles, & elles très-contentes ; car c'est double fortune pour une grande fille pauvre, que d'épouser un homme riche & aveugle.

La sixième nouvelle de la sixième décade contient une Histoire assez intéressante, mais qui a été racontée par plusieurs autres Auteurs. Une veuve encore aimable, quoiqu'elle eût déjà de grands enfans, étant une nuit d'été assise sur sa porte, voit accourir un jeune homme qui lui dit qu'il est vivement poursuivi, & lui demande azyle dans sa maison : elle le lui accorde, & lui donne sa parole d'honneur qu'elle ne le livrera jamais à ses ennemis. Deux heures après, on lui apporte le corps de son fils tué par un jeune

homme qu'on lui désigne si bien, qu'elle reconnoît celui qu'elle a reçu chez elle. Elle est, comme on peut aisément le croire, très-partagée entre la tendresse maternelle, le serment qu'elle a fait, & même un commencement d'inclination qu'elle a conçue pour le jeune homme. Elle ne le livre point, mais le fait évader; bien plus, quelque temps après, s'étant bien assurée qu'il n'avoit aucun tort, & que son fils avoit été l'agresseur, elle épouse le meurtrier.

Les huitième & neuvième nouvelles de la septième décade, ont été trouvées dignes, par l'Auteur du *Novelliero Italiano*, de tenir place dans son choix. Cependant ces deux nouvelles sont peu de choses. La première contient des tours de filoux assez médiocres: la seconde, la manière dont un voleur s'échappa des mains des Archers en se déguisant en valet de l'Auberge qu'ils entouroient.

La cinquième de la huitième décade, a été mise au théâtre par *Giraldi*, sous le titre de *l'Epitia*. Le fond de l'histoire est assez connu. Un jeune homme d'*Inspruck* est condamné à avoir la tête coupée com-

ne complice d'une révolte : sa sœur nommée *Epitia*, désirant vivement obtenir sa grâce, va solliciter le principal Magistrat, qui est appelé dans la pièce *Juriſta* : celui-ci, qui trouve la fille jolie, lui promet la grâce de son frère, pourvu qu'elle ait pour lui les dernières complaisances : elle consent à tout, passe la nuit avec *Juriſta*, & le lendemain son frère a la tête coupée. L'Empereur *Maximilien* arrive en personne pour prévenir les suites de la révolte. *Epitia* lui porte ses plaintes, & il en est si touché, que d'abord il ordonne à *Juriſta*, qui étoit garçon, de l'épouser en lui donnant tout son bien ; secondement il fait couper la tête au nouvel époux, & la belle *Epitia*, devenue fille unique, insultée, mariée & veuve en trois jours, se trouve le meilleur parti d'*Inſpruk*. Il y a deux cens ans que c'étoit-là le sujet d'une belle tragédie ; mais nous ne croyons pas qu'aucun Auteur moderne puisse s'en servir aujourd'hui.

La dernière de la même décade, a encore fourni à *Giraldi* le sujet d'une Tragédie intitulée *Euphimia* : c'est le nom d'une Princesse de Corinthe, qui,

malgré les remontrances de son père & celles de tous les Corinthiens, a voulu absolument épouser un jeune homme nommé *Achariſte*, & a rebuté pour lui le Roi du Peloponèſe, nommé *Philon*. *Achariſte*, devenu Roi par la mort de son beau-père, se conduit mal avec *Euphimia*, la néglige, & enfin finit par la vouloir faire punir comme adultère. *Philon*, toujours amoureux de la Reine, arrive, prouve son innocence, tue *Achariſte*, épouse sa veuve, & réunit le Royaume de Corinthe à celui du *Péleponèſe*.

La huitième de la neuvième Décade, est une petite histoire assez intéressante. Un vieux avare nommé *Kéra*, avoit caché un trésor dans une masure, & il ne vouloit dire à personne ce qu'il en avoit fait. Il n'avoit qu'une fille, qu'il ne vouloit point marier, de peur de se dépouiller de son or. Enfin étant au lit de la mort, il découvrit sa cachette à sa malheureuse fille. Celle-ci y courut aussitôt qu'il fut enterré, mais elle arriva quelques momens trop tard; elle trouva le trésor enlevé. C'étoit par un malheureux, qui, n'ayant plus ni sol ni maille,

avoit été dans cette masure pour se pendre ; ayant attaché la corde à une poutre pourrie, l'édifice s'étoit écroulé, & ayant laissé le trésor à découvert, il l'avoit emporté. La malheureuse fille trouvant encore la corde attachée à la poutre, alloit se pendre à son tour, lorsque le premier pendu revenant, par curiosité, rôder autour de la masure, l'apperçut déjà accrochée ; il se hâta de couper la corde, & de la rappeler à la vie ; ayant appris la cause de son désespoir, il partagea le trésor avec elle en l'épousant, & il y en eut assez pour les faire vivre tous deux à leur aise.

La septième Nouvelle de la dixième & dernière Décade, est l'histoire d'une femme qui, ayant résisté avec la plus grande fermeté, mais en même-temps avec douceur, aux propositions avantageuses d'un homme très-riche, s'assura si bien son estime, que cet homme, qui n'avoit point d'enfans, lui laissa tout son bien par son testament. Le mari de cette honnête femme ne pouvant pas s'imaginer qu'il y eût tant à gagner à être vertueuse, la soupçonna d'avoir acheté cette

succession par des complaisances criminelles ; en conséquence il forma contre elle une accusation d'adultère. Mais elle fut justifiée de toutes les manières ; 1°. par des plaidoyers d'Avocats très-éloquents ; 2°. par deux Chevaliers qui combattirent pour elle, & enfin par l'Oracle du Temple de la Fortune à *Preneste*, qui prononça en sa faveur.

Enfin il ne nous reste plus à parler que de la Tragédie d'*Orbèque*. C'est une des plus anciennes du Théâtre Italien, & une des plus estimées ; elle n'est postérieure que de vingt ans, à peu-près, à la *Sophonisbe* de *Trissino*, qui passe pour la plus ancienne de toutes les Tragédies Italiennes. Elle fit un grand bruit à la Cour de Ferrare, d'autant plus qu'elle y fut jouée par un fameux Acteur, qui s'appeloit *Sébastiano Clarignano de Montefalco*. On prétend que ce Comédien avoit le talent de faire valoir tous les rôles dont il se chargeoit. Il y a encore quelques Acteurs de nos jours qui ont la même prétention ; elle ne peut jamais être poussée au point de faire applaudir un rôle ennuyeux, absolument froid &

mauvais, mais tout au plus quelques vers ou quelques tirades. Il y a des chœurs dans la Tragédie d'*Orbèque*, ils y entrent même dans l'action, ainsi que les Furies, & *Némésis*, la principale d'entre elles. Des personnages de cette espèce ne peuvent plus figurer dans les Tragédies d'à-présent; c'est tout au plus si l'on peut les introduire dans les Opéras, & les y mettre en action. Il y a bien d'autres choses dans cette Tragédie qui ne pourroient plus être aujourd'hui d'aucun usage. Les horreurs dont elle est remplie, révolteroient peut-être plus qu'elles n'intéresseroient; mais il y a deux cens trente ans qu'elles ont fait verser bien des larmes. Or va juger si le sujet d'*Orbèque* pourroit en attacher encore.

Par l'argument, qui contient la substance de la nouvelle sur laquelle la Tragédie est fondée, nous apprenons qu'*Orbèque*, fille de *Sulmone*, Roi de Perse & de Selina, avoit eu le malheur d'être cause de la mort de sa mère, ayant été, dans sa plus tendre enfance, témoin de certaines choses qu'elle avoit révélées au Roi son père, & qui avoient déterminé

ce Monarque, après avoir vérifié le fait, à faire mourir sa femme comme coupable d'infidélité. Bien des années après, *Orbèque* devint amoureuse d'un jeune Arménien, nommé *Oronte*; elle l'épousa secrètement après avoir refusé obstinément la main du Roi des Parthes. Celui-ci & *Sulmone* furent long-temps sans découvrir la véritable cause du refus d'*Orbèque*. Enfin, ils apprirent son mariage secret avec *Oronte*, & qu'elle en avoit déjà eu deux enfans. Par un trait de noirceur abominable, le Roi de Perse fit semblant de pardonner à sa fille; mais au moment qu'elle se croyoit absolument réconciliée avec lui, *Sulmone* fit tuer *Oronte* & ses deux petits-fils; &, par un raffinement de barbarie, il découvrit ce meurtre à sa fille, avec des circonstances vraiement horribles. *Orbèque*, livrée au plus affreux désespoir, tua son père, & se donna la mort à elle-même.

La marche de la Tragédie n'est pas moins singulière que le sujet est terrible.

Le premier acte n'a que deux scènes. *Némesis*, Déesse de la vengeance, à la

tête des Furies infernales, ſes ſœurs, les excite à ſecouer leur flambeau ſur le Palais de *Sulmone*, ſitué dans la Ville de Suze, capitale de la Perſe. Les Furies répondent aux cris de leur aînée, & promettent de bien faire leur devoir en ſemant par toute la Perſe le trouble & la confuſion. *Néméſis* évoque l'ombre de *Sélina*, qui ſort des enfers avec la permiſſion de *Pluton*. Pour encourager encore les miniſtres de la vengeance des Dieux à remplir leur tâche, elle accable d'imprécations ſon mari qui l'a fait périr, & ſa fille qui a été cauſe que ſes foibleſſes ont été découvertes.

L'ombre & les divinités infernales étant retirées, le chœur, qui apparemment les a entendues, invoque *Vénus* & la ſupplie de détourner les malheurs dont ſont menacés deux fidèles amans, *Oronte* & *Orbèque*.

Dans le ſecond acte, *Orbèque* avoue à ſa confidente qu'elle eſt dans le plus grand déſeſpoir, que ſon père la preſſe d'épouſer le Roi des Parthes, qu'elle ne ſait plus comment s'en défendre, mais que rien ne la fera manquer à la fidélité

qu'elle a jurée à *Oronte* en l'épousant secrètement. Elle attend ce cher *Oronte* pour le consulter sur l'embarras où elle se trouve. Il arrive, étant lui-même dans une situation bien critique; car *Sulmone*, par un effet de sa confiance, l'a chargé de déterminer *Orbèque* à partager le Trône du Roi des Parthes. Cette scène entre les deux amans, qui est la troisième du second acte, est belle, ou du moins auroit pu l'être, si, du temps de *Giraldi*, on avoit eu l'art de filer les scènes comme on le fait aujourd'hui. Cependant les deux amans se séparent sans avoir rien décidé; & après un long monologue de la Princesse, le chœur termine l'acte par des réflexions sur l'instabilité & la vicissitude des choses humaines.

Au troisième acte, un Ministre du Roi de Perse, nommé *Maleque*, qui est instruit du secret d'*Oronte*, réfléchit longtemps pour savoir s'il en fera part au Roi ou non. Le Monarque arrive, & apprend à son Conseiller qu'il est informé de tout par l'indiscrétion d'une femme-de-chambre; il le consulte sur le parti qu'il doit prendre, & la vengeance qu'il doit exer-

cer. *Maleque* fait ce qu'il peut pour le porter à la clémence. Le Roi voulant absolument punir ceux qu'il traite de coupables, reste inflexible; mais voyant que son Ministre insiste, il prend le parti de dissimuler avec lui, feint de se rendre à ses conseils, & lui ordonne de faire venir sa fille, son gendre & ses enfans.

Cette scène entre *Sulmone* & son Ministre, passe pour la plus belle de toutes celles des anciennes Tragédies Italiennes. On assure que c'est elle qui a fait la fortune & la réputation de cette Pièce-ci.

La scène suivante est un monologue, dans lequel le Roi apprend aux spectateurs qu'il trompe *Maleque*, & tous ceux qu'il appelle les coupables, pour les faire périr plus cruellement.

Dans la quatrième scène, le Ministre revient & présente à *Sulmone* sa fille, son gendre & ses deux petits-fils; le perfide Roi les embrasse tous, caresse les deux enfans, trouve qu'ils lui ressemblent, & les emmène ainsi que leur mère, laissant *Oronte*, auquel il dit qu'il va l'envoyer chercher par deux de ses Officiers.

pour le conduire dans son cabinet, où il veut lui donner des ordres particuliers. L'acte finit par un long monologue, dans lequel *Oronte* se rappelle tous les événemens de sa vie. Il est né en Arménie, a été exposé, &, par une suite d'événemens dont il ignore la source, a été vendu comme esclave au Roi de Perse, qui en a fait son favori, & l'a élevé à un rang supérieur; il a eu le bonheur de plaire à la Princesse, & cet amour, qui leur a causé les plus vives inquiétudes, va être enfin couronné. Ce monologue est assez beau, mais doit nous paroître singulier, puisque ce n'est qu'à lui-même que le personnage raconte des choses qu'il doit bien savoir.

Le quatrième acte n'est composé, pour ainsi dire, que d'une seule scène; mais elle contient des détails tout-à-fait tragiques, & des réflexions très-touchantes. Un messager ou personnage quelconque, & le chœur des Persans habitans de Suze, sont les seuls interlocuteurs de cet acte. Le premier raconte aux autres qu'il a été témoin du plus horrible spectacle; le Roi de Perse a fait massacrer son gendre & ses

deux petits-enfans, qu'il a attirés auprès de lui sous de vains prétextes. Le récit de ce massacre est véritablement dans l'original Italien un chef-d'œuvre; mais il fait frémir, le peuple s'écrie, fait de tristes réflexions, & paroît curieux de savoir comment on instruira de cette nouvelle la malheureuse *Orbèque*, & quel effet elle produira sur cette épouse infortunée.

Le cinquième acte contient des horreurs qui nous paroîtroient moins étranges sur le Théâtre Anglois, que sur celui d'Italie. Dans la première scène, le Roi se fait rendre compte de l'exécution de ses ordres, ordonne qu'on prépare les trois bassins, & dit qu'il sait l'usage qu'il en doit faire. Il envoie chercher sa fille, & lui fait annoncer qu'il a un présent à lui offrir; il se retire & *Orbèque* arrive. Sa nourrice la rassure autant qu'elle peut, & cherche à dissiper les inquiétudes qu'un songe funeste a jetées dans l'esprit de la Princesse. *Suimone* revient, & pendant assez long-temps parle à sa fille avec douceur & même avec tendresse; il lui dit qu'il veut lui faire un présent de noce si

magnifique, qu'aucun des dons que les Rois de Perse ont faits à leurs enfans dans tous les temps de la Monarchie, n'a ressemblé à celui-là. Il lui montre les trois bassins, & l'invite à lever le voile qui les couvre : elle obéit, & recule d'horreur en voyant trois têtes & six mains ; ce sont celles de son mari & de ses deux enfans : les poignards qui leur ont percé le sein, sont encore dans les bassins : *Orbèque* en saisit deux, les présente à son père, & le prie de les lui plonger dans le sein. *Sulmone* les prend de sa main, les lui rend avec un sang-froid effroyable, en l'assurant cependant qu'il ne lui sera fait aucun mal, & que sa vengeance est assouvie. C'est cet horrible sang-froid qui achève d'échauffer l'infortunée *Orbèque*, & qui la force, pour ainsi dire, à rendre la catastrophe plus terrible, & à mettre la dernière main aux horreurs de cette Tragédie : elle se jette sur son père, lui plonge un poignard dans le sein, & le poursuit jusques dans la coulisse. Le reste se passe hors du Théâtre ; mais un personnage du chœur dit qu'il vient de voir la Princesse de Perse couper la tête & les

deux mains à son père, & les placer dans un quatrième bassin pareil aux trois autres.

Orbèque revient sur le Théâtre, troublée, agitée, tourmentée par les furies, il ne lui reste plus à tuer qu'elle-même, & elle se plonge dans le sein le second poignard qui a percé celui de ses enfans.

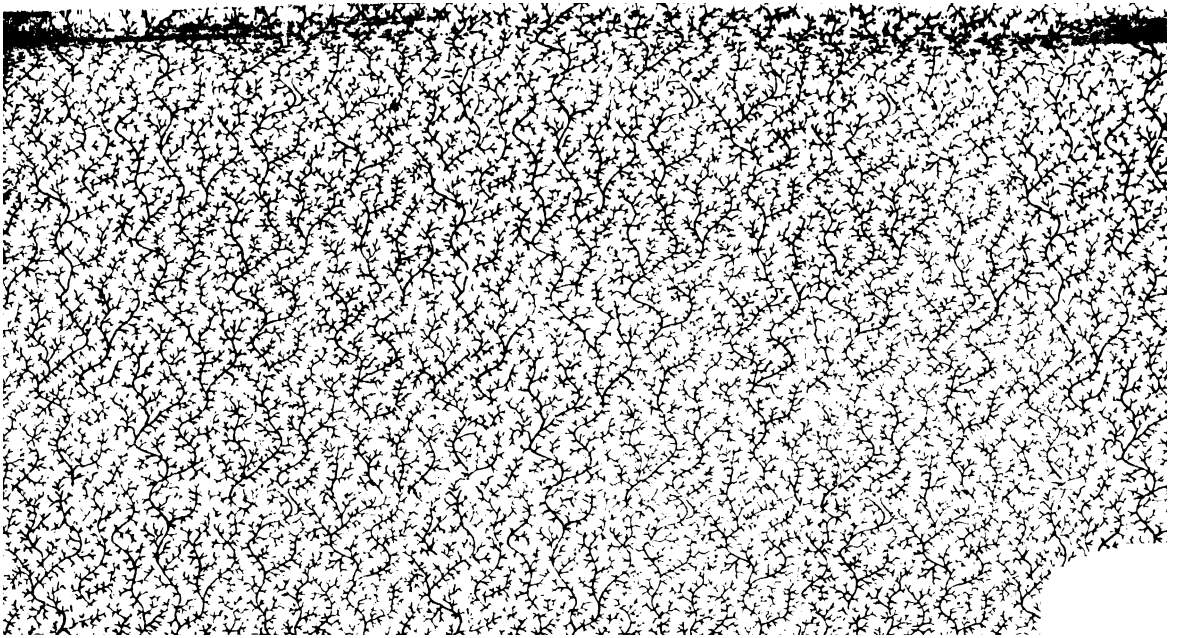
TABLE du Volume d'Août.

ADELSON & SALVINI.	Page 6
Hiſtoire du Prince Adoniſtus.	8.
Les admirables faits d'armes d'Aleeſte.	11
Adrienne.	24
Adventureuſes fortunes d'Ipſilis.	32
Roman des Æles.	28
Ælius Séjanus, avec l'Hiſtoire de la Catanoiſe, & les Remarques d'État ſur M. de Villeroy, par P. Matthieu.	31
Hiſtoire d'Agathe de Saint-Bohaire.	57
Agathe & Iſidore.	66
Agathe & Lucie.	69
Agathonphile.	70
Agathon & Triphine.	Idem.
Hiſtoire d'Agathon.	72
Hiſtoire d'un jeune Grec, ſuite d'Agathon.	129
La Princeſſe Agathonice.	147
Agénor & Zulmé.	158
Agiatis.	160
Aglaure, ou la Fée de la Forêt.	175
Agnès de Bourgogne.	205
Agnès de Caſtro.	206
Agnès de Saint-Amour.	207
Agravain.	209
Agrémens & chagrins du mariage.	210

TABLE du Volume de Septembre.

HISTOIRE de Tſonnonthouan, Roi des têtes rondes. *Page* 5
Le Miroir d'or, ou Hiſtoire des Rois de Scheſchian. 69
Les Abdérites. 84
Hiſtoire de Mademoiſelle de Sternheim. 196
Anecdote Allemande, *ou* Hiſtoire de Mademoiſelle de Blenheim. 116
Dom Sylvio de Roſalva, *ou* le nouveau Don Quichotte. 122
Hiſtoire du Prince Biribinkir. 176
Suite du Novelliéro Italiano. 179

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Septembre de *la Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut que voir accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 31 Août 1778. AMELIN.

De l'Imprimerie de M. LAMBERT, rue de la Harpe.